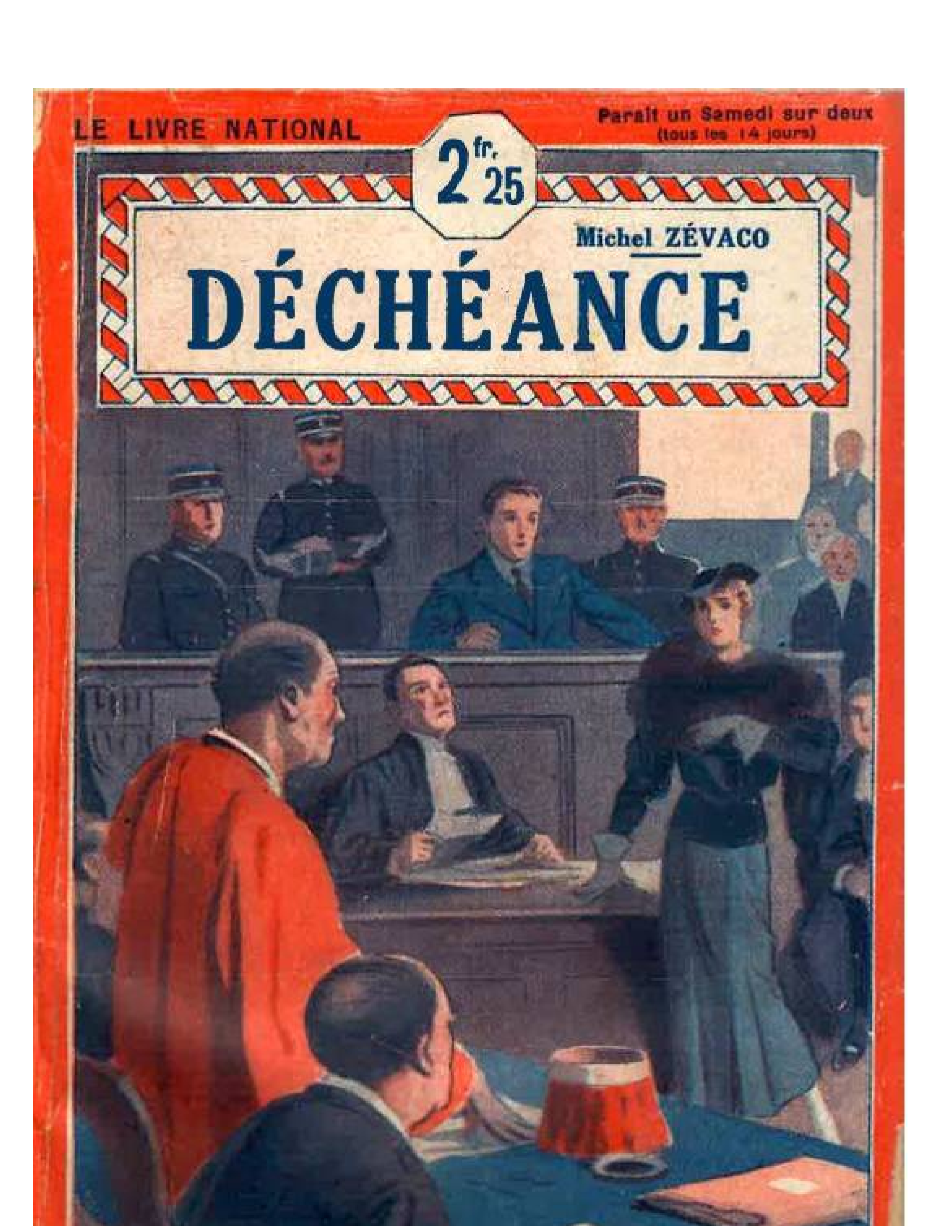
LE LIVRE NATIONAL

Parait un Samedi sur deux
(tous les 14 jours)

2 fr. 25

Michel ZÉVACO

DÉCHÉANCE



EDITIONS JULES TALLANDIER
75, Rue Dareau - PARIS (XIVe)

Michel Zévaco

DÉCHÉANCE

1935 – *Tallandier, Le Livre national*, #972
— Posthume

I

L’INCONNU

Une rue populeuse, perdue au fond de quelque lointain quartier de Paris.

Dans cette rue, parmi le va-et-vient incessant de la foule affairée, un homme passe, inaperçu :

Il est élégamment vêtu, ganté de frais, coiffé d’un impeccable haut de forme… De toute évidence, c’est un parfait gentleman, habitué au luxe.

Il est grand, robuste, jeune encore, malgré ses tempes argentées. Sa vigueur calme et confiante se manifeste à chacun de ses gestes. Mais son visage impassible, indéchiffrable, semble fermé à toute émotion : il doit y avoir un cœur d’airain dans cette large poitrine…

Il va d’un pas souple, assuré, d’une allure ni trop lente, ni trop vive. Et tout, dans son attitude, indique la force tranquille. Rien ne permet de supposer qu’une inquiétude secrète peut être en lui.

Cependant, sans qu’il y paraisse, son œil de feu, au passage, dévisage chaque passant d’un regard profond, sûr… et si rapide que nul ne le peut remarquer. Il ne se retourne jamais. Mais, de temps en temps, il s’arrête devant une vitrine de magasin. Alors, tandis que toute son attention paraît se concentrer sur les objets étalés derrière la vitre, il jette autour de lui le même coup d’œil inquisiteur, extraordinairement rapide.

Et il repart, de son même pas, souple et assuré.

À s’en rapporter aux apparences, c’est un inoffensif flâneur…

L’homme arrive devant une grande maison bourgeoise, d’assez belle apparence. Il s’arrête sur le seuil de la grande porte. Il sort son étui de la poche, y prend une cigarette et l’allume sans se presser.

Ce qui lui permet de fouiller la rue d’un coup d’œil méfiant.

Il entre.

Il traverse une petite cour en tirant des bouffées de fumée de sa cigarette, il pénètre dans le second corps de bâtiment, il s’engage dans l’escalier, et il commence à monter posément…

À ce moment, sur les carreaux de la cour, retentit un bruit de pas

pressés que l'oreille subtile – et sans doute aux aguets – de l'homme perçoit distinctement.

Comme si ce bruit de pas – naturel, pourtant, en cet endroit – déchaînait une subite et incompréhensible épouvante dans l'esprit de cet homme si froid, si fort, et qui semble si maître de lui, juste à ce moment, l'allure précipitée et violente, il se rue à l'escalade de l'escalier dont il franchit les marches deux à deux.

Vraiment, à le voir, on pourrait croire qu'une menace mortelle est suspendue sur lui !

Que craint-il donc ?…

Pourtant, le bruit de pas qui semble l'avoir affolé, s'est arrêté au premier étage. Le claquement sec d'une porte qui se ferme, indique que, simplement, c'est un locataire qui est rentré chez lui !

Mais lui n'a pas entendu, cette fois.

L'allure désordonnée, le souffle rauque, il poursuit son escalade. Il arrive là-haut, tout là-haut, sous la calotte de zinc où sont les mansardes. Un bond l'amène devant une porte fermée. Avec une rapidité prodigieuse, la porte est ouverte, et, comme un ouragan, il s'engouffre dans la pièce. En hâte, – mais avec quelle sûreté de main rapide, – il referme la porte. Et son visage convulsé trahit l'angoisse qui l'étreint, tandis que, penché sur la porte, il écoute si personne, derrière lui, ne monte l'escalier.

Non, il n'entend aucun bruit ! Personne ne l'a suivi !

Il se redresse lentement, souffle longuement, s'écarte, se remet…

L'homme se trouve dans une pauvre mansarde, toute petite : quatre pas suffisent pour aller de la porte à la fenêtre… encore ne faut-il pas faire de trop grandes enjambées. Un étroit lit de fer, une misérable table en bois blanc, une chaise de paille grossière la garnissent.

Si petite qu'elle soit, ce n'est pas assez pour la meubler. C'est assez pour en accentuer la sinistre apparence.

Est-ce là le retrait de cet élégant gentleman ?

Il faut croire.

Logis de malheureux ? Ou tanière d'escarpe ?

Nous allons être fixés.

L'homme s'avance, enlève son chapeau et son ample pardessus qu'il jette sur le lit. Il vient à l'humble table, y dépose ses gants… et aussi le revolver qu'il étreignait dans son poing crispé, tandis que, haletant, il écoutait derrière la porte.

Près de la table, le revolver devant lui, bien à portée de la main, il

se laisse tomber lourdement sur l'unique chaise.

Alors, fébrilement, il se fouille et sort de sa poche un journal qu'il a dû lire et relire, car la feuille est toute froissée. Avide, il recherche le passage qui lui apparaît comme une condamnation à mort.

C'est un article d'information, dont le titre se détache en gros caractères :

L'INCONNU EST REVENU EN FRANCE

Cet Inconnu, dont le journal annonce le retour, c'est un bandit redoutable, qu'on croyait mort depuis longtemps, qui, simplement, était allé prudemment se cacher par delà les mers, et qui, se croyant oublié, sans doute, était revenu en France depuis trois mois.

L'article rappelle la longue série de crimes commis par l'Inconnu au cours de son existence tourmentée de criminel endurci. Et c'est une effrayante énumération : chantages, escroqueries, vols, faux, meurtres… Deuils et ruines accumulés par cet homme insaisissable, qu'on en est réduit à désigner sous ce nom de l'*Inconnu,* parce qu'on n'a jamais pu pénétrer sa véritable identité, cet homme animé de toutes les audaces, qui n'a jamais connu la pitié, de même qu'il ignore le remords.

Encore, ne rappelle-t-on là que des crimes connus, qu'on peut lui attribuer en toute assurance, parce que les preuves de sa culpabilité abondent.

Mais de combien d'autres forfaits insoupçonnés, plus horribles peut-être, sa conscience est-elle chargée ?

Lui seul peut le savoir…

Or, cet Inconnu, ce bandit, c'est lui ! Cette terrifiante histoire, c'est la sienne !…

L'Inconnu, – nous lui laisserons ce nom, puisqu'on ne lui en connaît pas d'autre, – l'Inconnu passe des détails qu'il connaît infiniment mieux que ne les connaît le reporter qui s'est fait son biographe. Et ses yeux, comme attirés par quelque irrésistible aimant, se portent aussitôt sur les dernières lignes, pour lui flamboyantes :

« Ainsi, alors qu'on le croyait mort depuis si longtemps, il poursuivait en Amérique sa carrière d'aventurier criminel. Le voici de retour. Mais sa trace est trouvée, on le suit pas à pas, et, cette fois, il ne s'échappera pas. »

Ainsi, cet homme, ce gentleman élégant, cet Inconnu, c'est un bandit traqué par la police des deux mondes !

Il va être arrêté, livré à la justice… à l'échafaud !

Ceci explique l'attention soupçonneuse avec laquelle, dans la rue, il

dévisageait tous les passants. Ceci explique également l'émotion violente qui le secouait, lorsque, se croyant suivi, nous l'avons vu grimper quatre à quatre, les marches de son escalier et se ruer dans son misérable intérieur.

Mais la lecture de cet article inquiétant a exaspéré ses nerfs déjà tendus à éclater et qu'il ne sait plus maîtriser. Son imagination surchauffée crée des menaces affolantes, bien qu'elles soient chimériques. De nouveau, et soudain, la terreur s'abat sur lui : il laisse tomber le journal, saisit le revolver et gronde :

« On monte !… On vient à moi !… Je vais être pris !… Tonnerre ! ils ne m'auront pas !… »

D'un bond, le revolver au poing, il court à la porte pour y établir une suprême défense. Et, dans son allure souple, dans ses attitudes formidables, nous reconnaissons alors un fauve prêt au meurtre, un redoutable félin de la jungle sociale.

Passionnément, de tout son être, il écoute…

Il se redresse, rassuré, en murmurant :

« Ce n'est rien ! ce n'est pas pour cette fois ! ce n'était qu'un bruit banal ! »

Mais l'alerte a été rude ! le profond soupir qui gonfle sa poitrine révèle l'angoisse qu'il vient d'éprouver.

Sa gorge a dû se serrer violemment, car il va au rebord de la fenêtre, sur lequel se trouve une carafe, et, d'un trait, il boit une forte lampée d'eau.

Il revient près de la table, repose le revolver devant lui, s'assied. Et il songe, il s'enfonce dans une profonde méditation…

Il va être arrêté !

L'effroyable vision de la cour d'assises… de la guillotine, hante son regard trouble.

La guillotine !

« Non ! non ! Tout plutôt que cela ! Tout, même le suicide ! Pour échapper à la justice des hommes, je me tuerai s'il le faut ! J'en ai les moyens… j'ai tout prévu !… »

Ces paroles, il les prononce tout haut, d'une voix qui ne tremble pas, avec force. En même temps, il fouille dans son gousset et en sort un petit étui d'acier qu'il ouvre. Dans sa main, de l'étui, il laisse tomber une boulette brune… C'est du poison, de l'aconitine. Cette boulette, il la tient un instant entre deux doigts, il la regarde sans effroi, en songeant :

« Que j'absorbe cette boulette : le gluten qui enveloppe l'aconitine, en deux minutes, sera dissous par l'estomac, et alors, ce sera l'inviolable refuge… la mort !… Je n'ai qu'à vouloir !… »

Mais dans ses yeux, fixés sur la boulette, passe l'ombre des horreurs plus fortes que la volonté.

La mort ! Oh ! il ne la craint pas ! Mais en lui, des réserves d'énergie vitale se révoltent :

« Mourir quand la vie, malgré les frissons de l'aventure, malgré les incessantes luttes soutenues, m'apparaît si bonne encore !… Allons donc ! je perds la tête, décidément !… Et puis… ils ne me tiennent pas encore !… »

Il remet la boulette dans l'étui qu'il referme et enfouit dans son gousset. Et il décide :

« Je vivrai ! Et pour vivre, je fuirai de France, comme j'ai fui d'Amérique ! »

Cette fois, il ne reviendra pas sur sa décision.

Mais, tout de suite après, il se pose l'angoissante question :

« Où aller maintenant ? Où me réfugier ? Vers quel point du monde me diriger ? »

C'est là, en effet, le point capital.

Il réfléchit longuement.

Un souvenir, soudain, s'éveille en lui : quelques lignes dans le journal même qui annonce son imminente arrestation, l'ont frappé. C'est une simple annonce, aux *Nouvelles Maritimes.* Vivement, il ramasse le journal ; vite, il la cherche, la parcourt des yeux.

Et voici ce qu'elle dit, cette annonce :

« Le *Léviathan,* de la Compagnie Interocéanique, sortira des jetées du Havre, demain, à la marée du soir, à destination de Sidney, Australie. »

L'Australie ! La possibilité de trouver un refuge sûr, de recommencer sa vie, et qui sait ? de faire fortune, peut-être, en ces pays encore neufs.

Oui, il faut qu'il coure au Havre ! Il faut qu'il prenne place à bord du *Léviathan !*

Mais pour commencer en Australie la lutte nouvelle qu'il entrevoit déjà avec la rapidité de l'imagination, il lui faut une mise de fonds, ne fût-ce que quelques milliers de francs !

A-t-il seulement de quoi payer son voyage ?

À peine s'est-il posé la question que, déjà, il se fouille. Il sort tout ce qu'il possède, jusqu'à la petite monnaie. Il étale cette misérable fortune sur la table. Il la compte. Et il a un geste de rage nerveuse, et un cri de déception furieuse lui échappe :

« Même pas quatre cents francs en tout !… »

Que faire ? que faire ?… Où trouver la somme nécessaire ?

Il cherche… Il cherche à qui s'adresser, à qui demander, qui implorer…

Implorer ! Ce mot frappe désagréablement son orgueil qui se révolte. Et puis, il réfléchit que celui qui implore n'obtient guère qu'une pauvre petite aumône… si, toutefois, il obtient quelque chose. Et lui, tout bien pesé, c'est une grosse somme qu'il lui faut. Et puis… il n'est ni dans son tempérament, ni dans sa manière d'implorer. Il ne l'a jamais fait. Il a toujours eu recours à la force ou à la menace. Et cela lui a toujours réussi.

Il conclut, sur quel ton d'implacable résolution :

« Menacer ! Oui, c'est par la menace que j'arriverai à « faire » la somme ! »

Ceci étant bien décidé, il ne reste plus qu'à trouver qui il va menacer.

C'est ce qu'il cherche encore, obstinément.

Et soudain, il pousse un rugissement de joie : il a trouvé !

Il sait qui il doit menacer. Son œil noir s'illumine. Une flamme brûlante en jaillit. Malheur à celui ou à ceux sur qui il va étendre sa terrible griffe.

Et c'est cela qu'il songe ! C'est cela qu'il dit :

« Là ! oui, là, je trouverai l'argent nécessaire ! Et, s'*il* refuse… malheur à *lui*, malheur à *elle*, malheur à tous !… »

Elle ! Il y a donc une femme parmi ceux qu'il veut menacer ?

Et qui est-ce, ce *lui* auquel il compte extorquer l'argent dont il a besoin ?

Il s'est levé tout d'une pièce, il semble très résolu. Cependant, il ne bouge pas d'à côté de la table, il hésite, il murmure :

« *Lui !… Elle !…* Non, vraiment, pas eux !… Ils sont assez malheureux, par ma faute !… Je ne peux pas, je ne dois pas les frapper davantage !… »

Quoi ! il plaint lui-même ceux qu'il a choisis pour victimes, ceux qu'il « ne doit pas frapper davantage, parce qu'ils sont assez malheureux par sa faute ! » Il semble éprouver comme un remords du

mal qu'il leur a déjà fait !

C'est donc un cœur d'homme et non pas, comme nous le pensions, un bloc d'airain qu'il a dans la poitrine ?

On pourrait, le croire, car, un instant, une aube d'humaine pitié se lève dans le regard de l'Inconnu.

Mais pitié brève, aube fugitive… comme toutes les aubes : presque aussitôt, son regard reprend son implacable dureté, sa physionomie se ferme, revenue à cette farouche impassibilité qui est la marque de son tempérament.

Il lève les épaules, comme s'il se raillait lui-même de cet embryon de sensibilité qui vient de se manifester en lui. Il ramasse l'argent étalé sur la table, va au lit, endosse le pardessus, coiffe l'éblouissant huit-reflets, passe les gants gris perle, n'oublie pas de glisser le revolver dans sa poche, et, gentleman impeccable, il sort d'un pas résolu…

Il va aller à *lui*… à *elle*…

Le malheur est en marche !

II

JULIEN

Il était étudiant en médecine et s'appelait Julien… Julien tout court… Ce pouvait être un prénom. Ce pouvait être aussi un nom de famille…

Dans une petite rue écartée du quartier Latin, au cinquième étage d'une grande maison moderne, il occupait un petit logement composé d'une minuscule entrée, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de travail : un « studio », comme on dit aujourd'hui.

Du haut de sa fenêtre, il pouvait, au jardin du Luxembourg proche, apercevoir la cime des grands arbres qui, par cette froide et belle matinée hivernale, tendaient vers le ciel d'un beau bleu pâle leurs branches dénudées.

Le studio de l'étudiant était une pièce claire et gaie. On y voyait des rayons de livres, des fauteuils, quelques aquarelles aux murs, une grande table de travail.

L'intérieur ne manquait pas d'une certaine élégance, et le bon ordre qui y régnait dénotait que l'étudiant avait pris au sérieux les nécessités du labeur.

Julien était un jeune homme de vingt-trois ans. Il avait une physionomie ouverte, sympathique, un peu grave, peut-être… et soucieuse.

Au moment où nous le présentons au lecteur, il examinait des planches anatomiques, prenait des notes, attentif au travail.

Mais peut-être le travail n'était-il pas l'unique préoccupation de cet esprit.

Peut-être y avait-il un secret dans cette vie, sereine en apparence, plus laborieuse, plus sérieuse et plus rangée, assurément, que ne le sont d'ordinaire les existences des hommes au printemps de leur vie.

Or, à vingt ans, quel peut être le grand secret de la pensée humaine, si ce n'est l'amour ?

L'amour ! Oui, on peut supposer qu'un amour couve dans ce cœur.

Cependant, la lourde tristesse qui accable l'étudiant Julien est telle que nous pouvons nous demander si cet amour n'est pas un amour

périlleux, entouré d'embûches et d'obstacles…

Ou bien, c'est que quelque mystère pèse de tout son poids sur cette jeune existence.

Était-ce un amour coupable qui rendait ce jeune homme si sérieux ? Était-ce un dramatique mystère ?

Lequel des deux ? qui sait ? les deux, peut-être !

Quoi qu'il en soit, le regard de Julien ne tarda pas à se détacher des planches anatomiques. Il cessa de travailler, s'avança lentement, s'accota à sa table. Ses yeux perdus au loin dans le vide peuplé de fantômes allèrent chercher l'image qui le hantait…

Était-ce l'image d'une femme ?

Amour ou mystère ?

Nous allons savoir.

La sonnerie électrique, dans l'antichambre, vibra soudain.

Arraché brusquement à ses pensées, Julien tressaillit. Sa physionomie mobile prit une expression de maussaderie caractérisée, et il eut un geste d'ennui, cependant qu'il grondait entre les dents :

« Quel est le camarade qui vient m'importuner ?… Tant pis, je n'ouvre pas ! »

Mais tout, de suite après, sous le coup d'une réflexion subite, il s'écria :

— Si c'était un mot d'*elle !*…

Il n'en fallut pas plus : aussitôt, il courut à la porte, l'ouvrit. Un jeune télégraphiste était là. Instantanément, l'étudiant prit un air indifférent, destiné à masquer l'inquiétude qui se levait en lui.

Ce n'était pas la première fois que son service amenait là ce gamin, car il salua l'étudiant comme une connaissance. Et il lui tendit une enveloppe en disant, avec cet accent grasseyant des enfants des faubourgs :

— Pneumatique, m'sieur Julien.

Julien saisit le message d'une main qui tremblait un peu et glissa une pièce blanche au gamin qui, satisfait, sans doute, du généreux pourboire, partit en sifflotant, après un joyeux :

— Merci, m'sieur !

Julien ferma sa porte, revint vivement dans son studio. Tout de suite, il avait reconnu l'écriture : le message venait d'*elle.* Et pâle, les traits crispés, il le contemplait d'un œil trouble, n'osant pas l'ouvrir, tant il appréhendait d'y trouver une nouvelle fâcheuse.

Il se décida, cependant : il déchira précipitamment l'enveloppe, parcourut la missive d'un coup d'œil rapide.

Alors, l'angoisse qui l'oppressait s'exhala toute, dans un profond soupir de soulagement. Alors, aussi, cette lourde tristesse que nous avons signalée en lui, disparut comme par enchantement, fit place à la joie : une joie puérile qui, malgré tout, gardait un peu de cette gravité qui était la marque de son tempérament, à lui.

À présent qu'il savait ce qu'elle disait, cette lettre, et que toute inquiétude était bannie de son esprit, il la contemplait avec un attendrissement ravi. Et il la relut.

Il la relut plusieurs fois de suite, lentement, avec une attention soutenue… comme s'il voulait en graver tous les termes dans sa mémoire.

Puis il alla à la cheminée où pétillait un feu clair. Une dernière fois, il la relut, et la laissa tomber dans le brasier ardent. Instantanément, elle flamba, se consuma rapidement, ne laissa que quelques flocons de cendre noire.

Comme si cela ne lui suffisait pas, avec les pincettes, il secoua ces flocons. Et ils s'envolèrent, happés par le courant d'air de la cheminée…

Cet excès de précaution nous permet de supposer que cette lettre était une lettre d'amour. Et s'il se croyait obligé d'en faire disparaître jusqu'au plus petit vestige, c'est que, comme nous l'avons supposé, cet amour était un amour coupable.

C'est, surtout, que si, par malheur, elle tombait entre de certaines mains… celles du mari, par exemple… les plus terribles catastrophes pouvaient s'abattre sur celle qui l'avait écrite…

Tranquille sur ce point, pour lui capital, Julien s'écarta de la cheminée, revint à sa table de travail.

En hâte, mais avec un soin méthodique, il rangea les livres, les planches anatomiques, ses cahiers de notes.

Évidemment, il n'était plus question de travail, pour l'instant.

Il passa dans sa chambre, procéda à sa toilette. Et le soin méticuleux qu'il apportait à cette opération, à lui seul, eût suffi à révéler qu'il allait se rendre à un rendez-vous d'amour…

Maintenant, le teint animé, l'œil brillant, le sourire épanoui, il allait et venait à travers la pièce, et, parfois, il se surprenait à fredonner un air en vogue.

Il ne se pressait pas : on voyait qu'il avait le temps. Cependant, il consultait fréquemment sa montre : évidemment, il avait le souci de ne

pas se faire attendre, de ne pas arriver après *elle*.

Quand il jugea le moment venu, il alluma une cigarette et partit.

Au reste, il n'alla pas loin : il entra dans le jardin du Luxembourg.

Au Luxembourg, il se dirigea vers une allée écartée qui, par cette froide matinée, était à peu près déserte. Et, là, il se mit à faire les cent pas.

Il faut croire que, dans sa crainte d'arriver en retard, il était encore parti trop tôt, car il attendit bien une bonne demi-heure. D'ailleurs, il le fit sans donner le moindre signe d'impatience.

Au bout de ce temps, à l'autre extrémité de l'allée, son œil attentif découvrit une silhouette féminine qui se dirigeait de son côté. Il allongea le pas, alla vivement à sa rencontre.

La femme portait un costume de teinte sombre, d'une sobre élégance, qui, sans aucun doute, annonçait une femme du monde.

Le bas de son visage était enfoui dans une précieuse fourrure, tandis que le haut disparaissait sous une épaisse voilette. Le froid vif qui cinglait particulièrement ce matin-là, justifiait cette précaution. Il n'en est pas moins, vrai que, grâce à elle, le visage de l'inconnue demeurait à peu près invisible. En sorte qu'il était impossible de dire si elle était laide ou jolie.

Quant à dire si elle était jeune ou vieille, l'allure gracieuse et légère ne laissait aucun doute à cet égard : sans conteste, elle était jeune.

Elle venait droit à Julien, et elle aussi, elle avait allongé le pas dès qu'elle l'avait aperçu. Ils s'abordèrent au milieu de l'allée. Et ils s'étreignirent tendrement, sans se soucier des rares promeneurs qui, d'ailleurs, ne firent pas attention à eux.

Elle se suspendit à son bras. Et ils partirent…

Environ une heure et demie plus tard, de retour chez lui, Julien était installé devant sa table de travail, et il étudiait avec l'ardeur d'un homme bien résolu à rattraper le temps perdu…

III

MARIE

L'hôtel de Jean Roland, le riche et célèbre avocat général, était une imposante construction moderne. Il se dressait vers le milieu d'une rue retirée qui avait l'aspect calme et paisible d'une petite rue de province.

C'est là que nous avons affaire et c'est là que nous prions le lecteur de vouloir bien nous suivre un instant.

Mais, d'abord, précisons que ce qui va suivre se passait peu de temps après le retour de Julien chez lui… Et le retour de Julien chez lui coïncidait lui-même avec le moment où nous avons vu l'Inconnu se mettre en route pour aller à celui à qui il avait décidé d'arracher la somme qui lui était nécessaire pour fuir en Australie.

Ceci dit, – qui avait son importance, – entrons.

Une jeune et jolie soubrette achevait de ranger les bibelots d'un petit salon : le boudoir de Marie Roland, femme de l'avocat général.

Et déjà, dans cet ameublement correct, et même un peu sévère, dans la disposition méthodique des sièges aux tapisseries neutres, on sentait que celle qui vivait là devait être une femme peu encline aux frivolités. C'était une âme sérieuse qui se dégageait de cette pièce.

La soubrette se retira discrètement en voyant entrer sa maîtresse.

La sobriété du costume d'intérieur de Marie confirmait l'impression déjà donnée par le décor : cette femme ne pouvait pas être une mondaine frivole.

Elle paraissait avoir de trente à trente-cinq ans, au plus. Elle était belle, d'une beauté grave et sereine. Son corps avait la pureté de ligne, la souple fermeté des statues antiques.

Mais sa physionomie – comme celle de Julien, tout à l'heure – portait la marque d'un souci ou d'une peine que rien, sans doute, ne pouvait atténuer.

En sorte que, là aussi, nous nous trouvons en présence de la même interrogation que nous nous sommes posée au sujet de l'étudiant en médecine : Est-ce un amour coupable qui trouble cette pensée féminine ? Ou un mystère… douloureux, peut-être ?

Observons-la, et nous saurons à quoi nous en tenir.

Elle était seule. Elle était dans une de ces minutes où la certitude de ne pas être épié permet de se livrer, de s'abandonner à soi-même.

Elle s'avança vers un petit secrétaire, vieux meuble de famille, qui détonnait avec la sérieuse élégance de l'ambiance.

Vers la porte, elle jeta un rapide regard de méfiance… et, soudain, elle tira de son sein une lettre, qu'elle relut…

Et alors, crainte, souci, peine, tout s'effaça de son visage, qui respira le bonheur.

Et cette métamorphose soudaine nous révèle, à nous, le secret de Marie, comme nous avons pénétré celui de Julien. Et nous pouvons dire sans crainte de nous tromper : Cette femme aime…

Marie s'était assise devant le secrétaire. Elle l'ouvrit.

De nouveau, elle eut, vers la porte, un regard de méfiance plus aiguë. Et se sentant bien seule, à l'abri de toute surveillance, elle ouvrit un tiroir…

C'était un simple et honnête tiroir de secrétaire.

On pouvait le fouiller. On n'y eût trouvé que quelques papiers sans importance : lettres d'amies, factures, notes du couturier…

Ah ! l'honnête tiroir, qui n'avait rien de mystérieux à raconter aux indiscrets !…

Mais Marie, du bout du doigt, appuya sur un ressort caché…

Et voici qu'alors le fond du tiroir se mit en mouvement, et découvrit un double fond.

L'honnête tiroir avait un secret. Il était double. Au-dessus étaient les papiers que tout le monde pouvait lire, et au-dessous, les papiers du mystère, ceux qui devaient échapper à tous…

À tous, et surtout, ah ! surtout, au mari !…

Ces papiers secrets, Marie se mit à les lire avec un bonheur attendri.

Sans nul doute, c'étaient des lettres d'amour !…

Il y avait, là aussi, la photographie d'un jeune homme.

Et, ce jeune homme, c'était Julien, l'étudiant en médecine.

La photographie de Julien entre les mains de Marie !…

Ainsi donc, la femme mystérieuse qui, pour lui donner rendez-vous au Luxembourg, avait envoyé un pneumatique à l'étudiant qui avait séance tenante délaissé son travail pour y courir avec une hâte amoureuse, cette femme, qui dissimulait si soigneusement son visage sous l'épaisseur de la voilette, qui, après l'avoir embrassé dans un jardin public, sans se soucier des passants qui pouvaient, la voir, s'était

suspendue à son bras, et, radieuse et légère, s'en était allée avec lui, cette femme, c'était Marie !…

C'était la femme de l'avocat général Jean Roland !…

Ah ! comme ceci explique bien la précaution que le jeune homme avait de brûler ses lettres dès leur réception, et d'en faire disparaître jusqu'aux cendres !

Car, sur ce point, le doute n'est pas possible pour nous : c'est bien Mme Roland que nous avons entrevue, au Luxembourg, avec l'étudiant.

Ainsi, voici que nous est révélé le secret de cet amour coupable que nous avions soupçonné chez ces deux personnages !

Ainsi, l'amour de ce jeune homme allait à cette femme, incontestablement plus âgée que lui ! Ceci, en somme, n'a rien d'anormal, ni d'extraordinaire : on sait que les jeunes hommes, à l'aurore de leur vie, se prennent généralement de passion violente pour des femmes dont la pleine maturité semble exercer un attrait irrésistible sur leur jeunesse inexpérimentée. Ce ne sont là, le plus souvent, que flambées vite éteintes. Il n'en est pas moins vrai que, tant qu'elle dure, cette flambée, ils se montrent d'une ardeur qui, leur semble-t-il, dans leur sincérité puérile, ne doit jamais décliner.

Nous comprenons donc l'amour de Julien.

Mais, Marie ?…

Marie, qui nous apparaît si sérieuse, si grave, comment a-t-elle pu se laisser aller à commettre une erreur pareille ?

Nous pourrions nous tirer d'affaire en disant que la passion ne raisonne pas. Ce serait un peu trop facile, tout de même. Il nous semble qu'il doit y avoir une explication « raisonnable » à donner de ce phénomène. Celle-ci, par exemple :

Nous avons dit que « Marie *paraissait* avoir de trente à trente-cinq ans, ou plus ». Peut-être, en réalité, était-elle plus âgée. Peut-être était-elle arrivée à cette époque de la quarantaine où certaines femmes, même les plus sérieuses, les moins sensuelles, deviennent tout à coup capables des pires folies.

Nous disons, *peut-être*…

Car, enfin, « peut-être » nous trompons-nous. « Peut-être » jugeons-nous sur des apparences fallacieuses. « Peut-être » n'avons-nous qu'imparfaitement pénétré le secret de ces deux existences. « Peut-être… »

Du fond secret de son tiroir, Marie avait sorti la photographie de Julien.

Cette photographie, en un instant, elle la contempla avec une

tendresse pleine de gravité.

Puis elle s'accouda…

Et comme celui de Julien, quelques instants plus tôt, son regard, à elle, se perdit en une songerie évocatrice de choses passées :

Elle se revit avec lui… avec *lui !* Elle se revit, par une froide et belle matinée hivernale, toute pareille à celle-ci, se promenant au Luxembourg. Elle était à son bras…

Et voici qu'en sortant du jardin, une petite marchande de fleurs se trouve sur leur chemin. Lui, il l'arrête. Et, penché sur le panier embaumé, il fouille parmi les bouquets de violettes. Elle en choisit un qu'elle met à son corsage. Il paye… la petite marchande s'en va… Et ils reprennent leur lente promenade…

Heureux moment, vision charmante qui, peu à peu, s'efface…

Et Marie, pensive, accoudée au secrétaire, près du tiroir où elle avait enfoui le secret de sa vie, poursuivait le cours de sa rêverie…

IV

JEAN ROLAND

Dans ce même moment, et dans ce même hôtel, un homme se tenait adossé à la haute et noble cheminée, où flambaient d'énormes bûches, de son cabinet de travail.

La pièce, vaste et claire, à la fois sévère et artistique, aurait pu être le cabinet d'un homme de lettres ou d'un philosophe aussi bien que celui d'un magistrat.

Le personnage qui se chauffait approchait de la cinquantaine. C'était une physionomie grave et sereine. Sur ce visage d'homme heureux, doué d'une âme généreuse, plein de cette santé morale plus précieuse peut-être que l'autre santé, on ne voyait pas la moindre trace de souci ou d'inquiétude.

Cet homme, c'était le maître de la maison. C'était Jean Roland. C'était l'avocat général dont l'éloquence et la rude sincérité étaient tant redoutées des défenseurs des accusés. C'était le millionnaire, l'homme du monde élégant devant qui s'ouvraient, toutes grandes, les portes des salons les plus fermés.

C'était le mari de Marie !

Jean Roland alluma une cigarette, tandis que son calme regard parcourait avec complaisance les richesses familières entassées dans cette pièce qu'il s'est toujours plu à orner avec un goût sûr d'artiste raffiné.

À petits pas, il vint à la table de travail devant laquelle il s'assit. Et il se mit au travail.

À peine avait-il commencé à écrire que la porte s'ouvrit sans bruit. C'était le valet de chambre, correct et stylé, qui apportait le courrier quotidien.

Ce courrier, il le posa sur la table, devant son maître, et il sortit de son pas feutré, comme il était entré.

Jean Roland cessa aussitôt d'écrire et allongea la main vers le tas de lettres et de journaux déposés devant lui. Tout de suite son œil clair découvrit une enveloppe sur laquelle s'étalait un cachet officiel : note de service, assurément.

Ce fut celle-là qu'il prit la première. Il la décacheta, la parcourut du regard et il eut un geste de contrariété.

La note mandait à M. l'avocat général de se rendre à Évreux le jour même. Il devait partir par le premier train.

« Quel ennui ! murmura l'avocat général. Il me faudra passer la nuit à Évreux !… Il faut que j'aille prévenir Marie. »

Il se leva, prit la note de service et se dirigea vers la porte…

Ici, une description sommaire des lieux est absolument nécessaire :

La porte du cabinet de l'avocat général donnait sur une longue galerie décorative. Sur le fond de cette galerie se détachait un beau vitrail, véritable œuvre d'art.

Ce vitrail s'encadrait, à droite et à gauche, de deux glaces de style gothique.

La porte du cabinet s'ouvrait au fond de la galerie, et à droite.

À gauche, et presque en face, se trouvait une deuxième porte. Celle-là donnait sur le boudoir de la femme de l'avocat général.

En sorte que, pour se rendre de son cabinet chez Marie, Jean Roland n'avait qu'à traverser, légèrement en biais, la largeur de cette galerie.

Maintenant, avant ces deux portes, il y en avait une troisième, sur la droite.

À l'instant précis où Jean Roland se levait pour aller prévenir sa femme, cette troisième porte s'ouvrit. La jolie soubrette que nous avons entrevue parut dans la galerie et se dirigea vers le boudoir de Madame.

Au moment même où la soubrette atteignait le boudoir, la porte du cabinet de travail s'ouvrit et Jean Roland parut, tenant à la main la note de service qui l'obligeait à aller passer la nuit à Évreux.

La soubrette, qui avait déjà ouvert la porte, entra. Mais…

Mais, comme elle venait de voir son maître qui se dirigeait, lui aussi, vers le boudoir, naturellement, elle ne ferma pas la porte derrière elle…

Et ceci, qui semble n'avoir aucune importance, c'était le mince, le menu, l'imperceptible incident d'où pouvait surgir une catastrophe familiale !…

Non, elle n'avait pas fermé la porte, la jolie soubrette !…

Et la glace était là !…

La glace qui reflétait toute une partie du boudoir de Marie !…

Jean Roland, qui avait atteint la porte à son tour, pouvait entrer

sans jeter un coup d'œil sur cette glace, ainsi qu'il l'avait fait une infinité de fois.

Non, il fallut que, cette fois, son regard tombât sur la glace.

Et il demeura cloué sur place…

Nous avons laissé Marie rêvant, accoudée au secrétaire, près du tiroir dont le double fond était ouvert.

Ce fut ainsi que l'entrée inopinée de la soubrette la surprit.

Plus maîtresse de ses nerfs, elle fût demeurée impassible, sans bouger, à sa place.

Tout eût été dit.

Il n'en fut pas ainsi :

Elle crut, tout d'abord, que c'était son mari qui la surprenait ainsi. Et ce fut un choc terrible dans l'esprit de la malheureuse. Puis, ce fut l'affolement.

Sous le coup de l'épouvante qui venait de s'abattre sur elle en rafale, elle se dressa soudain debout, toute droite, les deux mains crispées sur les papiers étalés devant elle, s'efforçant de les cacher, s'efforçant en même temps, de masquer le maudit tiroir ouvert.

Elle s'aperçut alors que ce n'était que la soubrette. Elle retrouva assez de sang-froid et de force pour simuler une indifférence que démentait son attitude.

Mais elle songeait avec terreur que, si son mari survenait en ce moment, elle était perdue.

Cette crainte qui la tenaillait, la faisait haleter, convulsait ses traits, rendait son regard trouble. Et c'était avec une angoisse terrible qu'elle attendait que la soubrette fût sortie.

Heureusement, la soubrette ne demeura pas longtemps : le temps de poser en place un bibelot qu'elle venait de nettoyer, sans doute, et elle sortit par une autre porte que celle par où elle était entrée. Et il convient d'ajouter qu'elle ne prêta pas la moindre attention à l'attitude étrange de sa maîtresse.

Dès qu'elle fut partie, Marie se précipita.

Avec une rapidité fébrile, elle ramassa et entassa dans le double fond les lettres… les lettres d'amour qu'elle relisait. Avec une hâte méthodique et sûre, elle fit fonctionner le ressort du secret, referma le tiroir, puis le secrétaire dont elle cacha la clef dans son sein.

Quand ceci fut fait, elle eut un long soupir de soulagement, par quoi s'exhalait l'angoisse affreuse qui l'oppressait.

Elle était sauvée ! Nul ne l'avait vue ! La soubrette ne pouvait se

douter de rien ! Nul ne pouvait l'avoir vue !…

Pas même son mari, qu'elle devinait plutôt qu'elle ne l'apercevait distinctement près de la porte !…

Elle respirait plus librement, oui. Mais, malgré tout, de deviner son mari si près d'elle, elle gardait encore l'attitude contrainte de la coupable qui vient d'éviter le flagrant délit.

Avec, sur les lèvres, blêmes de terreur, un sourire d'indifférence forcée, elle alla à une petite table sur laquelle elle prit un journal de modes. Et, pour se donner une contenance, elle feignit de le considérer avec une attention soutenue…

Mais elle eût été bien en peine de dire ce qui se trouvait sur cette page qu'elle regardait si attentivement…

Cette scène rapide, le mari l'avait vue dans la glace !…

Oui, Jean Roland avait tout vu !…

Or, il faut le dire ici : cet homme avait pour sa femme une adoration que les ans avaient transformée en un culte d'amour.

Cet esprit droit et ferme, jamais n'avait consenti aux bassesses du soupçon… Et qu'eût-il pu soupçonner en cette femme insoupçonnable ?…

Et voici que, pour la première fois, ce cœur tendre, ce cœur passionné, éprouvait l'affreuse étreinte de la jalousie !

Pour la première fois, le soupçon, sournoisement, cherchait à s'insinuer en lui.

Et, d'une voix qui grelottait, il murmura :

« Pourquoi, si précipitamment, Marie a-t-elle remis des papiers dans le secrétaire ?… Et que sont ces papiers ?… Que signifie cette attitude de femme surprise ?… de femme coupable ?… Ah ! il faut… je veux… je veux savoir !… »

Mais, tout en disant qu'il voulait savoir, il reculait… Il fit un pas vers son cabinet.

Il sentait qu'il avait besoin de se reprendre, de réfléchir, d'étudier la situation.

Étudier quoi ?… Réfléchir à quoi ?…

En réalité, il n'étudia rien, ne réfléchit pas. Cette nature, toute de sincérité et de loyauté, se raidit de toutes ses forces contre l'abject soupçon, refusa de le laisser pénétrer plus avant en lui, réussit à l'écarter, pour l'instant, du moins.

« Voyons, voyons, songea-t-il, est-ce que je deviens fou ?… Moi, soupçonner Marie !… Et de quoi, grands dieux !… Marie, la droiture,

la sincérité, la fidélité ! Marie qui, depuis vingt ans, me prodigue les marques d'un amour profond !… Allons, j'ai eu une hallucination… N'y pensons plus ! »

Ainsi, il s'efforçait de se persuader à soi-même qu'il avait mal compris, mal vu !…

Sans doute crut-il y avoir réussi, car il n'hésita plus.

Et il entra résolument dans le boudoir de Marie.

V

LE MARI ET LA FEMME

Si bref qu'eût été le débat qui venait de s'élever dans cette conscience d'homme, Marie avait eu le temps de se ressaisir, d'effacer de son visage toute trace de l'émotion violente qui l'avait bouleversée.

Elle vit venir son mari sans surprise. Et son sourire se fit plus tendre, son visage s'illumina d'amour et, d'un geste câlin, elle lui tendit les deux mains.

Cette femme possédait-elle donc à fond l'art de farder sa physionomie à son gré ?… Était-elle donc douée de cette profonde hypocrisie, apanage des femmes perverses ?…

Lui, se pencha sur ces deux mains, et son baiser ne fut pas le geste de galante politesse d'un homme élevé à l'école de la plus parfaite correction. Il fut, ce baiser, l'expression même d'un amour demeuré jeune et ardent malgré l'usure du temps.

Mais peut-être, à son insu même, un trouble était-il resté dans son esprit. Il paraissait avoir hâte d'en finir et de s'éloigner. Car, tout de suite, il tendit la note de service à sa femme, en disant :

— Tu vois, il faut que je parte… Cette affaire m'obligera à passer la nuit à Évreux. Ne m'attends donc pas avant demain…

Elle prit machinalement la note. Et, sans la regarder encore, elle s'étonna :

— Un départ si brusque !… Qu'est-ce donc que cette affaire ?…

— Une enquête.

— Et tu seras obligé de coucher à Évreux ?

— C'est inévitable.

— Et tu ne peux pas remettre ?…

— Tu n'y penses pas, voyons ! interrompit-il, avec un sourire indulgent.

— Oui, le service ! fit-elle, en souriant à son tour, malgré elle.

Et, secouant doucement la tête, son joli visage grave soudainement attristé profondément, son doux regard embué de larmes… de vraies larmes… elle murmura d'une voix tremblante :

— Le service ! quel insupportable tyran ! Je le déteste, ce service qui m'enlève mon mari !

— Pour quelques heures seulement.

Il disait cela d'une voix très douce, tout ému lui-même de ce chagrin si sincère… ou qui paraissait tel.

Elle secoua de nouveau la tête. Et, prise d'une inspiration subite :

— Si j'allais avec toi ?…

Tenait-elle vraiment à l'accompagner ? Qui pourrait dire ? Ce qu'il y a de certain, c'est que c'était avec une sorte de timidité qu'elle la faisait, cette proposition.

Lui, il se récria, assez vivement :

— Tu sais bien que c'est impossible !

En disant cela, il lui désignait la note qu'elle tenait toujours entre les doigts, comme pour lui rappeler qu'il s'agissait d'une affaire de service où l'on eût pu à juste raison, trouver étrange que l'avocat général se faisait accompagner par sa femme.

Elle n'insista pas. Et, peut-être pour se donner une contenance, elle parcourut des yeux la note.

Pendant qu'elle lisait, son regarda à lui, invinciblement, fut attiré par le secrétaire.

Et le soupçon qu'il croyait avoir définitivement écarté, de nouveau, fit irruption en lui, plus violent, plus tenace. Et il ne put plus détacher son regard de ce meuble.

Là, dans ce petit meuble qui lui apparaissait hostile, résolu à défendre le *secret*… là, oui, tout à l'heure, il l'a vue enfermer des papiers, avec une hâte et une émotion incompréhensibles !

Et il songeait :

« Qu'y a-t-il, ah ! qu'y a-t-il dans ce tiroir ?… »

Et elle, la femme ?

Elle vit qu'il regardait le meuble au tiroir secret. Elle vit cela, la malheureuse, et elle sentit qu'elle était perdue !

Et alors, son regard, à elle aussi, comme par un attrait de puissant maléfice, fut attiré sur le secrétaire fatal.

Et ce regard de la femme, ce regard trouble qui constituait presque un aveu muet, ce regard, le mari le surprit.

Ensemble, ils redressèrent la tête. Leurs yeux chargés d'angoisses et de désespoir se croisèrent. Et ils comprirent que chacun d'eux savait !…

Il comprit, lui, qu'elle savait qu'il avait tout vu.

Elle comprit, elle, qu'il savait qu'elle se doutait de son malheur.

Et ils n'osèrent se rien dire…

Parler ? À quoi bon !… Et que se seraient-ils dit ?…

Les malheureux sentaient, tous les deux, que le premier mot prononcé de part ou d'autre allait déchaîner l'irréparable catastrophe !…

Et ils préféraient se taire…

Il voulut, lui, s'en aller, tout tremblant du coup qui le frappait…

Et, d'un ton de suprême indifférence :

— Au revoir… à demain, dit-il.

Il s'en allait !…

Il s'en allait sans l'embrasser, triste à la mort…

À la mort ?… Pourquoi pas ?… Qui sait si la pensée du suicide ne venait pas de se dresser dans ce cerveau affolé de soupçon ?…

Elle, qui devait bien le connaître, le comprit ainsi. Et ce cri terrible de douleur et de révolte jaillit au fond de sa pensée :

« Je ne veux pas qu'il meure ! Je ne veux pas qu'il se tue ! Non, cela ne sera pas ! »

En même temps, elle se jetait au devant de lui, lui barrait le chemin et, tout haut, cette fois, elle lançait cet autre cri d'effrayante sincérité :

— Jean !… Où vas-tu ?…

— Mais… à Évreux… tu le sais bien.

Et il disait cela d'une voix où se modulaient des sanglots refoulés à grand'peine.

Elle, livide d'angoisse, sentant de plus en plus s'agiter au-dessus de sa tête les ailes du malheur, mais cependant résolue à ne pas le laisser accomplir le geste de mort, elle insista :

— Jean ! Mon Jean bien-aimé ! Il y a quelque chose dans ton esprit, dans ton cœur !…

— Rien… rien, je t'assure…

— Eh bien ! ce rien, dis-le ! Je veux savoir !…

— Rien, Marie… rien qu'une nuée sur le ciel de mon bonheur… la première depuis vingt ans que nous avons uni nos destinées et nos âmes.

— Une nuée, Jean ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Parle ! Je le veux !…

— Tu le veux ? Eh bien…

Jean Roland prit sa femme par la main, l'entraîna au secrétaire, le lui montra d'un geste véhément, et le soupçon jaillit de ses lèvres :

— Eh bien ! oui. J'ai vu ! J'ai vu dans la glace de la galerie !… Tout, te dis-je !… Je t'ai vue te lever avec terreur, saisir des papiers, les jeter, dans un tiroir, fermer le secrétaire à clef ! Ces papiers !… Ah ! j'ai peur !…

Oui, il avait peur. Car la faute de celle qu'il adorait serait pour lui la fin de tout, même de la vie… Et il le dit, son désespoir éclata :

— Tu sais, Marie, que je n'aime que toi au monde. Lorsque je t'ai épousée, je t'ai dit que je te donnais ma vie entière. Toi disparue, il faut que je disparaisse. Et, s'il me fallait assister à ta déchéance, tu le sais, c'est à la mort que je demanderais l'oubli de mon malheur !

Ces paroles terribles, il les prononçait avec un calme funèbre. Et ce calme même attestait qu'il s'agissait d'une résolution longuement réfléchie que rien, maintenant, ne pouvait plus ébranler.

Et ceci encore, elle devait le savoir depuis longtemps, car elle pleurait, l'infortunée.

Elle pleurait l'imminente destruction de son bonheur. Elle pleurait sur l'homme que, de toute évidence, elle aimait d'un cœur sincère.

Elle pleurait, car elle savait bien que ce n'était pas là une vaine menace. Elle connaissait la fermeté de caractère de son mari. Elle savait qu'immuable était sa résolution.

Elle savait, ah ! cela surtout, elle le savait bien, que s'il acquérait la preuve de sa faute, il ne la frapperait pas, elle, il se tuerait, lui !…

Et elle le dit à son tour, d'une voix de douce pitié :

— Je le sais, Jean !… Je le sais trop, que si tu avais un jour à maudire ta femme, ce n'est pas contre elle, mais contre toi-même que s'armerait ton bras. Oui, Jean, je le sais ! Et c'est pourquoi je ne veux pas qu'un doute reste dans ton esprit… Tu m'as vue ranger précipitamment des papiers, eh bien ! ces papiers, regarde-les !…

En disant ces mots, elle fouillait dans son sein et y prenait la clef…

Était-elle donc si sûre que son mari ne trouverait pas le secret du tiroir ?

Elle n'en était pas sûre du tout. Mais elle se voyait perdue. Perdue pour perdue, elle payait d'audace et, défaillante de terreur, mais calme en apparence, elle risquait le grand coup, jouait son va-tout…

Elle lui tendit la clef, en répétant :

— Regarde !…

Devant ce geste imprévu, il recula, il hésita, honteux :

— Non, non… Je ne veux pas !…

Elle aurait pu s'en tenir là. Qu'eût-il pu dire, ensuite ?

Mais elle sentit bien qu'il fallait lui *prouver* qu'il n'y avait rien dans le tiroir. Sans cela, le soupçon, un instant écarté par son coup d'audace, reparaîtrait plus tard plus exigeant, plus impérieux.

Elle était brave, à sa manière, et puisque, acculée, elle avait tenté le coup suprême, elle voulut aller jusqu'au bout. Il en arriverait ce qu'il en arriverait.

Alors, d'un élan d'une sincérité admirable… ou admirablement jouée… elle s'assit devant le secrétaire… elle l'ouvrit… elle ouvrit encore le tiroir aux papiers… et d'une voix qui ne tremblait pas, en le regardant droit dans les yeux, elle répéta encore :

— Regarde !

Et, comme il hésitait encore, elle prit la main de son mari, l'introduisit par une douce violence jusqu'au fond du tiroir…

Et alors, cette main crispée par le soupçon saisit, harponna les papiers épars, les sortit, tous…

Et le mari, avidement, un à un, les parcourut, tandis que la femme se raidissait dans l'angoisse de cette suprême minute et que, dans son cerveau en ébullition, tourbillonnait sans trêve cette affolante question :

« Va-t-il découvrir le secret ?… »

Non !… Le soupçon tombe ! Le mari, confus, constate que ces papiers ne sont que de vulgaires factures, des lettres sans importance…

Et elle respire, alors !… Ah ! comme elle respire !

Sauvée ! Elle est sauvée !

Le tiroir a gardé son secret !

Cruellement embarrassé maintenant, le mari se pencha sur le front de sa femme ; tendrement, il y déposa un baiser, et s'excusa :

— Comment me faire pardonner cet injuste et absurde soupçon ?…

Pendant ce temps, elle ne perdait pas la tête, elle. Tandis qu'il parlait, implorait un pardon qu'elle ne demandait pas mieux que de lui accorder, elle, doucement, avec une parfaite indifférence, elle refermait le terrible tiroir… elle refermait le secrétaire…

Et lui, il continuait :

— Pourras-tu jamais oublier ?

Tout étant bien fermé, la clef remise dans son sein, elle se leva. Elle

lui rendit son baiser. Et, gaîment, pour bien marquer qu'elle ne voulait plus entendre parler de ce qui venait de se passer entre eux, elle répliqua :

— C'est toi qui oublies… ton train d'Évreux !…

— C'est ma foi vrai ! s'écria-t-il, ramené brusquement au sentiment du devoir, un instant oublié.

Et, tirant sa montre de son gousset :

— Quelle heure est-il ? reprit-il. Oh ! diable ! J'ai juste le temps d'arriver à la gare pour le train !…

Il la prit dans ses bras, l'étreignit passionnément.

Et elle lui rendit son étreinte, avec la même fougue, passionnée…

Comédie, encore, toujours ?

Eh bien ! non. Il est évident, pour nous, qu'elle aimait son mari d'un amour sincère.

Et Julien, alors ?

Il est non moins évident qu'elle adorait Julien.

Alors ?

Alors, il faut croire que l'amour qu'elle éprouvait pour l'un n'excluait pas l'amour qu'elle éprouvait pour l'autre…

Cette fois, Jean Roland partit réellement. Il s'en allait heureux, rassuré, songeant :

« Ce n'était qu'une nuée… dissipée, heureusement !… »

Tandis que Marie, à bout de forces comme une comédienne qui s'est dépensée tout entière dans la scène qu'elle vient de jouer, s'accotait à la porte, prête à défaillir…

Pendant ce temps, Jean Roland descendait vivement. Dans la cour, devant le perron, la limousine de grand luxe attendait. Le chauffeur était à son volant, le moteur ronflait.

Jean Roland prit place dans la voiture, commanda :

— À la gare Saint-Lazare, vivement.

L'auto démarra, franchit la grande porte que surmontait, en fer forgé, le chiffre de l'avocat général, un J. et un R. entrelacés.

Marie parut à la fenêtre de son boudoir. Elle paraissait gaie, heureuse. Elle fit un geste d'adieu à son mari, qui la saluait d'un sourire…

L'auto s'éloigna, disparut.

C'était fini…

La catastrophe était évitée… Pour cette fois, du moins !

Marie referma sa fenêtre et, épuisée, alla tomber sur un fauteuil.

Le coude sur le genou, le menton dans la main, elle regardait, bouleversée d'horreur, elle regardait monter sur l'horizon de sa vie la petite nuée qui, peut-être, enfermait dans ses flancs la tempête dévastatrice…

Ah ! c'est que si les secrets peuvent dormir en paix au fond des fidèles tiroirs, ils veillent terriblement dans les cœurs et dans les cervelles.

VI

LE VIEUX RENTIER

Tandis que Marie jouait sa destinée sur un coup de dés du destin, une scène insignifiante… grosse de conséquences peut-être, se déroulait chez Julien.

La logique impitoyable du drame de ces existences nous ramène chez l'étudiant en médecine, vers le même moment où l'avocat général quittait son hôtel pour se rendre à la gare Saint-Lazare.

Nous avons vu que, dès qu'il avait été de retour de son rendez-vous avec Marie, Julien s'était remis au travail, sans désemparer.

Au moment où nous le retrouvons, le jeune homme étudiait toujours avec la même ardeur.

Il s'interrompit tout à coup, pour chercher un livre dont il avait besoin pour continuer son travail.

Il regarda d'abord sur sa table de travail. Il ne le trouva pas.

Il fouilla dans les rayons. Il ne le trouva pas davantage. Il bouleversa la table et les rayons, regarda partout. Et il ne put pas mettre la main sur ce livre indispensable, qui demeurait introuvable.

Et il pestait, furieux contre lui-même :

« Où diable ai-je bien pu fourrer ce maudit bouquin ? »

Et, tout à coup, à force de chercher dans son esprit, la mémoire lui revint :

« Parbleu ! s'écria-t-il, je me souviens, maintenant :… Je l'ai prêté à mon vieil ami, le voisin du dessous !… Je vais le lui demander !… »

Ce voisin était un vieux rentier qui, dans le quartier, passait pour être fort riche.

C'était un original, un maniaque qui s'était obstiné à demeurer vieux garçon, tant il avait peur, en prenant femme, de se voir obligé de changer des habitudes auxquelles il tenait autant qu'à la vie.

Depuis de longues années il occupait, au quatrième étage de cette maison, un vaste appartement.

Il vivait là son existence paisible et réglée de maniaque, seul avec une vieille bonne.

Il ne se connaissait pas de parents. Il n'avait, autant dire, pas d'amis, en sorte qu'il ne recevait personne… ou à peu près.

Au demeurant, c'était un brave homme.

Or, ce brave homme, peut-être parce qu'il lui voyait mener une vie de labeur correcte et rangée, telle qu'il l'avait toujours comprise et menée lui-même, s'était pris d'une réelle amitié pour Julien, son voisin du dessus.

Peut-être que, sans qu'il s'en rendît compte lui-même, sa vie solitaire commençait à lui peser, car, lui qui avait horreur de recevoir chez lui, il s'était efforcé, par invitations réitérées et par toutes sortes d'amabilités, d'y attirer l'étudiant.

Et, comme il avait beaucoup vu, comme il bavardait assez volontiers, comme il avait, sur les gens de son temps, des aperçus originaux, sa conversation amusait et intéressait le jeune homme qui, dans ses moments de loisir, descendait volontiers passer quelques instants avec lui.

S'étant souvenu qu'il avait prêté à son vieux voisin l'ouvrage dont il avait besoin, Julien sortit de chez lui, descendit son étage, et vint frapper à sa porte pour le lui réclamer.

Naturellement, ce fut la servante qui vint lui ouvrir…

Dans le drame terrible que nous avons entrepris de retracer ici, cette servante ne doit être qu'une infime comparse.

Cependant, comme le rôle extrêmement bref qu'elle aura à jouer aura fatalement des conséquences effroyables, il nous paraît nécessaire de lui consacrer quelques lignes.

Elle s'appelait Nanette. Elle était aussi vieille que son maître. Elle était à son service depuis plus de trente-cinq ans.

Comme son maître, elle ne se connaissait ni parents ni amis. Ce maître, c'était toute sa famille, à elle. Elle ne se connaissait d'affection pour personne… hormis pour son maître. Et il convient de dire que cette affection-là était réellement sincère, profonde.

À force de vivre avec ce maniaque, elle avait, tout naturellement, fini par adopter et faire siennes toutes ses manies, en les exagérant, comme de juste.

Au fond, elle était aussi brave femme que le vieux rentier était brave homme.

Par malheur, elle avait un abord revêche. Et, surtout, elle avait un esprit soupçonneux à l'excès. Si soupçonneux qu'on eût pu dire, à juste raison, qu'elle était le soupçon incarné.

Or, cette femme revêche et soupçonneuse, sans savoir pourquoi,

sans qu'elle eût quoi que ce soit à lui reprocher, n'aimait pas Julien.

Elle ne l'aimait pas, simplement parce qu'il s'était introduit dans leur intérieur.

Cette solitude à deux ne lui pesait pas, à elle. Et ces visites de l'étudiant, si agréables à son maître, lui déplaisaient souverainement. Ces visites, trop espacées et trop brèves au gré au vieux rentier, elle les trouvait, elle, trop fréquentes et trop longues.

De plus, son esprit soupçonneux lui faisait découvrir elle ne savait quoi d'étrange et d'inquiétant dans ces visites.

Si bien qu'elle en était venue à prêter au jeune homme des intentions louches, abominables, criminelles, peut-être !

Si bien que, ainsi qu'elle le disait elle-même, en son langage imagé de femme du peuple, Julien était « sa bête noire » qu'elle ne pouvait voir « même en peinture ».

De cet état d'esprit particulier, il résultait que, autant l'accueil du maître était cordial, bienveillant, familier, autant celui de la servante était rébarbatif.

D'ailleurs, Julien n'y prêtait pas la moindre attention. Peut-être même n'avait-il pas remarqué l'attitude sourdement hostile de la vieille Nanette. Indifférence qui, du reste, l'exaspérait en l'humiliant.

Julien fut donc reçu par Nanette qui, de son air hargneux, l'introduisit dans le cabinet de son maître.

Après quoi, poussée par son esprit méfiant, elle se mit à rôder autour de ce cabinet, cherchant un prétexte d'y entrer « pour voir ».

Julien fut introduit juste au moment où le vieillard comptait soigneusement une liasse de vingt billets de mille francs.

À l'entrée soudaine de l'étudiant, le vieux rentier tressaillit de frayeur et couvrit de ses deux mains ses précieux billets. Mais il se rassura aussitôt en reconnaissant Julien.

Et, la mine épanouie, le sourire bienveillant, la main tendue, large ouverte, il s'écria joyeusement :

— Tiens ! vous voici, mon jeune ami ? Enchanté de vous voir. Quel bon vent vous amène ?… Mais asseyez-vous donc !

— Merci, fit Julien en serrant la main du brave homme, je suis très pressé. Je viens vous redemander ce livre sur les *Maladies de l'estomac,* que je vous ai prêté.

Le vieillard chercha un instant sur sa table encombrée de livres et paperasses, et trouva un petit volume qu'il tendit à l'étudiant, en disant :

— Le voici… et merci.

Et, tandis que Julien mettait, le livre dans sa poche, il reprit avec une joviale bonhomie :

— Un peu de repos, que diable ! Vous travaillez trop !

— C'est que les examens approchent. Et je ne voudrais pas me faire recaler.

— Recaler, un bûcheur comme vous ! Allons donc ! Vous serez reçu, et avec de bonnes notes encore, c'est moi qui vous le dis !… Allons, asseyez-vous un instant. J'aime tant bavarder avec vous !

— Ce sera pour une autre fois. Et vous ?… Ça va ?…

— Oh ! moi, dit le vieillard en riant, je m'occupe, moi aussi, vous voyez.

En disant ces mots, il désignait la liasse de billets de mille et ajoutait, en se frottant les mains avec satisfaction :

— Je dois, demain matin, porter à mon notaire cette liasse de billets bleus.

Julien, les avait vus tout de suite, ces billets. Et, comme il n'était pas riche, l'importance de la somme étalée sur la table, sans qu'il y parût, n'était pas sans l'avoir un peu impressionné.

Il se rapprocha, de la table et, riant lui aussi :

— L'occupation est agréable, dit-il. Et la somme me paraît respectable.

— Vingt mille francs ! révéla le vieux rentier, tout épanoui.

— C'est coquet ! fit Julien.

Et, plaisantant :

— Ce sont des billets de mille ? Je n'en ai pas vu souvent, vous savez. Je serais curieux de voir de près comment c'est fait.

Plus épanoui, riant de tout son cœur, le rentier poussa la liasse devant Julien et invita :

— Regardez, touchez, vérifiez si le compte y est !

Julien, pour abonder dans la gaîté de son vieil ami, se pencha et, du bout des doigts, toucha les billets.

Mais le vieillard ne le tint pas quitte et, insistant :

— Comptez ! comptez ! s'écria-t-il.

Pour lui donner satisfaction, Julien se mit à compter les billets.

Et, comme il finissait, la vieille servante se coula doucement dans la pièce. Ni Julien, ni le vieux rentier ne remarquèrent qu'elle venait

d'entrer.

La servante vit la liasse entre les mains de Julien. Et son œil soupçonneux ne se détacha plus de sur ces mains.

Et, en elle-même, elle s'étonna, s'indigna… et, aussi, se méfia, plus que jamais.

Ce n'était pourtant qu'un geste d'amicale plaisanterie accompli sur invitation expresse.

Mais qui sait jusqu'où un geste innocent peut conduire un homme ?…

Cependant, Julien disait :

— Vingt ! Le compte y est !

Et, trouvant qu'il s'était trop attardé, il se hâta de prendre congé :

— Allons, au revoir !

— Décidément, vous ne voulez pas rester un peu ? insista le banquier en rangeant la précieuse liasse.

— Impossible, pour l'instant, déclara Julien.

— Sans adieu, alors, soupira le vieux rentier. Revenez me voir le plus souvent que vous pourrez.

— Entendu, sourit Julien.

Ils échangèrent une cordiale poignée de main, et Julien se retira…

Il se retira, reconduit par la servante qui, plus soupçonneuse que jamais, le surveillait étroitement, du coin de l'œil, maintenant, et qui, si elle l'avait osé, eût fouillé dans ses poches pour s'assurer qu'il n'avait pas escamoté quelques-uns des précieux billets…

C'est que, déjà, dans cet esprit méfiant et hostile, le geste de l'étudiant, l'innocent et simple geste d'anodine plaisanterie, prenait des proportions énormes…

Qui sait à quelles catastrophes peut conduire un geste, lorsque le Destin, qui se joue des hommes, a l'œil sur ce geste ?…

VII

L'ORAGE GRONDE

Revenons à l'Inconnu.

Nous l'avons vu sortir de sa tanière en disant :

« C'est là que je trouverai l'argent nécessaire… et, s'*il* refuse, malheur ! »

Et, le visage fermé, impassible, il était parti de son allure de souplesse forte et terrible.

À voir ce gentleman impeccable dans sa mise élégante, à le voir si calme, si sûr de lui, nul ne se fût douté que cet homme, à travers les rues encombrées de l'immense et trépidant Paris, marchait avec circonspection, tous ses sens aux aguets, comme l'Indien sauvage sur la piste de guerre.

Nul ne se fût douté que le regard de suprême indifférence qu'il laissait tomber sur certains passants, les détaillait, les fouillait, les palpait, pour ainsi dire et, avec une rapidité sûre, s'assurait s'ils n'étaient pas de la police.

L'Inconnu arriva sur la place du Châtelet.

Il vint s'arrêter devant une affiche du théâtre du Châtelet. L'affiche, énorme, annonçait la centième ou deux centième reprise de l'éternel et toujours fructueux *Michel Strogof*.

Il parut se plonger dans une attentive contemplation de cette affiche. En réalité, il réfléchissait :

« Si je passe le pont, droit devant moi, il me faudra passer devant le Palais de Justice et… devant la Préfecture de police. Ces parages doivent être infestés de « mouches ». Un rien, un hasard malencontreux peut me faire reconnaître… et je suis pris… Le mieux est de prendre par le quai de la Mégisserie et d'aller passer la Seine au pont des Arts. Allons !… »

Il tourna le dos à l'affiche et fit quelques pas qui l'amenèrent à l'angle du quai. Mais, alors, il eut une révolte intérieure :

« Allons donc ! Pourquoi ce détour ?… Vais-je passer mon temps à trembler dans la crainte de rencontrer un policier ?… Et qui pourrait me reconnaître, changé comme je le suis !… Et puis… j'ai toujours

entendu dire que le meilleur moyen de passer inaperçu, c'est de ne pas avoir l'air de se cacher. Passons par le boulevard du Palais. »

Ayant pris cette nouvelle résolution, il n'en changea plus et s'engagea sur le pont au Change. Sans encombre, il passa devant le Palais et devant la Préfecture de police. Suprême bravade, il s'arrêta même, le temps d'allumer une cigarette, devant l'entrée de ce redoutable monument dont les abords, selon son expression, « devaient être infestés de *mouches* ».

Et l'ombre d'un sourire railleur passa sur ses lèvres, en constatant qu'il était passé le plus tranquillement du monde, sans que personne eût paru faire attention à lui.

Il alla ainsi jusqu'aux environs du Luxembourg. Il entra dans une petite rue écartée…

C'était la rue où demeurait l'étudiant Julien.

Il vint s'arrêter devant une grande maison…

C'était la maison de Julien.

Était-ce donc chez Julien qu'il se rendait ? Qui sait ? peut-être avait-il un autre repaire dans cette maison.

Il entra, monta sans rien demander à la concierge, en homme qui connaît fort bien les lieux.

Ceci semblerait indiquer qu'il avait bien un gîte dans cette maison. Mais…

Au bout d'une minute, il reparut. Sur son visage, figé dans sa formidable impassibilité, il était impossible de lire ses sentiments secrets. En sorte qu'on n'aurait pu dire s'il était content ou non.

Il repartit, de son même pas souple, fort, assuré.

Quelques heures plus tard, il était de retour devant la maison de Julien. De nouveau, il entra, passa, comme la première fois, sans rien demander à la concierge, et se mit à monter.

Dans ce même moment, Julien sortait de chez son vieil ami, le rentier.

L'Inconnu l'aperçut comme il traversait le palier et s'apprêtait à regagner son cinquième, où il logeait. Il l'aperçut, et quelque chose comme une fugitive satisfaction passa sur son visage, pareille à une indication de menace.

En ce moment, sur ce visage toujours fermé, on peut lire aisément qu'il pense ceci :

« Il est là, cette fois ! Je le tiens ! »

Et, tout de suite après, ce visage redevient fermé, indéchiffrable.

Julien, de son côté, avait vu cet inconnu dans l'escalier. Il ne manifesta aucune surprise. Il se mit à monter tranquillement chez lui.

L'Inconnu monta derrière lui.

Alors, Julien s'étonna : Il était le seul habitant du cinquième. Cet homme, qu'il ne connaissait pas, venait donc chez lui ?…

Il s'étonna et, en même temps, un sourd malaise l'envahit… un pressentiment peut-être… une de ces craintes inexpliquées qui, tout à coup, sautent à la gorge comme à l'approche du malheur…

Et, maintenant, c'était avec une sorte de lassitude appesantie qu'il continuait de monter.

Et l'Inconnu le suivait toujours de près.

L'un derrière l'autre, les deux hommes arrivèrent au cinquième. Julien traversa le palier en surveillant, du coin de l'œil, cet inconnu qui le suivait toujours et ne disait rien.

Un instant, il eut envie de lui demander qui il cherchait et s'il ne se trompait pas d'étage. Il n'en fit rien pourtant et, parvenu devant sa porte, il mit la clef dans la serrure.

Alors, l'Inconnu se décida : Il posa doucement la main sur le bras de Julien, toucha du bout du doigt le bord de son chapeau et, avec une politesse froide :

— Pardon ! dit-il, vous êtes bien M. Julien, étudiant en médecine ?

— Moi-même.

— Je désirerais vous entretenir un instant, au sujet d'une affaire qui vous intéresse tout particulièrement.

Peut-être, sans le vouloir, l'Inconnu avait-il laissé percer une pointe de menace dans son accent.

Toujours est-il que Julien, qui s'étonnait d'être connu de cet homme qu'il ne connaissait pas, lui, Julien tressaillit. Et il fixa sur ce visage énigmatique un regard d'ardente curiosité, qui s'efforçait de pénétrer les intentions secrètes de l'inquiétant personnage.

Mais, lire sur ce visage fermé qui ne reflétait même pas une ombre de ses pensées, était tout à fait impossible, et il dut y renoncer.

Le sourd malaise qui s'était abattu sur lui s'accentua. Et, machinalement, il demanda :

— Vous me connaissez, monsieur, et je ne vous ai jamais vu. Qui êtes-vous ?

Avec sa politesse glaciale, l'Inconnu répondit :

— Je vous le dirai chez vous. Entrons, s'il vous plaît.

Julien, déconcerté par le ton d'irrésistible autorité, ouvrit la porte, s'effaça pour laisser entrer le visiteur…

Ainsi, l'Inconnu connaissait Julien qui ne le connaissait pas. Ainsi, c'était bien chez l'étudiant que, quelques heures plus tôt, il était venu. Et ne l'ayant pas trouvé, tenace, il était revenu plus tard.

C'était donc à Julien que s'adressait la menace de malheur qu'il avait proférée en quittant sa mansarde ?

Nous n'allons pas tarder à le savoir.

L'Inconnu entra. Il pénétra dans le cabinet de Julien. Avec une formidable tranquillité, il vint à la table de travail et s'assit, sans y avoir été invité.

Stupéfait de ce sans-gêne, Julien s'approcha, se pencha un instant sur cette indéchiffrable et silencieuse figure et il songeait, sentant la colère l'envahir :

« Ah çà ! que me veut cet homme ?… Pourquoi ne parle-t-il pas ?… Pourquoi agit-il comme s'il était chez lui ?… »

Et il eut une révolte :

— Mais enfin, monsieur ! s'écria-t-il, qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

— Patience ! répondit l'Inconnu avec un flegme effrayant.

Exaspéré, Julien prit un siège, s'assit violemment en face de l'Inconnu.

Celui-ci voyait bien que la colère qui grondait chez l'étudiant était prête à éclater. Néanmoins, son visage demeura immobile. Et, comme si de rien n'était, il prit son temps.

Un instant, il considéra le jeune homme, en silence. Puis, posément, il se fouilla, sortit de sa poche le journal qui lui avait consacré un article et, le lui tendant ouvert, désignant du doigt l'article :

— Vous voulez savoir qui je suis, dit-il. C'est naturel. Eh bien ! lisez cet article.

Effaré, Julien prit machinalement le journal, lut. Et, quand il eut fini :

— Eh bien ? fit-il, refusant de comprendre.

— Eh bien ! le bandit traqué par la police dont vous venez de lire l'histoire, c'est moi.

L'Inconnu disait cela avec le même flegme déconcertant dont il ne s'était pas départi jusque-là.

Et cet aveu imprévu était si troublant, ce calme prodigieux était si

inquiétant que, de nouveau, brusquement, Julien se sentit saisi à la gorge par cette crainte imprécise qui déjà l'avait saisi lorsqu'il avait aperçu l'Inconnu et que la colère, un instant, avait remplacée.

Et, fixant sur lui un regard angoissé, d'une voix étranglée :

— Pourquoi me faites-vous un aveu pareil, à moi ? dit-il.

L'Inconnu ne répondit pas à cette question. Posément, il replia le journal, le mit dans sa poche. De cette poche, il sortit quelques papiers, les déposa devant Julien et, d'un ton d'autorité glaciale :

— Lisez ! dit-il.

Et Julien, subjugué, obéit. Julien prit un de ces papiers et se mit à le lire…

D'abord, ce fut chez lui un énorme étonnement. Ses yeux, troublés par quelque formidable révélation, considérèrent l'Inconnu avec une stupeur pleine d'angoisse.

Et puis, brusquement, ce fut l'épouvante…

Ces papiers ! Ces papiers ? Que disaient-ils donc ? Que révélaient-ils donc de si terrible au jeune homme ?…

Ces papiers ?… Eh bien ! c'étaient des lettres de Marie !…

Comment des lettres de Marie pouvaient-elles se trouver entre les mains de ce bandit qui ne reculait pas devant les plus abominables forfaits ? Oui, comment, alors que nous avons vu avec quel soin Julien les brûlait aussitôt après les avoir lues ?

C'est que ce n'était que depuis peu qu'il prenait cette précaution. Autrefois, il les gardait, ces lettres, comme Marie, dans son tiroir secret, gardait les siennes.

Or, un jour, il avait constaté que plusieurs de ces lettres avaient disparu. Et il était demeuré anéanti, redoutant, non pour lui-même, mais pour elle, les suites mortelles que pouvait entraîner cette disparition.

Il n'avait rien dit à Marie. Mais il avait vécu des jours d'angoisse affreuse dans l'attente d'une catastrophe qui, lui semblait-il, devait se produire inévitablement, du fait de cette disparition inexplicable.

Pourtant, rien de fâcheux ne s'était produit. Il avait fini par se persuader qu'il avait stupidement égaré ces lettres lui-même et il s'était rassuré, à la longue. Mais l'alerte avait été rude. Et, depuis ce temps, il avait eu la prudente précaution de les détruire, comme nous l'avons vu.

Ces lettres, ces terribles lettres qui, tombant entre les mains du mari, pouvaient la perdre irrémédiablement, *elle*, voici qu'elles

reparaissaient maintenant.

Et Julien comprenait, trop tard, qu'il ne les avait pas perdues, comme il l'avait cru, mais qu'elles avaient été dérobées par celui qui les lui mettait sous les yeux.

Comment ? Peu importait. Il les avait, cela suffisait… Et c'était plus terrible que tout, cela !

Pourquoi ? Dans quel but ?

Ceci, par malheur, n'était que trop facile à deviner : Il avait affaire à un misérable sans scrupules. La démarche que ce misérable faisait en ce moment même, disait assez clairement quelles étaient ses intentions et ce qu'il venait faire : c'était le chantage qui commençait.

Tout ceci, l'infortuné Julien le comprit en un temps qui n'eut pas la durée d'une seconde. Et, emporté malgré lui, ses mains se tendirent vers l'Inconnu dans un geste de supplication.

Mais l'Inconnu, avec sa froideur implacable, arrêta ce mouvement, ordonna :

— Lisez ! Lisez tout !

Et Julien, de nouveau, obéit. Il prit les papiers, il les prit *tous*, et se mit à les lire, très attentivement. Il est certain qu'en faisant cela, il n'obéissait plus, passivement, à l'injonction de l'Inconnu. Il devait avoir une idée de derrière la tête.

Comme s'il avait eu le don de lire dans sa pensée, le formidable adversaire avec qui il était aux prises, avec son calme immuable, sans ironie aucune, donna cet avertissement :

— Il ne vous servirait de rien de vous emparer de ces lettres… Ce ne sont que des copies… Les originaux sont en lieu sûr.

Et Julien qui, en effet, avait eu un instant la pensée de garder les compromettants papiers, Julien les laissa retomber sur la table et, accablé par le terrible choc mental qu'il venait de recevoir, c'est à peine s'il eut la force de murmurer :

— Que voulez-vous de moi ?

Sans hâte, l'Inconnu reprit les papiers, les remit dans sa poche. Et, le ton rude, sans chercher ses mots, avec un cynisme peut-être voulu, il prononça :

— Voici : J'ai dû fuir l'Amérique. Ici, la police est sur mes traces. Il me faut fuir encore. L'Australie me reste comme refuge possible. Il faut que je m'embarque sans retard. Le paquebot part demain soir. Pour m'installer là-bas, me refaire une vie nouvelle, une mise de fonds de vingt mille francs m'est nécessaire. Donnez-les-moi !

C'était bien la manœuvre attendue.

Mais ce chiffre de vingt mille francs, qui lui paraissait énorme, dépassait toutes les prévisions du malheureux Julien. Il en fut comme assommé. Et, éperdu, il murmura :

— Vingt mille francs !… Et où les prendrais-je ? En cherchant, bien, c'est à peine si je trouverais ici deux cents francs…

— Oh ! je sais ! dit l'Inconnu. Mais, depuis trois mois que je suis à Paris, je vous ai surveillé. Je connais vos fréquentations… et je les ai surveillées aussi…

Il prit un temps et, martelant ses mots, comme s'il voulait les enfoncer dans le cerveau du jeune homme attentif, il poursuivit :

— Ainsi, je sais que votre voisin d'en bas a encaissé hier vingt mille francs… et il a pour vous une grande affection… Demandez-les-lui… Il ne vous les refusera pas.

Julien, à ces mots, extraordinaires d'imprévu, se reprit. Il reconquit une partie de son énergie. Et il résista.

— Mon voisin ! s'écria-t-il. Mais ce n'est qu'un voisin ! À quel titre irais-je lui demander une somme aussi considérable ? Et sous quel prétexte ?

L'Inconnu voyait la résistance. Il sentait que Julien lui échappait. Il se décida à frapper le grand coup. Il se leva brusquement.

Aussitôt, Julien, sentant venir le coup, fut debout, lui aussi.

Ils étaient face à face…

La haute taille de l'Inconnu se pencha sur l'étudiant, qu'elle semblait vouloir écraser.

Et l'homme, tout à coup, rude, formidable :

— Alors, dit-il, demandez-les… à *elle !*…

Elle !… Marie !… La femme de l'avocat général !…

Les demander à elle !…

Un sursaut d'indignation redressa Julien, frémissant. Et il cria :

— Cela, jamais !…

— Vous ne voulez pas ?

— Jamais ! Jamais je ne ferai cela !…

C'était irrévocable… Ou, du moins, cela paraissait irrévocable.

L'Inconnu le comprit ainsi. Et, avec son impassibilité plus effrayante que la plus effrayante fureur, il asséna son coup de marteau :

— Vous refusez ?… Tant pis ! Le mari saura tout !…

C'était bien le coup atroce que redoutait Julien… Le mari saura tout !…

Perdue ! Elle était perdue, irrémédiablement, si ce misérable mettait son affreuse menace à exécution !… Que faire ? que faire ?…

Et, tout à coup, il éclata en sanglots, il supplia :

— Ah ! monsieur, quel cœur est donc le vôtre ? Quoi ? vous frapperiez la malheureuse femme !… Pour moi, monsieur, peu importe ce qui peut m'arriver, peu importe que s'exécute votre affreuse menace. Mais elle ! Ah ! monsieur, c'est pour elle que j'implore !…

Il allait continuer de s'humilier, de supplier…

Inébranlable, l'Inconnu l'interrompit. Et, de sa même voix rude, il répéta :

— Exécutez-vous. Non ? Vous ne voulez pas ?… Le mari recevra les lettres… C'est vous, qui l'aurez voulu.

De même que l'Inconnu comprenait que jamais l'étudiant ne consentirait à s'adresser à elle, de même Julien comprit qu'il ne réussirait pas à apitoyer cette brute féroce.

Et, dans un geste de fatigue affreuse plus encore que de colère :

— Allez-vous-en ! dit-il, allez-vous-en !…

L'Inconnu, le voyant aussi décidé qu'il paraissait l'être lui-même, n'insista pas.

Et, tandis que Julien s'effondrait, éperdu, dans un fauteuil, il se retira…

Il se dirigea vers la porte, de son pas terriblement paisible. Près de la porte, il se retourna et fixa le jeune homme qui, la tête dans les mains, sanglotait comme un enfant.

Et, en ce fugitif instant, on eût dit qu'une aube de pitié se levait dans ce regard de damné…

Mais, tout aussitôt, l'Inconnu redevint l'être implacable, l'effroyable énigme, et ses yeux reprirent leur expression d'indomptable volonté.

Il ouvrit là porte et sortit d'un pas violent.

VIII

LES VINGT MILLE FRANCS

Longtemps, Julien demeura prostré, terrassé par le coup qui le frappait. Longtemps, il fut incapable d'aligner deux pensées de suite, tant le choc formidable qu'il venait de recevoir avait anéanti ses facultés.

Cependant, peu à peu, il se ressaisit. Des raisonnements s'échafaudèrent dans son esprit : L'homme allait parler… tout dire au mari.

Cela, il ne le savait que trop, c'était la catastrophe où devait sombrer la vie de Marie.

Laisser cette catastrophe s'accomplir sans rien tenter pour la conjurer, n'était-ce pas se faire lui-même le complice de l'homme ?

Il ne pouvait rien par lui-même ? Soit. Mais Marie, pouvait-elle ? Ne devait-il pas, tout au moins, la prévenir de l'horrible menace qui était suspendue sur elle ?

S'il ne le faisait pas, de quels reproches sanglants, et mérités, ne serait-elle pas en droit de l'accabler ?…

À force de raisonner, cette intransigeance qu'il avait montrée, et qui paraissait irréductible, finit par tomber petit à petit.

Il en vint à se dire :

« Il le faut ! Il faut que cet homme se taise ! Il faut que je lui remette la somme qu'il exige !… »

Mais, cette somme, il ne l'avait pas. Il était pauvre, lui.

Alors, à qui la demander ?

Ses parents ? Sans doute étaient-ils pauvres comme lui et ne pouvaient lui être d'aucun secours en cette dramatique circonstance, car il ne pensa pas un instant à eux.

Et, d'ailleurs, savons-nous s'il en avait, des parents ?…

Son voisin ? Sans doute était-il convaincu qu'il refuserait, car il n'y pensa pas davantage.

Ses amis, ses camarades ? Ils étaient, tous, de pauvres étudiants comme lui.

Il ne connaissait que Marie…

Marie, seule, pouvait disposer de la somme…

Il avait beau chercher, il ne voyait qu'elle à qui il pût s'adresser.

Ainsi, l'impérieuse nécessité l'acculait à cette demande devant laquelle il s'était si vivement cabré !

Après s'être longtemps débattu, il finit par décider :

« Eh bien, soit ! Il le faut !… Il faut que je demande cet argent… à *elle*… comme il a dit. »

Ayant pris cette décision, il ne voulut pas se laisser le temps de réfléchir et de revenir, peut-être, sur cette décision. Sans perdre un instant, il se mit à écrire…

Et, dans son désarroi, il ne songea pas qu'il avait signifié son refus d'une manière catégorique, qui paraissait si irrévocable que l'Inconnu s'en était allé avec la conviction qu'il ne reviendrait pas sur ce refus qui renversait toutes ses espérances.

Il ne songea pas que l'Inconnu était parti comme un homme bien décidé à ne pas revenir. Que lui-même ne le lui avait pas demandé, qu'il ignorait où il demeurait.

En sorte que, s'il entrait maintenant en possession de la somme exigée, et si l'Inconnu, comme c'était à présumer, ne revenait pas, il ne saurait où le trouver pour la lui remettre.

Cet argent lui serait parfaitement inutile…

S'il avait réfléchi à cela, il n'eût pas fait cette demande qui lui était si pénible. Il fût demeuré chez lui. Rien de ce qui va suivre, en ce qui le concerne, ne se fût produit.

Et la catastrophe qui allait fondre sur lui eût été évitée.

Et qui sait ? l'Inconnu, qui l'avait froidement menacé de tout révéler au mari, n'eût peut-être pas mis sa menace à exécution ; d'abord, parce que cette mauvaise action ne pouvait lui rapporter aucun profit, ensuite parce qu'il allait avoir d'autres soucis, plus graves pour lui, en tête.

En sorte que tous les malheurs eussent été écartés à la fois.

La fatalité, qui semblait s'acharner tout particulièrement sur Julien, ne voulut pas qu'il en fût ainsi.

Et il écrivit sa lettre…

Il écrivit tout d'un trait, dans la fièvre du moment. Il ne se donna même pas la peine de la relire, tant il avait hâte d'en finir. Il la cacheta vivement, mit l'enveloppe dans la poche intérieure de son veston et partit.

Quelques instants plus tard, fumant nerveusement une cigarette qui lui servait à se donner une contenance, il arrivait devant l'hôtel Roland.

Ainsi, il apportait sa lettre lui-même ! Est-ce à dire qu'il avait ses entrées dans l'hôtel ?

Non. Nul ne l'y connaissait. Jamais il ne s'était montré à aucun des domestiques.

De fait, il n'y entra pas, dans cet hôtel.

Il passa lentement devant la grande porte. D'un rapide coup d'œil, il s'assura que la rue était déserte à ce moment.

Vite, il alla à une fenêtre du rez-de-chaussée… la fenêtre du boudoir de Marie.

Il frappa un coup assez fort sur une vitre, déposa l'enveloppe sur le rebord de la fenêtre et s'éloigna rapidement…

Au bout de la rue, il s'arrêta, se retourna, surveilla la fenêtre de loin…

Cette fenêtre, c'était leur boîte aux lettres…

Dans ce moment, la femme de l'avocat général se trouvait dans son boudoir. Ce boudoir, c'était son poste d'observation… Elle s'y tenait le plus possible et s'arrangeait pour y être seule le plus souvent qu'elle pouvait.

Elle était habillée, prête à sortir, Devant la glace, soigneusement, elle achevait d'arranger son chapeau sur sa tête.

Peut-être, profitant de l'absence du mari, avait-elle décidé de se rendre chez l'étudiant.

Tout à coup, elle tressaillit : elle venait d'entendre frapper à sa fenêtre.

Elle ne s'y trompa pas. Tout de suite, elle comprit que c'était Julien.

Elle eut un instinctif coup d'œil de méfiance vers la porte par où pouvait, inopinément, surgir la soubrette, et tendit l'oreille un instant.

Rassurée, elle prit un air indifférent et, sans se presser, elle alla à la fenêtre, qu'elle ouvrit.

Elle jeta un rapide regard au dehors et aperçut la lettre.

Elle fondit dessus, la cacha vivement dans son sein.

Après quoi, posément, elle referma la fenêtre…

Au bout de la rue, Julien avait vu la fenêtre s'ouvrir. L'espace d'une seconde, il entrevit la silhouette de Marie qui ramassait la lettre. Puis la fenêtre se referma.

Sûr que sa lettre était arrivée à destination, il partit, définitivement, cette fois, et, soulagé, il allongea le pas, s'en alla à son cours…

Marie s'était assise dans son coin préféré. Une fois encore, elle tendit une oreille attentive du côté de la porte. N'entendant aucun bruit, elle sortit la lettre de sa cachette, déchira l'enveloppe et se mit à lire.

Elle lut le premier feuillet, les sourcils froncés ; elle arriva au verso.

Et, ici, comme si elle voulait mieux peser la valeur des termes employés, elle les épela, à demi-voix.

Et voici ce qu'elle disait :

« … La situation est si affreuse que je me décide, en plein jour et à tous risques, à porter cette lettre à la fenêtre.

« Et, ces vingt mille francs, c'est demain matin qu'il me les faut.

« À quelles fins ? Je n'ose te le dire, mais tu peux croire que si c'est à toi que je m'adresse, c'est que… »

Ici, Marie cessa de lire tout haut et le reste de la lettre nous échappe.

Marie demeura songeuse, mais aucun effroi ne se lisait sur son visage.

Simplement, elle éprouvait une sourde inquiétude devant cette situation inconnue où s'était mis Julien. Quant au reste, elle songeait :

« Heureusement, j'ai la somme ! »

Étant en possession de la somme, elle n'eut pas une seconde d'hésitation.

Elle vint s'asseoir devant son secrétaire. Tout d'abord, elle ouvrit le tiroir secret et y enferma la lettre de Julien, avec les autres.

Puis elle se mit à écrire sa réponse. Ce fut vite fait, car deux lignes lui suffirent.

Après quoi, comme elle était toute prête, elle sortit ; pour plus de sûreté, elle allait porter elle-même cette réponse. Et, s'avançant le long du boulevard Saint-Michel, elle se dirigea, en toute hâte, vers le logis de l'étudiant.

Elle ne demanda pas à le voir, sachant qu'il devait être à son cours maintenant. Simplement, elle remit sa lettre à la concierge, en lui recommandant de ne pas manquer de la remettre à son locataire, quand il rentrerait.

Et, pour être bien sûre qu'elle n'oublierait pas, elle lui glissa dans la main un généreux pourboire. Et, tranquille, elle repartit.

La concierge n'eut garde d'oublier. Elle guetta consciencieusement Julien, et, quand il revint de son cours, elle l'arrêta au passage et lui remit la missive.

L'étudiant reconnut l'écriture. En toute hâte, le cœur lui battant à coups redoublés dans la poitrine, il grimpa ses cinq étages, se précipita chez lui.

D'une main impatiente, il ouvrit l'enveloppe, et, avec un inexprimable attendrissement, il lut la réponse de Marie.

Elle disait ceci, cette réponse :

« Viens ce soir, à dix heures. Je te remettrai la somme. Quoi qu'il te soit arrivé, courage et confiance en moi qui t'aime tant… Mille tendresses. »

Profondément ému, Julien replia la lettre et, s'oubliant sans doute, la mit dans sa poche.

D'ailleurs, presque aussitôt la mémoire lui revint. Il reprit la lettre de Marie et la brûla.

Les heures s'écoulèrent avec une lenteur exaspérante pour l'impatience énervée du jeune homme.

Enfin, la nuit arriva. À cette époque de l'année, elle venait vite, et il s'en fallait encore de trois ou quatre heures avant qu'il ne fût temps de se rendre au rendez-vous. D'autant qu'il eût été dangereux d'y venir avant l'heure fixée.

Néanmoins, pour tromper son énervement, Julien partit.

Pour tuer le temps, il fit une promenade sur le boulevard Saint-Michel. Puis il alla dîner à sa pension, et, de là, alla s'enfermer dans un café où il parcourut d'un œil absent les journaux du soir.

Il arriva devant la façade de l'hôtel Roland, exactement comme dix heures sonnaient.

Dans la maison, tout dormait. Ou, du moins, tout semblait dormir derrière les volets clos.

Julien alla droit à la fenêtre du boudoir, celle où il avait, quelques heures plus tôt, déposé sa lettre. Il frappa aux volets de fer.

Aussitôt, ces volets s'ouvrirent lentement, sans bruit.

Une seconde, apparut la silhouette de Marie, qui l'attendait et qui venait d'ouvrir.

Sans perdre un instant, avec la prestesse des malfaiteurs et des amoureux, – nocturnes grimpeurs, – Julien escalada la fenêtre, sauta légèrement dans le boudoir…

Et les volets se refermèrent.

Cela n’avait pas duré dix secondes…

Tout retomba au silence, à la nuit, aux apparences de paisible sommeil…

IX

LA MORT VIENT

L'Inconnu était sorti du cabinet de Julien d'un pas rude.

À ce moment, si le jeune homme avait eu son sang-froid et s'il avait eu la curiosité de l'observer, il lui eût été impossible de démêler sur cette physionomie si l'homme était affecté ou non d'avoir vu avorter sa tentative de chantage.

Mais, dès qu'il se vit seul, l'Inconnu laissa tomber le masque derrière lequel il cachait ses sentiments secrets. Et il apparut alors effrayant avec son visage convulsé par la fureur et la déception.

Il était sorti de son pas assuré. Et, pour descendre l'escalier, où personne ne pouvait le voir, sa démarche devint lente, pesante. Et il courbait les épaules, accablé, presque autant que le jeune homme qu'il avait laissé, sanglotant, là-haut.

C'est que le refus de Julien, sans qu'il en eût rien laissé paraître, lui avait porté un rude coup.

Maintenant, il était acculé au désespoir. Et il songeait, avec une rage concentrée :

« Ce petit ne reviendra pas sur sa décision… C'est clair… Et je veux que le diable m'emporte si je me serais attendu à pareille résistance… Alors, quoi ?… Aller tout dire au mari, comme je l'en ai menacé ?… »

Il s'arrêta sur une marche de l'escalier. Et, le sourcil froncé, profondément absorbé, il réfléchit à la question qu'il venait de se poser à lui-même. Un instant, il l'étudia, la tourna et retourna sous toutes ses faces, cherchant, combinant.

Il ne trouva pas, sans doute, car il haussa les épaules d'un air détaché, et son visage prit une expression qui ressemblait singulièrement à du dégoût, tandis qu'il murmurait :

« Non, j'ai beau chercher, je ne vois pas… Cette opération-là, c'est certain, ne pourra pas faire tomber seulement un sou dans ma poche… Dès lors, à quoi bon cette vilenie ?… N'y pensons plus !… »

Ainsi, spontanément, de sa propre volonté, il écartait l'horrible menace qu'il avait faite ? Il l'écartait, parce qu'il se rendait compte qu'elle ne pouvait rien lui rapporter.

Et, dès l'instant où il ne devait rien lui rapporter, ce geste auquel il avait songé sans scrupule, qu'il venait d'étudier sans manifester la moindre répugnance, lui apparaissait tel qu'il était, en effet. Et c'était avec une lippe de dégoût qu'il le qualifiait lui-même de « vilenie ».

Cet homme incompréhensible, cette énigme vivante, ne faisait donc le mal que s'il y trouvait un intérêt personnel ? Mais il se refusait à le faire pour rien, simplement pour le plaisir.

Ceci, qui semblerait indiquer qu'il y avait encore un reste de conscience en lui, ceci méritait d'être signalé.

Son arrêt fut très bref.

Il se remit à descendre. En même temps, la gorge serrée par l'angoisse, il continuait à se débattre :

« Le paquebot part demain soir ! Que faire ? Où chercher ? Où trouver ?… »

Oui, où trouver l'argent qui devait le sauver ? Car il ne s'y trompait pas : il s'agissait pour lui de vie ou de mort.

Et nous avons vu que, si la mort ne lui faisait pas peur, il ne voulait pas, cependant, mourir encore. Il était résolu, plus que jamais, à lutter jusqu'au bout. Et, comme le sanglier acculé, il était prêt à tenter n'importe quel coup de folie… pour peu qu'il entrevît seulement l'ombre d'une chance de s'en tirer.

Encore fallait-il trouver cette suprême occasion.

C'est ce qu'il s'évertuait à chercher en descendant avec une lenteur de plus en plus grande et en faisant, sans s'en apercevoir, un arrêt, presque à chaque marche.

Il parvint au palier du quatrième étage. Il lui avait fallu plusieurs minutes pour franchir cette distance d'un étage qu'en temps normal il eût franchi en quelques secondes.

Sur ce palier, une fois de plus, il s'arrêta, sombre, pensif.

Et il s'arrêta, sans la voir, devant la porte du vieux rentier…

Pour avoir marché si lentement, pour être venu tout droit s'arrêter devant cette porte, il est à présumer que la pensée du vieux rentier était en lui, sans qu'il s'en rendît compte, et cela, depuis l'instant où il avait quitté l'étudiant.

Quoi qu'il en soit, il vint s'arrêter devant cette porte, sans la voir.

Et, tout à coup, il la vit. Alors, la pensée, confuse encore, qui était latente en lui, se précisa soudain. Et il murmura :

« Et dire que, là, oui, se trouve la somme dont l'ai besoin !… Le vieillard qui demeure là, hier, a encaissé vingt mille francs !… Je le

sais !… »

Un long moment, il demeura rêveur, devant cette porte. Et si quelqu'un, d'aventure, était monté à ce moment-là et l'eût aperçu rêvant devant cette porte close, ce quelqu'un se fut enfui, épouvanté, tant était effrayante l'expression de sa physionomie.

Cette porte semblait l'attirer le fasciner.

Il vint à elle. Il la toucha, la palpa, la flaira, comme s'il voulait s'assurer de la force de résistance qu'elle pouvait avoir.

Il allongea la main vers le bouton de la sonnette électrique. Il mit le doigt sur ce bouton.

Il voulait entrer tout de suite… Il voulait…

En un éclair de lucidité, il eut la vision très nette de l'irréparable folie qu'il allait faire. Son doigt n'appuya pas sur le bouton, il laissa retomber sa main, s'éloigna précipitamment de la porte, comme pour se soustraire à la tentation.

Et il gronda :

« Pas en plein jour !… Ce serait vraiment trop risqué !… Attendons la nuit !… »

Brusquement, il s'en alla.

Mais, avant de s'éloigner, il jeta sur la porte un terrible coup d'œil de froide, d'implacable résolution…

Dès cet instant, dans son esprit, le vieux rentier, qui avait le malheur de posséder les vingt mille francs dont il avait besoin, était condamné.

Il mit moins de temps à descendre les quatre étages qu'il n'en avait mis pour descendre du cinquième au quatrième. Il s'en alla.

Profondément absorbé, il erra au hasard, dans le quartier.

Mais il fit de fréquents arrêts aux terrasses des cafés. Et, chaque fois, ce fut de l'alcool qu'il demanda. Chaque fois, il en but plusieurs petits verres, coup sur coup.

Peut-être cherchait-il à oublier…

Peut-être cherchait-il à s'étourdir, à chasser la pensée du crime qui hantait son cerveau surchauffé.

Peut-être, simplement, cherchait-il à puiser dans cet alcool un stimulant pour combiner ce crime et des forces pour l'exécuter.

La nuit vint. Et il continuait toujours sa promenade, coupée par des arrêts dans les cafés du boulevard Saint-Michel. Dans ces cafés, le couvert fut dressé sur des tables. Des dîneurs vinrent s'attabler. Lui, ne

pensa pas à dîner comme tout le monde. Il n'avait pas faim. Et il buvait toujours.

Cependant, malgré l'effroyable quantité de petits verres qu'il avait absorbés, sa démarche demeurait toujours droite et ferme. Son esprit gardait toute sa lucidité. Et cet esprit ne cessait de songer au vieux rentier, travaillait sans trêve, réglait tous les détails du meurtre dont la pensée ne l'avait pas quitté un seul instant.

Et il faut croire que tout était bien combiné dans son cerveau, car, maintenant, il n'allait plus au hasard. Maintenant, il semblait chercher quelque chose qu'il finit par trouver : c'était la boutique d'un quincaillier.

Il y entra délibérément. Quand il en sortit, quelques instants plus tard, il enfouissait dans la poche intérieure de son ample pardessus un paquet mince, plat, long de vingt à trente centimètres, soigneusement enveloppé dans un papier gris : quelque outil dont il venait de faire l'emplette.

Cette acquisition faite, il alla s'enfermer dans un café et n'en bougea plus. Seulement, maintenant, il ne buvait plus. Il paraissait très absorbé dans la contemplation de journaux illustrés qu'il avait demandés.

Vers dix heures et demie, il régla sa consommation, se leva et sortit tranquillement.

De ce pas souple et assuré qui était le sien, il s'en alla. Il arriva dans la rue où demeuraient Julien et le vieux rentier… puis devant leur maison.

La grande porte était close. On ne voyait pas de lumières aux fenêtres. Partout, dans la rue, c'était le silence, la solitude impressionnante, avec on ne savait quelle indéfinissable angoisse au fond de ce calme…

Car il était là, lui, l'Inconnu !

Il avait passé devant la porte. Puis il s'était immobilisé dans l'ombre, près d'elle, serrant dans son poing crispé, et soigneusement dissimulée, une lame de fer : l'objet acheté chez le quincaillier, qu'il avait sorti du papier qui l'enveloppait.

Et, figé, raidi dans une raideur de marbre, collé à la muraille avec laquelle il semblait ne faire qu'un, pareil à quelque puissante cariatide, il attendait… il guettait…

Quoi ? Nous allons voir.

De longues minutes passèrent. Soudain, un talon pressé martela le bitume du trottoir et ce bruit de pas, un instant, troubla le silence

sinistre de la petite rue. Un passant survenait. C'était un locataire attardé, car il vint droit à la porte.

L'homme, sans voir cette statue vivante qui, dans l'ombre, épiait tous ses mouvements et se tenait prête à bondir, l'homme sonna. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit. Il entra, repoussa la porte derrière lui…

L'Inconnu, dès que la porte s'était ouverte, s'était élancé. D'un geste rapide, souple, sûr, il avait engagé devant le mécanisme de fermeture la lame de fer qu'il tenait prête…

La porte, violemment poussée, claqua comme si elle se fermait.

Mais elle ne se ferma pas.

L'Inconnu attendit un instant, pour laisser au locataire le temps de monter chez lui.

Puis, à son tour, il entra.

Sans bruit, il repoussa la porte derrière lui, en ayant soin de ne pas la fermer complètement. Et, comme s'il avait eu le don précieux de voir clair dans la nuit, sans hésitation, sans heurt malencontreux, il se coula dans le noir opaque, vers le trou plus noir de la cage de l'escalier.

Il atteignit les premières marches et se mit à monter…

Il montait de son allure souple, formidable, et cependant si légère que pas un craquement du bois ne se faisait entendre sous ses pas…

Il montait, il montait lentement, sûrement, inexorablement, ombre silencieuse, invisible, qui s'incorporait aux ténèbres…

Vers dix heures du soir, le vieux rentier se trouvait dans son salon.

Le vieillard était confortablement installé dans un fauteuil profond, rembourré de coussins moelleux. Assis devant sa table, il fumait béatement sa pipe.

La lampe allumée, posée sur celle table, de sa lueur douce et tamisée par l'abat-jour de soie verte, éclairait d'une lumière discrète la pièce calme et paisible, garnie de vieux meubles fanés dont le style suranné, datant de Louis-Philippe, révélait les goûts de celui qui l'habitait.

Sous l'abat-jour de la lampe, en pleine lumière, un livre était ouvert. Mais il ne lisait pas. Il écoutait, amusé, les bavardages de la revêche et soupçonneuse servante, qui lui répétait les cancans et les potins recueillis chez les fournisseurs.

Tout en jacassant sans arrêt, la servante préparait, avec un soin minutieux, le grog de son maître.

Et il en était ainsi tous les soirs, depuis de longues années.

La pendule, sur la cheminée, fit entendre sa sonnerie grêle. La vieille servante ayant épuisé tous les ragots du jour, s'assura d'un coup d'œil que son maître avait à portée de la main tout ce dont il pouvait avoir besoin. Et elle demanda :

— Monsieur n'a plus besoin de moi ?

— Non, vous pouvez aller dormir.

— Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, Nanette.

La servante sortit.

Toujours soupçonneuse et inquiète, sa petite lampe à la main, elle fit le tour de l'appartement, s'assurant que tout y était en ordre, que rien n'avait disparu et, surtout, qu'aucun malfaiteur ne s'était introduit et caché chez eux.

Elle ferma à double tour la porte d'entrée, poussa le verrou à fond, tendit la chaîne de sûreté en acier nickelé.

Toutes ces précautions, elle les prenait pareillement tous les soirs. Mais, ce soir-là, encore sous l'impression de méfiance suscitée en elle, le matin même, par le geste innocent de l'étudiant en médecine, ce soir-là, elle apporta plus de soin que jamais à cette minutieuse inspection quotidienne.

N'ayant rien découvert d'insolite, toutes les portes étaient bien cadenassées, elle se retira dans la chambre isolée quelle occupait au fond de l'appartement, à peu près rassurée.

Selon son habitude, elle ferma sa porte à clef, se coucha et ne tarda pas à s'endormir de ce sommeil profond, lourd, qui était le sien.

Il était, à ce moment, un peu plus de dix heures et demie. C'est-à-dire que c'était le moment où l'Inconnu, sortant du café où il avait attendu l'heure de l'action, s'était mis en marche… en marche vers le meurtre, longuement et soigneusement combiné durant toute cette Journée.

Et maintenant, il arrivait dans la rue, devant la maison du vieux rentier…

Celui-ci, sa servante partie, avait absorbé, avec une lenteur gourmande, quelques gorgées du grog chaud et bien sucré, puis, la mine épanouie, il avait bourré sa pipe, l'avait allumée, et, rapprochant de lui le livre, il avait repris sa lecture, heureux et bien tranquille, comme à son ordinaire, n'ayant même pas l'ombre d'une appréhension en lui…



En bas, dans la rue, devant la porte de sa maison, la mort rôdait…

X

L’ASSASSINAT

Le vieux rentier s’endormit sur son livre. Le sommeil, léger comme toujours chez lui, fut bref. Bientôt, il sortit de son assoupissement.

Il se leva, alla consulter sa pendule, murmura :

« Oh ! oh ! onze heures, déjà ! Ce n’est pas étonnant si je m’endors !… Allons nous coucher !… »

Toujours soigneux et ordonné, il ferma et rangea le livre sur lequel il s’était endormi, remit sa pipe au râtelier, et, en bâillant, il prit la lampe pour se diriger vers sa chambre à coucher.

À ce moment, un coup de sonnette discret retentit dans l’antichambre.

Le vieillard tressaillit. Pris d’une inquiétude subite, il songea :

« Une visite à pareille heure !… Qui diable peut venir chez moi à onze heures ?… Tant pis, je n’ouvre pas !… »

Mais pris d’une inspiration subite, il s’écria :

« Que je suis bête ! C’est mon digne voisin, mon gentil petit étudiant qui rentre et vient faire un bout de causette avec moi ! Parbleu ! ce ne peut être que lui !… »

Il hésita une seconde, et, toute inquiétude dissipée, le visage épanoui, il décida :

« Allons lui ouvrir, à ce bon ami. »

Il reprit la lampe qu’il avait déposée sur la table et sortit.

Dans l’antichambre, il tendit l’oreille du côté de la chambre de la bonne. Aucun bruit indiquant qu’elle se levait ne lui parvint. Indulgent, il sourit :

« Elle dort… Elle n’a rien entendu… »

Et il répéta :

« Allons ouvrir moi-même à l’ami qui vient. »

Ce n’était pas un ami qui venait… c’était la mort !

Il alla à la porte. Mais, avant d’ouvrir, par un reste de prudence instinctive, il demanda :

— Est-ce vous, mon jeune ami ?

— C’est moi, Julien.

Il crut entendre qu’on lui faisait cette réponse. En réalité, il n’entendit distinctement que ce nom : Julien. Le reste avait été tellement bredouillé qu’il n’était guère possible de comprendre ce qui avait été dit derrière cette porte.

Il ne remarqua pas non plus que ce n’était pas la voix de l’étudiant. Ou, s’il le remarqua, il dut penser que la voix, à travers l’épaisseur du bois, lui parvenait changée.

Ce qu’il y a de certain, c’est qu’il fut convaincu qu’il avait affaire à Julien. Et, rassuré :

— Un instant, je vous ouvre ! cria-t-il.

La porte déverrouillée, et enfin ouverte, le vieillard fut tout saisi de voir se dresser devant lui la haute taille de l’Inconnu. Décontenancé, il observa un instant, avec une expression d’inquiétude, pleine de méfiance, cet homme qu’il ne connaissait pas et dont le visage impassible était éclairé en plein par la lumière crue de la lampe qui tremblait dans sa main.

L’Inconnu se rendit très bien compte de l’effet qu’il produisait. Il sentit qu’il devait le rassurer à tout prix s’il voulait entrer chez le vieux rentier.

Il se découvrit, s’inclina dans un salut qui sentait l’homme du monde, prit une attitude respectueuse et, adoucissant sa voix, il s’excusa en souriant :

— Je vous demande pardon, monsieur, de me présenter chez vous à cette heure indue. Mais je vous suis envoyé par votre jeune ami, M. Julien. Il s’agit, pour lui, d’une affaire grave, très grave, qui ne saurait être remise à demain. C’est pourquoi j’ose, espérer que, malgré l’heure tardive, vous voudrez bien m’accorder quelques minutes d’entretien.

Pendant qu’il parlait, le vieux rentier ne cessait de l’observer avec une attention soupçonneuse. Mais les manières distinguées de cet inconnu, sa mise élégante, la déférence qu’il lui témoignait, le prétexte, plausible, en somme, qu’il invoquait, tout cela le rassurait peu à peu.

Il eut encore une imperceptible hésitation, et toutes ses craintes imprécises tombant devant l’attitude correcte de l’Inconnu, sa curiosité mise en éveil, il se décida à inviter :

— Donnez-vous la peine d’entrer, monsieur.

L’Inconnu entra et suivit le vieillard qui l’éclairait, avec l’aisance naturelle du parfait gentleman qu’il paraissait être.

Ceci acheva de rassurer le vieux rentier, qui l'observait à la dérobée. Dès lors, toute appréhension et tout soupçon furent bannis de son esprit.

Il fit entrer le visiteur nocturne dans son salon, lui désigna un fauteuil près de la table et s'assit lui-même en face de lui.

Pendant qu'il s'asseyait, l'Inconnu lançait autour de lui ce coup d'œil discret, prompt et sûr qui lui était particulier et qui ne laissait rien échapper.

Et une lueur de triomphe s'allumait au fond de ses sombres prunelles, en constatant que, sans doute par habitude machinale, ou, peut-être, par crainte des courants d'air, le vieillard avait fermé la porte derrière lui.

En sorte qu'il le tenait à sa merci…

De la pièce, il ramena son regard sur la table, assez encombrée, mais où tout était méthodiquement rangé dans un ordre parfait.

Il y vit des livres, des paperasses, et, objet inquiétant sur lequel il se promit d'avoir l'œil, une sonnette placée à portée de la main du vieux rentier.

Il y vit également un buste de marbre. Et, si nous le signalons, ce n'est pas à cause de la valeur qu'il pouvait avoir. C'est, simplement, parce que, un inappréciable instant, et avec une expression étrange, le regard de l'Inconnu se fixa sur ce bloc de marbre qui devait être assez pesant, comme s'il en calculait mentalement le poids.

Cependant, avec la même politesse déférente, le visiteur s'excusait de nouveau, croyant devoir, répéter l'explication qu'il avait déjà donnée :

— Comme je vous l'ai dit, je vous suis envoyé par votre jeune ami, M. Julien…

— De quoi s'agit-il ? Je suis tout disposé en faveur de ce jeune homme.

Il disait cela de son air le plus engageant, le vieux brave homme. C'est que, maintenant, il avait repris confiance, et son visage parcheminé n'exprimait plus que la sympathie.

L'Inconnu qui, sans en avoir l'air, l'observait avec une attention soutenue, nota ce changement d'attitude qui répondait à ses désirs. Et un sourire inquiétant retroussa ses lèvres, tandis qu'il songeait :

« Maintenant que le voilà tout à fait rassuré… et que je le tiens en mon pouvoir, il s'agit d'aller droit au but sans perdre un instant… C'est lui-même qui va décider de son sort… S'il « marche », il est sauvé… S'il refuse… tant pis pour lui !… »

Et l'expression d'implacable volonté qui reparut dans ses yeux indiquait que le meurtre était plus que jamais résolu dans son esprit.

Il ne s'attarda pas, et, brusquement :

— Voici, dit-il, une folie de jeunesse le met en terrible posture. Vous seul pouvez le sauver…

Il fit une pause, comme s'il se sentait gêné et hésitait à poursuivre. En réalité, il prenait simplement le temps de juger de l'effet produit par ses paroles.

Le vieux rentier comprit tout de suite qu'on venait faire appel à sa bourse. Il n'avait pas menti en disant qu'il était bien disposé à l'égard de l'étudiant, et il ne fit pas la grimace, ne chercha pas à se dérober.

Bien mieux, croyant que l'Inconnu hésitait à formuler sa demande, il voulut l'encourager. Et, pour le mettre à son aise, avec un sourire indulgent, il prit les devants :

— Il a besoin d'argent, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oui !… Il s'agit d'une somme d'argent à rembourser cette nuit même.

— Combien ? demanda le vieillard, sans hésiter.

Et, convaincu qu'il ne pouvait être question que de quelques centaines de francs, décidé à les donner sans se faire tirer l'oreille, il souriait de son air bienveillant, content de lui-même, content surtout de venir en aide à son jeune ami.

L'Inconnu, qui semblait lire sur son visage comme dans un livre ouvert, comprit son erreur. Et il eut un sourire de froide ironie. Il prit un temps avant de répondre, et, le regardant droit dans les yeux, à peu près comme un coup de trique lancé à toute volée, il laissa tomber le chiffre :

— Vingt mille francs !…

De fait, ce chiffre, auquel il était loin de s'attendre, tomba sur le vieux rentier comme un véritable coup de massue : il plia les épaules, roula des yeux effarés, et, comme s'il ne pouvait en croire ses oreilles, d'une voix étranglée, il bredouilla :

— Vingt mille francs !

— Vingt mille francs, répéta l'Inconnu, de sa voix glaciale.

Le vieillard se remit de son saisissement. Le sourire bienveillant disparut de ses lèvres. À son tour, il se fit très froid. Et il se récria :

— Il ne doute de rien, ce petit !… Est-ce qu'il se figure !… J'étais disposé à faire le sacrifice de quelques centaines de francs… peut-être serais-je allé jusqu'au billet de mille… oui, je serais allé jusque-là…

Mais une somme pareille !… Vraiment, il n'y pense pas !

— Il la lui faut, pourtant !

Ces mots, l'Inconnu les lançait dans un grondement qui sentait singulièrement la menace.

L'énoncé du chiffre, qui lui paraissait énorme, avait considérablement refroidi le vieillard. Le ton menaçant de l'Inconnu acheva de changer radicalement ses dispositions bienveillantes. Sur un ton très sec, qui n'admettait pas de réplique, il signifia :

— N'insistez pas, c'est inutile.

Et sa bonté naturelle reprenant le dessus, il se hâta d'ajouter, en manière d'excuse :

— Je regrette… D'ailleurs, je n'ai pas cette somme chez moi.

L'Inconnu comprit qu'il n'en tirerait rien maintenant. Et du même coup, il comprit qu'il était temps d'agir. Et, déposant le masque, soudain terrible :

— Vous mentez ! dit-il. Vous avez ces vingt mille francs.

— Monsieur ! protesta le vieillard, indigné. Cette insolence…

— Donnez ! interrompit l'Inconnu dans un grondement de menace effrayant.

Devant cette attitude significative, le vieillard comprit que sa vie ne tenait qu'à un fil. Il pâlit affreusement et sentit le froid glacial de la mort le toucher à la nuque.

Néanmoins, il se raidit et, essayant, de tenir tête, d'une voix chevrotante :

— Sortez ! ou j'appelle au secours !…

Il s'était levé, il allongeait la main vers la sonnette…

Mais l'Inconnu, qui suivait tous ses mouvements d'un œil attentif, s'était levé en même temps que lui. Il ne lui laissa pas prendre la sonnette : d'un mouvement de formidable et sûre rapidité, il se jeta sur lui, le renversa sur la table, l'étreignit à la gorge, serra de toutes ses forces.

Et comme le vieillard résistait avec l'énergie du désespoir, voulait crier à l'aide, l'assassin, serrant toujours d'une main, saisit, de l'autre, le buste de marbre… le buste pesant dont il avait calculé le poids, quelques instants plus tôt…

Il leva le bras ainsi armé, et le pesant buste de marbre, faisant office de massue dans sa poigne d'hercule, s'abattit à toute volée sur la tête de l'infortuné rentier.

Assommé, le vieillard tomba dans le fauteuil, où il demeura figé dans l'éternelle immobilité.

Cela s'était accompli avec une rapidité foudroyante.

Un instant, l'Inconnu contempla sa victime avec une sorte de farouche dédain.

Puis, en gestes méthodiques, il se mit à fouiller les meubles.

Il les fouilla tous. Mais il ne trouva pas les vingt mille francs qu'il cherchait.

Et comme il voyait que le temps passait, il commençait à s'énerver.

Il recommença ses recherches, avec plus de soin encore. Elles eurent le même résultat négatif.

Il sentit une sueur froide pointer à la racine de ses cheveux à cette pensée qui lui vint tout à coup :

« Les aurait-il déjà portés dans une banque ?… Tonnerre ! j'aurais donc tué inutilement !… »

Sous le coup de cette déconvenue cruelle, il demeura un instant accablé.

Brusquement, il se souvint qu'il avait fouillé partout, excepté dans les tiroirs de la table de travail, sur laquelle il avait assommé le malheureux qu'il voulait dévaliser.

« Parbleu ! songea-t-il, les vingt mille francs sont dans un tiroir de cette table !… ils ne peuvent être que là !… Et c'est par là que j'aurais dû commencer mes recherches… si je n'avais perdu la tête !… »

Il se mentait à lui-même. En réalité, il y avait pensé tout de suite, à cette table. Mais il lui avait tourné le dos, obstinément. Il avait même évité de regarder de ce côté.

Pourquoi ?

C'est que, devant cette table, dans le fauteuil, il y avait un obstacle, terrible pour lui : le cadavre de sa victime.

Pour fouiller dans les tiroirs de cette table, il lui fallait, de toute nécessité, enjamber ce cadavre, ou le déplacer.

Et, si fort qu'il fût, il n'avait pas osé. Oui, même maintenant qu'il s'affirmait avec toute la force d'une conviction inébranlable, que les vingt mille francs pour la possession desquels il n'avait pas hésité à tuer, étaient, « sûrement », dans un de ces tiroirs, même maintenant, il n'osait pas.

Des minutes s'écoulèrent, qui lui parurent longues comme les heures. Et il ne parvenait pas à surmonter cette répulsion physique, plus forte que sa volonté.

Cependant, il fallait bien qu'il se décidât… À moins qu'il ne préférât abandonner le profit de son crime. Sans compter qu'en s'attardant comme il le faisait, il risquait de se faire prendre sur le fait.

Il ne put se résigner à cet abandon. Par un puissant effort de volonté, il parvint à maîtriser ses nerfs exaspérés. Avec une répugnance qui était presque de l'horreur, il s'approcha du cadavre, le saisit à pleins bras, l'écarta brusquement.

Chose étrange, dès qu'il eut accompli ce geste, il retrouva instantanément son sang-froid, qui l'avait abandonné un moment. On eût dit que ce geste venait de briser soudain l'espèce de charme qui le paralysait.

Alors, lui qui n'avait plus osé le regarder, il contempla en face, avec une froide indifférence, ce cadavre qu'il venait de violenter. Et il se demanda, sincèrement étonné, comment il avait pu être assez stupide pour hésiter si longtemps, comme il l'avait fait.

Redevenu tout à fait maître de lui, il tourna le dos au cadavre, et, d'une main qui ne tremblait pas, il ouvrit un tiroir de la table. Il chercha posément, méthodiquement. Et il eut bientôt un geste de satisfaction, en même temps qu'un soupir de soulagement s'exhalait de sa poitrine : la liasse de billets de mille était là.

Il la prit, la vérifia rapidement, mais soigneusement, et l'enfouit dans sa poche. Il avait eu soin de fermer tous les meubles qu'il avait fouillés. Il ferma pareillement le tiroir de la table. D'un coup d'œil circulaire, il s'assura qu'il ne laissait rien traîner derrière lui qui fût de nature à le compromettre.

Il jeta sur sa victime un dernier regard, un regard de sombre ironie, et il quitta le salon, négligeant de fermer complètement la porte derrière lui, pour éviter le bruit.

Glissant silencieusement dans l'ombre, il sortit de l'appartement. Il poussa la porte derrière lui, sans la fermer, pour la même raison.

Un instant, sur le palier, il écouta. Et il s'engagea dans l'escalier. En descendant comme une ombre, une seule pensée lucide lui taraudait le cerveau :

« Pourvu que je ne trouve pas fermée, en bas, la porte que j'ai laissée ouverte !… »

La chance le favorisait décidément, car il trouva la porte entre-bâillée, comme il l'avait laissée.

Ce fut avec un soulagement indicible qu'il la tira doucement à lui, juste ce qu'il fallait pour lui permettre de passer. Il se coula dans la rue, et laissant cette porte ouverte comme les autres, il s'éloigna sans hâte, du pas calme et assuré d'un passant qui rentre paisiblement chez

lui.

Il était, à ce moment, un peu plus de onze heures et demie.

XI

LA CATASTROPHE

L'hôtel Roland semblait toujours profondément endormi… comme au moment où, deux heures plus tôt, nous avons vu l'étudiant Julien escalader lestement la fenêtre du boudoir de Marie, fenêtre qui était située au rez-de-chaussée.

Vers minuit, c'est-à-dire environ une demi-heure après la sortie de l'Inconnu à laquelle nous venons d'assister, les volets de fer de cette fenêtre s'ouvrirent silencieusement, lentement, comme ils s'étaient ouverts à dix heures.

Julien parut sur le rebord de la fenêtre. Et, toujours comme à dix heures, la forme blanche de Marie, une seconde, se dressa au-dessous de lui, dans le cadre de cette fenêtre. Il se pencha sur elle, il y eut le bruit étouffé d'un baiser, et le jeune homme sauta dans la rue.

Lentement, silencieusement, comme ils s'étaient ouverts, les volets se refermèrent.

Cela n'avait-pas duré une minute en tout. Et, de nouveau, le silence et la nuit retombèrent sur la maison, qui ne devait pas tarder à s'endormir réellement, cette fois.

Julien était resté sous la fenêtre. Quand il fut sûr que les volets étaient refermés, il partit et, sans tourner la tête, il reprit le chemin de sa demeure.

Il s'en allait léger et joyeux, dégagé de l'angoissant cauchemar qu'il avait vécu durant de longues heures, car, dans la poche intérieure du veston, soigneusement boutonné sous le pardessus boutonné lui-même, il avait précieusement enfoui son portefeuille.

Et, dans ce portefeuille, il emportait les vingt billets de mille que Marie venait de lui remettre.

Il marchait d'un pas allongé. Et, de temps en temps, il portait la main à son côté pour s'assurer que le précieux portefeuille était toujours dans sa poche.

C'est que jamais il ne s'était vu pareille somme sur lui. Cela seul eût suffi à expliquer son appréhension, qui pouvait paraître un peu puérile. Mais si l'on veut bien se souvenir que cette somme devait lui permettre d'écarter l'affreuse menace suspendue sur celle qu'il aimait, on ne

s'étonnera pas qu'il ne fût pas autrement rassuré de se voir à pareille heure, seul dans des rues écartées et désertes.

Car son unique terreur était de perdre ou de se voir enlever par quelque rôdeur de nuit cette somme si précieuse pour lui.

Talonné par cette crainte, il ne pensait qu'à rentrer chez lui au plus vite. Et la secousse que lui avait causée l'épouvantable menace de l'Inconnu avait été si violente qu'il ne songeait pas encore à se demander où il allait le trouver pour lui remettre la somme qu'il avait exigée.

Non, il était tout à la joie de savoir Marie sauvée. Il ne songeait qu'à cela. Et il se hâtait le plus qu'il pouvait vers sa maison.

Et, dans cette précipitation qu'il mettait à rentrer chez lui – chez lui où l'attendait une catastrophe plus terrible que celle qu'il venait d'éviter – on pouvait voir comme un jeu sinistre et féroce de l'implacable fatalité qui semblait le poursuivre avec un acharnement particulier.

Il arriva enfin devant sa porte. Il en éprouva un soulagement réel. Et il ne put s'empêcher de murmurer, avec une satisfaction naïve :

« Maintenant, plus rien de fâcheux ne peut m'arriver. »

Plus rien de fâcheux ! Il en était bien convaincu !

Et il ne sentit pas que les ailes noires du malheur étaient déjà déployées sur lui…

Comme il allait sonner, il s'aperçut que la porte était entr'ouverte. Il s'étonna :

« Tiens, la porte est ouverte !… Qu'est-ce que cela signifie ? »

Il était étonné, mais il n'éprouvait pas d'inquiétude. À la question qu'il se posait à lui-même, il se répondit :

« Bah ! quelque locataire qui aura mal poussé la porte ! »

L'explication était plausible. Elle le satisfit. Il entra, sans accorder plus d'importance à cet incident, insignifiant en somme.

Au bas de l'escalier, il sortit sa boîte d'allumettes de la poche et il monta tranquillement, en s'éclairant avec ces allumettes.

Il arriva au quatrième étage. Il allait passer. Mais ses yeux, machinalement, se portèrent sur la porte de l'appartement de son ami le rentier.

Et il s'arrêta net, saisi d'un étonnement plus vif que celui qu'il avait éprouvé en bas, dans la rue.

« Comment, cette porte est ouverte, elle aussi ! » s'exclama-t-il à demi-voix.

L'étonnement faisant place à une sourde inquiétude, il ajouta aussitôt :

« Voilà qui est singulier !… Est-ce que mon vieil ami serait malade ?… Il faut voir. »

Déjà, il allongeait la main vers la porte, faisait un mouvement pour entrer. Mais, pris de scrupule, il s'arrêta, hésitant. Cette hésitation fut brève, d'ailleurs. Tout de suite, il se dit :

« Il a peut-être besoin de soins immédiats que je peux lui donner, et j'hésite !… Allons donc !… »

Et il entra résolument.

Un filet de lumière jaillissait de la porte du salon entre-bâillée. Il alla droit à cette porte, la poussa.

Le salon, toujours éclairé par la lampe restée allumée sur la table, avait le même aspect calme et paisible que Julien lui connaissait.

Tout y était en ordre et, à première vue, rien ne venait indiquer que cette pièce, maintenant, était habitée par la mort.

Si bien que, devant ce calme rassurant, les craintes qu'il avait éprouvées au sujet de la santé de son vieil ami, commencèrent à s'atténuer.

Car l'idée qu'il pouvait se trouver en présence d'un crime accompli avec une audace rare, ne lui était pas encore venue.

Il entra donc, presque rassuré. Il fit quelques pas. Et, alors, avec un effarement indicible, il aperçut le cadavre du vieillard, renversé dans le fauteuil.

Son premier mouvement instinctif d'étudiant en médecine fut de se précipiter, d'ausculter le cœur…

Hélas ! le doute n'était pas possible : le vieux rentier était bien mort.

Un instant, le jeune homme demeura confondu, sincèrement affligé de la mort violente de ce brave homme, pour lequel il éprouvait une réelle affection.

Puis, il essaya de comprendre comment le crime avait été commis et quel pouvait en être le mobile. Et alors, dans son esprit, se dressèrent une foule de points d'interrogation qui se résumèrent en ces quelques mots, qu'il répétait machinalement :

« Que s'est-il passé ? »

L'ordre parfait qui régnait dans la pièce le déroutait complètement, et il n'arrivait pas à s'expliquer les circonstances étranges, déroutantes pour lui, qui entouraient ce crime mystérieux.

Au reste, il ne chercha pas longtemps. Il s'interrompit presque aussitôt pour se demander :

« Et la bonne ?… »

Cette question, naturellement, en amena d'autres :

« Où est-elle ? Comment se fait-il qu'elle ne soit pas là, qu'elle ne donne pas signe de vie ?… Aurait-elle subi le sort de son maître ?

Comme il se posait ces questions, non sans quelque inquiétude qui attestait la bonté de son cœur, ses yeux, par hasard, tombèrent sur la sonnette renversée sur la table. Il la saisit vivement et sonna vigoureusement.

Il fut vite fixé, des profondeurs de l'appartement, la voix de la vieille Nanette, quoique étouffée par l'éloignement, lui arriva distinctement. Et il entendit qu'elle criait, en réponse à son appel :

— Voilà, monsieur, voilà !…

Et Julien observa :

« Elle croit que c'est son maître qui rappelle. Donc, elle ne sait rien, elle n'a rien entendu… Sans doute dormait-elle profondément au moment où le crime a été commis. Alors, c'est que l'assassin a évité soigneusement de faire du bruit… ou bien, c'est qu'elle a le sommeil particulièrement dur. »

La vieille ne lui laissa pas le temps de faire d'autres réflexions habillée à la hâte d'un vieux jupon et d'une camisole, elle accourut, inquiète au fond, mais maugréant extérieurement, selon son habitude.

Tout de suite, elle vit son maître mort… le crâne défoncé… assassiné !

Et ce fut, chez elle, une stupeur douloureuse qui la laissa clouée sur place, les yeux exorbités, sans voix, sans mouvement.

Puis, elle aperçut Julien.

Instantanément, ses préventions irraisonnées lui revinrent, toutes, et se précisèrent, singulièrement aggravées.

Et, vers Julien, elle eut un terrible regard de soupçon, qui était déjà, une accusation muette, tandis qu'elle songeait :

« L'étudiant ! Ici ! en ce moment !… Comment est-il là, celui-là ? Quand y est-il venu ?… Et qu'y fait-il ?… »

Ces questions – et une foule d'autres plus désobligeantes et plus inquiétantes aussi – se dressèrent aussitôt dans l'esprit méfiant de la revêche servante.

Cependant, sans se douter le moins du monde du travail, menaçant pour lui, qui se faisait dans l'esprit de la vieille, Julien commençait à

expliquer comment il était entré dans l'appartement et y avait trouvé son vieil ami assassiné.

La vieille ne l'entendit pas, ne l'écouta pas. Tout à ses soupçons qui prenaient corps de plus en plus, elle lui décocha un nouveau regard chargé de menaces et se précipita, comme une folle, vers la porte.

Aussitôt après, Julien, stupéfait de cette brusque sortie, l'entendit qui hurlait de sa voix glapissante :

— Au meurtre ! À l'aide ! À l'assassin !

Julien pensa que ces appels frénétiques dans la nuit allaient amener sur les lieux, où ils n'avaient rien à faire, tous les voisins réveillés en sursaut. Mais comme il était bien convaincu qu'elle agissait ainsi sous le coup d'un affolement qu'il trouvait compréhensible et bien excusable en somme, il se garda bien d'intervenir et attendit tranquillement la suite prévue.

En effet, les clameurs aiguës de la vieille, en un instant, réveillèrent toute la maison endormie. À tous les étages, des portes s'ouvrirent précipitamment, des voix angoissées s'informèrent :

— Qu'y a-t-il donc ?

— On vient d'assassiner mon maître ! glapit la vieille Nanette.

Ce que Julien avait prévu, se produisit alors : ce fut l'escalade, en tumulte, des quatre étages.

Le concierge et sa femme, accourus les premiers aux appels de la vieille, et un groupe de voisins curieux envahirent le salon d'aspect si tranquille, que l'antique lampe à huile éclairait faiblement d'une lueur pâle qui avait on ne sait quoi de sinistre.

Tout ce monde se pressa autour du cadavre. Et les questions jaillirent :

— Quel malheur !… Il est bien mort, le pauvre homme !… C'est affreux !… Un si brave homme !… Qui n'aurait pas fait de mal à une mouche !… Mais comment cela s'est-il fait ?… Oui, comment ?…

La vieille servante répondit à cette question. Et, désignant Julien :

— Demandez à monsieur ! dit-elle. Il doit savoir, lui !… C'est lui qui a découvert le crime !… C'est lui qui m'a appelée !… Oui, demandez à monsieur !…

La voix de Nanette avait des inflexions étranges, en prononçant ces paroles. Mais, sur le moment, personne n'y prit garde. Et tous se tournèrent vers l'étudiant ainsi pris à partie.

Avec la calme confiance d'une conscience qui n'a rien à se reprocher, Julien n'avait rien remarqué non plus, était bien loin de se

douter que la vieille maniaque voyait en lui l'assassin de son maître.

Voyant toutes les curiosités tournées vers lui, il raconta la simple vérité, c'est-à-dire comment il avait été amené à entrer dans l'appartement, dont il avait trouvé la porte ouverte.

Ce récit, qu'il fit volontairement très bref, fut écouté avec une attention passionnée. Et il va sans dire que lorsqu'il fut terminé, chacun jugea à propos de faire sa petite réflexion plus ou moins judicieuse.

Mais Julian coupa le flux des paroles oiseuses en disant :

— Il faudrait avertir la police au plus vite.

Le concierge se chargea de ce soin et partit sur-le-champ, au pas de course.

En attendant, les voisins qui avaient envahi la pièce demeurèrent, curieux de ce qui allait suivre. Et Nanette qui, seule, aurait pu les prier de se retirer, se garda bien de le faire : Nanette qui, peut-être, en appelant à l'aide, n'avait eu d'autre intention que de les amener à entrer dans l'appartement, Nanette surveillait Julien du coin de l'œil, se disait que s'il tentait de se sauver, elle avait du monde autour d'elle pour l'en empêcher et, au besoin, le retenir de force.

En cela, comme en tout le reste, elle se trompait grossièrement, en toute bonne foi, d'ailleurs : Julien ne songeait nullement à se retirer avant la venue de la police, à qui il voulait faire sa déposition.

Elle arriva vers une heure du matin, la police : un commissaire, suivi de deux agents de la Sûreté et d'agents en uniforme.

Tout d'abord, toutes les personnes présentes subirent un interrogatoire sommaire, rapidement mené, à la suite duquel tous les voisins accourus furent impitoyablement expulsés.

Julien – qui avait dit avoir une déclaration à faire – et Nanette demeurèrent seuls dans le salon, avec le magistrat et ses agents.

Sans tarder, les policiers se mirent à la besogne. Les premières constatations furent enregistrées.

Pendant qu'ils opéraient, survint le médecin légiste que le commissaire avait requis.

Il examina le cadavre assez rapidement, et déclara :

— Autant que j'en peux juger par cet examen sommaire, la mort a dû se produire vers onze heures du soir. Il y a eu tentative de strangulation… Voyez, le cou de la victime porte la marque apparente des doigts qui l'ont pressé… Mais la mort, de toute évidence, a été produite par un coup de massue d'une violence telle que le crâne a été défoncé.

— Oui, dit le commissaire, et l'instrument du crime ne peut être que ce buste de marbre maculé de sang et auquel adhèrent encore des cheveux blancs de la victime. Je vous remercie, docteur. Rédigez-moi un petit rapport ; après quoi, vous pourrez vous retirer.

Pendant que le médecin légiste griffonnait à la hâte son rapport et se retirait, le commissaire entamait l'interrogatoire de Nanette. Après avoir posé quelques questions auxquelles la servante répondit de son mieux, il posa celle-ci :

— Votre maître était riche. Savez-vous si, ces jours-ci, il n'avait pas touché une somme assez importante pour tenter la cupidité d'un malfaiteur à l'affût d'un mauvais coup ?

Et Nanette répondit, avec un regard en dessous à l'adresse de Julien, attentif :

— Hier, mon maître avait touché vingt mille francs. Cherchez-les, monsieur le commissaire, trouvez-les… Vingt billets de mille…

Les recherches commencèrent aussitôt. On fouilla partout.

Et, naturellement, on ne trouva rien.

Sûr que l'argent ne pouvait pas avoir échappé aux recherches minutieuses de ses hommes et qu'il avait bien réellement été enlevé, le commissaire sourit.

— Le vol est le mobile du crime, c'est clair, dit-il.

— Parbleu ! approuva un des agents de la Sûreté.

Revenant à Nanette, qui dardait sur Julien un regard chargé de menaces, le commissaire interrogea encore :

— Pouvez-vous me dire si, à votre connaissance, quelqu'un savait votre maître en possession de cette somme importante ? »

Jusque-là, Nanette avait hésité à formuler une accusation formelle. Elle soupçonnait véhémentement l'étudiant en médecine, mais, en somme, elle n'était pas tout à fait sûre de son fait. C'est ce qui fait qu'elle s'était tue.

La disparition des vingt mille francs lui apparut comme la preuve irréfutable de la culpabilité de Julien. Maintenant, elle était convaincue que c'était lui qui s'était approprié les vingt billets de mille.

Elle n'hésita plus.

Et, alors, l'horrible accusation éclata enfin.

La vieille désigna Julien d'un geste furieux :

— Monsieur savait, dit-elle. Monsieur, ce matin, a vu les billets de banque. Monsieur les a pris dans ses doigts avec envie. Monsieur doit

savoir où sont maintenant les vingt mille francs !…

Et la vieille s'en alla en pleurant.

Avec la force de l'indignation, Julien protesta contre la monstrueuse accusation. Et il raconta la vérité : il était sorti à dix heures du soir et rentré à minuit… il avait trouvé la porte de la rue ouverte… ouverte également, la porte de l'appartement… il était entré, croyant à une indisposition de son vieil ami… et il l'avait trouvé mort, assommé, dans son fauteuil.

Et il eut, en terminant, l'imprudence d'ajouter :

— Tout cela est facile à vérifier.

Facile à vérifier !… En était-il bien sûr ? Et ne s'avançait-il pas là beaucoup plus qu'il ne l'eût fait, s'il avait été en état de réfléchir ?…

Quoi qu'il en soit, sa sincérité était manifeste. Et le magistrat, déjà prévenu en sa faveur par son air sympathique au plus haut point et par sa physionomie rayonnante de loyauté, en fut si fortement frappé que, sans en rien laisser paraître, il pensa que la vieille bonne devait sûrement se tromper.

Il s'efforça donc de calmer le jeune homme, et il y réussit assez vite.

Seulement, quelles que fussent sa confiance et sa sympathie instinctives, il n'oubliait pas pour cela que le devoir professionnel lui imposait de tirer au clair, sur-le-champ, l'accusation formelle qui venait d'être portée.

Et, alors que Julien se figurait naïvement que tout était dit et qu'il allait être cru sur parole, il reprit, avec une douceur inusitée :

— La bonne se trompe… je veux bien le croire. De même que je ne demande qu'à vous croire, vous… Vous êtes sorti à dix heures et rentré à minuit, dites-vous. Dites-moi simplement où vous étiez de dix heures à minuit… c'est tout. Comme vous le dites vous-même, ce sera facile à vérifier.

— J'étais, s'écria Julien, emporté par l'instinct de la conservation, j'étais chez…

Et il s'arrêta net, mis en éveil par les dernières paroles du commissaire.

Qu'allait-il dire, grands dieux !… Qu'il s'était trouvé, de dix heures à minuit, chez Marie !… Et la police allait vérifier cela !…

Dans un éclair, il vit l'enquête… le mari mis au courant… l'abominable catastrophe !

Tout, ah ! tout, plutôt que cela !

— Eh bien ! insista le magistrat, étonné de ce silence subit, vous ne

répondez pas à cette question si simple ?

Julien vit l'abîme s'ouvrir devant lui. Il vit la prison, la cour d'assises, l'horreur…

Le malheureux ! Est-ce qu'il pouvait dire qu'il était chez Marie Roland… la femme de l'avocat général ? Est-ce que, pour se sauver, lui, il devait la perdre, elle ?…

Et il baissa la tête. Et il murmura :

— Je ne puis pas répondre !

Cette fois, le sourire engageant disparut des lèvres du commissaire. L'attitude bienveillante devint de la froideur. Il fronça les sourcils et fouilla le visage contracté de l'infortuné Julien d'un regard acéré.

Néanmoins, l'impression favorable avait été si forte chez lui, qu'il insista encore :

— Vous ne pouvez pas répondre ?

— Non, fit Julien d'une voix sourde.

Le magistrat se fit de plus en plus froid, son regard inquisiteur pesa plus lourdement sur le jeune homme et, avec une lenteur calculée, en appuyant sur chaque syllabe :

— Vous savez, dit-il, que vous êtes sous le coup d'une accusation capitale… C'est votre tête qui est en jeu.

Julien pâlit affreusement. Un frisson glacial le parcourut de la nuque aux talons. Mais, avec une obstination farouche, il répéta :

— Je ne puis pas répondre…

— C'est bien, dit simplement le commissaire.

Mais, s'adressant à ses agents, il commanda, aussitôt après :

— Qu'on le fouille.

Un agent s'approcha pour obéir à l'ordre. Il leva les mains.

Devant ce geste, Julien eut un sursaut de révolte. Ce fut plus fort que lui : il recula précipitamment et tomba en garde de boxe.

Mais on le surveillait de près. Un autre agent se glissa vivement derrière lui, lui saisit les bras, qu'il harponna solidement.

Julien rua, se débattit de toutes ses forces. L'agent, doué d'une vigueur peu commune, resserra son étreinte, l'immobilisa, tandis que le premier, d'une voix railleuse, faisait cette remarque :

— La fouille ne vous convient pas, à ce qu'il paraît !… Preuve que nous allons trouver des choses intéressantes dans vos poches.

En disant ces mots, l'agent, avec une agilité et une adresse

remarquables, déboutonnait le veston, glissait la main dans la poche, trouvait le portefeuille, le sortait et le remettait aussitôt à son chef.

Puis il achevait, avec la même célérité, d'explorer et de vider toutes les autres poches où, d'ailleurs, il ne trouvait aucun objet compromettant.

Pendant ce temps, le magistrat ouvrait le portefeuille. Et, de ce portefeuille, il sortait une liasse de billets de mille…

Les vingt mille francs que Marie avait remis à Julien. Ces vingt mille francs qu'il avait eu peur de perdre ou de se voir enlever en route et qui lui avaient fait dire, en arrivant à sa porte : « Maintenant, plus rien de fâcheux ne peut m'arriver ! »

Le commissaire compta posément les billets.

— Vingt mille ! dit-il d'une voix glaciale. Juste la somme que nous avons vainement cherchée, pour la possession de laquelle ce malheureux vieillard a été assassiné !… Coïncidence pour le moins fâcheuse !…

Et, se tournant vers Julien, anéanti devant les charges accablantes qui semblaient s'accumuler contre lui comme à plaisir :

— D'où viennent ces vingt mille francs ? dit-il.

Et Julien, qui se sentait tomber dans un gouffre d'horreur, éperdu d'épouvante, bégaya :

— Je ne puis pas répondre…

Le commissaire eut un imperceptible haussement d'épaules, se détourna de lui, et commanda :

— Agents, arrêtez cet homme !…

Pétrifié, hagard, conscient à peine de ce qui se passait, l'infortuné Julien sentit vaguement ses pouces meurtris par la pression rude d'un objet de métal, il sentit ses bras raidis par des tenailles d'acier, il se sentit poussé…

Et il suivit machinalement l'impulsion qu'on lui donnait et, menottes aux mains, encadré par les agents qui le maintenaient solidement, il marcha d'un pas raide d'automate, l'esprit chaviré, vivant un cauchemar affreux de honte et de terreur…

XII

LE TRAIN DU HAVRE

Nous avons vu que l'Inconnu, après le meurtre du vieux rentier, était sorti sans encombre de la maison, et qu'il s'était éloigné sans hâte, du pas tranquille d'un passant qui rentre chez lui.

Malgré son allure modérée, il ne lui fallut que quelques minutes pour atteindre le boulevard Saint-Michel, proche. Là, il se mêla aux passants encore nombreux, et il allongea le pas, sans que nul ne fît attention à lui.

Parvenu à l'angle du boulevard Saint-Germain, il héla un taxi-auto qui passait à vide et se fit conduire à Montmartre. Semblable en cela à la plupart des criminels, son premier soin était de s'éloigner le plus rapidement et le plus possible des lieux où il venait de commettre un crime.

Il arriva à Montmartre à l'heure de la sortie des cabarets et des concerts. Il se mêla de nouveau à la foule des passants, plus nombreux ici et, de nouveau, il reprit l'allure d'un flâneur qui, ayant passé une agréable soirée au spectacle, n'est pas pressé de regagner son domicile.

En passant devant une brasserie, étincelante de la lumière crue de toutes ses lampes électriques allumées, et de laquelle lui arrivaient des bouffées de musique lointaine, des tiraillements d'estomac lui rappelèrent impérieusement qu'il avait oublié de dîner.

Il n'hésita pas. Il entra délibérément et se fit servir à souper.

Oh ! ce ne fut pas, comme on pourrait le croire, la noce folle et crapuleuse. Non. Il repoussa, avec une fermeté un peu dédaigneuse, les avances intéressées des belles de nuit qui allaient de table en table, à la recherche d'un client éventuel qui se chargerait d'assurer leur pitance quotidienne et qui, devant son accueil glacial, finirent par le laisser tranquille.

Il ne se permit pas la moindre prodigalité susceptible d'attirer l'attention sur lui. Le repas qu'il s'offrit fut des plus modestes, quoique substantiel : un potage, quelques tranches de viande froide, un dessert, et quelques verres de bière mousseuse pour arroser le tout.

Il prit son temps pour manger. Mais il ne s'attarda pas dans l'établissement de nuit. Dès que son repas fut terminé, il régla

l'addition, laissa un pourboire raisonnable au garçon, et il s'en alla, tranquillement, comme il était entré.

Sur le boulevard, il reprit un taxi pour rentrer chez lui.

Mais il se garda bien de se faire conduire jusqu'à sa porte. Il poussa la prudence jusqu'à ne pas donner au chauffeur le nom de sa rue : Il se fit conduire dans une rue voisine de celle où il demeurait.

À la porte de la maison devant laquelle la voiture l'avait déposé, il fit semblant de sonner, et il alluma lentement une cigarette, en ayant l'air d'attendre que le concierge voulût bien lui ouvrir.

Pendant ce temps, du coin de l'œil, il surveillait le véhicule. Indifférent, sans soupçonner la manœuvre de son client, le chauffeur remit sa voiture en marche et s'éloigna dans la nuit, à une allure modérée.

Alors, l'Inconnu partit à son tour. D'un pas allongé, il regagna sa rue et, de là, sa maison. Quelques instants plus tard, il était de retour chez lui, dans ce taudis où nous l'avons vu le matin même.

Il se déshabilla vivement, se coucha et ne tarda pas à s'endormir.

Il dormit ainsi jusqu'au lendemain, d'un sommeil tranquille, qui attestait que le remords lui était inconnu.

Seulement, s'il était inaccessible au remords comme à la pitié, il ne l'était pas à la crainte, car, avant de se coucher, il avait eu soin de glisser son revolver sous le traversin.

Le lendemain, il était debout à six heures du matin, après un repos de quatre heures environ, qui avait suffi à lui rendre toutes ses forces.

Il ouvrit une malle volumineuse qui se trouvait dans un coin de la mansarde. De cette malle, aux trois quarts vide, il sortit un costume de voyage qu'il endossa, et, à sa place, il enferma le costume qu'il portait la veille.

Habillé, il entassa méthodiquement, dans une luxueuse valise de cuir fauve, du linge, son nécessaire de toilette et quelques papiers et menus objets auxquels il tenait.

Et le soin minutieux qu'il apportait à ces détails, le calme extraordinaire qu'il montrait, tout, dans son attitude, indiquait chez lui une liberté d'esprit complète et que le souvenir du meurtre commis ne le hantait guère, était peut-être déjà biffé de sa mémoire.

Quand il fut prêt, il s'assura, d'un regard circulaire, qu'il n'oubliait rien. Il laissa à sa place la malle qu'il avait consciencieusement fermée à clef et, sa valise à la main, il s'en alla, emportant la clef de son taudis. Et, en quittant la maison, il négligea volontairement d'avertir la concierge qu'il partait pour ne plus revenir.

Moins d'une demi-heure plus tard, il était dans le hall de la gare Saint-Lazare, et il avait pris son billet pour Le Havre. Quant aux bagages, il n'avait pas à en faire enregistrer, puisqu'il n'emportait que sa valise.

Il savait qu'il avait encore une bonne demi-heure à attendre avant le départ du rapide. Il alla acheter des journaux. Séance tenante, il en déplia un. Et, avec un air de suprême indifférence, il le parcourut d'un regard distrait, comme s'il cherchait quelque renseignement.

Mais cette indifférence, cette distraction n'étaient qu'apparentes. En réalité, il apportait la plus grande attention aux recherches rapides qu'il faisait dans ce journal.

Que cherchait-il donc ?

Simplement si l'on faisait mention de l'assassinat du vieux rentier.

Il y pensait donc, malgré le calme magnifique qu'il n'avait cessé de montrer depuis son réveil ?

Il faut bien le croire.

Au surplus, il ne faudrait pas s'y tromper, c'était, tout bonnement par intérêt qu'il montrait une telle curiosité : Il avait besoin de savoir si le crime était découvert et ce que l'on en disait, pour régler sa conduite jusqu'au moment où il n'aurait plus rien à redouter de la police.

Il finit par trouver ce qu'il cherchait à la *Dernière Heure.*

L'heure tardive à laquelle le « fait divers » avait été apporté à la rédaction du journal, n'avait pas permis de donner des détails. Deux lignes seulement lui avaient été consacrées.

Mais ces deux lignes, sèches et banales pour tout autre lecteur, pour l'Inconnu, elles étaient d'une éloquence émouvante, elles avaient une valeur inestimable.

Voici ce qu'elles disaient, ces deux lignes :

« Cette nuit, au Quartier Latin, un vieillard a été assassiné par un étudiant, nommé Julien. Le mobile du crime est le vol. L'assassin est arrêté. »

L'assassin !… Il était là, à l'entrée du quai, en costume de voyage, prêt à fuir !

N'importe, le journal disait qu'*il était arrêté.* Et ces trois mots magiques, devant les yeux de l'Inconnu qui les relisait, flamboyaient comme s'ils étaient écrits en caractères de feu.

L'Inconnu, après avoir lu, demeura un instant rêveur. Mais sur son visage, plus fermé que jamais, il eût été impossible de lire ses

sentiments secrets.

Froidement, il replia le journal, le mit avec les autres sous son bras. Et, d'un pas lent, comme hésitant, il passa sur le quai.

Un instant, il s'arrêta devant une affiche de la Compagnie Interocéanique rappelant aux voyageurs que le *Leviathan* devait partir le soir même, à destination de l'Australie.

Et il passa, se dirigea vers son train, vint s'arrêter devant une voiture, monta sur le marchepied…

Il était sauvé, maintenant !

Il n'avait plus qu'à entrer dans un compartiment, marquer la place qu'il choisissait en y déposant sa valise.

Nul ne pouvait le soupçonner du meurtre de la nuit… maintenant surtout que l'assassin était connu, arrêté…

Dans trois heures, il serait au Havre ; le soir même, il s'embarquerait et le *Léviathan* l'emmènerait. Une fois en Australie, avec les vingt mille francs du crime enfermés dans son portefeuille, il pourrait se refaire une existence nouvelle et, qui sait ? redevenir peut-être un honnête homme.

Il pouvait donc se répéter en toute assurance qu'il était bien sauvé, que tout marchait à souhait pour lui.

Eh bien ! non ! Il y avait encore autre chose !… Autre chose que les trains et les paquebots ! Autre chose que la certitude d'échapper au châtiment matériel !

Il y avait la *voix de la conscience !* Il y avait cette voix bafouée, traînée par la littérature aux gémonies du ridicule, absurdement utilisée d'ailleurs par les drames à pauvre imagination. Il y avait cette voix venue des profondeurs inconnues de la conscience, ou plutôt de la subconscience, et avec laquelle tout homme doit entrer en conversation, qu'il le veuille ou non !

Il fallait bien que cela fût. Car l'assassin que nous avons vu si maître de lui et si résolu, ce même assassin, maintenant qu'il savait qu'un autre, accusé du crime qu'il avait commis, lui, était arrêté à sa place, se montrait singulièrement irrésolu.

Il avait déjà un pied sur les marches du wagon, il n'avait plus qu'à entrer dans le compartiment et à s'asseoir, et il demeurait là, sous le coup de quelque formidable rêverie.

Un employé, en passant en hâte, lui cria :

— Montez, monsieur. Le coup de sifflet est donné. Nous partons. Montez vite.

Et il n'entendit pas. Ou, s'il entendit, il ne tint aucun compte de l'avertissement et ne bougea pas.

À quoi pensait-il donc ?

Il pensait à ces deux lignes du journal qu'il avait lues et qu'il relisait encore avec une effrayante précision de l'imagination, sans en changer un mot.

Rien ne l'empêchait de partir. Il était sauvé, s'il partait… et il hésitait.

Il savait qu'il risquait l'échafaud en restant… et il restait.

Oui, il restait : Brusquement, au lieu d'achever de monter, il descendit, s'écarta du wagon… Et le train, comme s'il n'avait attendu que ce geste, le train s'ébranla… le train partit… le train du Havre disparut…

Et l'Inconnu le regardait emporter son dernier espoir…

Pourquoi, pourquoi restait-il, sachant les risques mortels qu'il courait en restant ?

Nous ne voulons pas le faire plus noir qu'il n'était. Il restait parce qu'il s'était dit simplement ceci :

« Je ne peux pas laisser un autre payer de sa tête un crime que j'ai commis !… Non, je ne le peux pas !… Ce ne serait pas propre !… Je reste !… Je suivrai cette affaire de près… J'y laisserai ma peau s'il le faut… mais il ne sera pas dit que j'aurai laissé condamner à ma place un pauvre gosse !… »

Ce pauvre gosse !…

Ainsi, une fois encore, il plaignait Julien !

Il le plaignait parce que, mieux que personne, il le savait innocent du crime dont on l'accusait.

Il estimait que le laisser condamner à sa place « ne serait pas propre ». Et il ne le voulait pas, « dût-il y laisser sa peau ».

Il y avait donc encore des instincts de justice qui sommeillaient en lui ? Il y avait donc encore en lui des instincts chevaleresques qu'il ne soupçonnait peut-être pas lui-même ?

Il fallait bien que cela fût, puisqu'il se révoltait devant cette « erreur » de la société qui lui apparaissait, à lui, comme une monstrueuse injustice, et qu'il risquait résolument sa vie pour tâcher de la réparer ?

Cependant, il ne faut pas oublier qu'il avait, la veille, pareillement plaint l'étudiant en médecine et la femme de l'avocat général.

Ce qui ne l'avait pas empêché, ensuite, de leur faire une odieuse

violence morale et de les menacer impitoyablement de tout révéler au mari pour leur arracher les fonds dont il avait besoin pour s'expatrier et mettre l'immensité des mers entre sa précieuse personne et la police de son pays qui le traquait.

Cette pitié tardive, qui se manifestait en lui maintenant, n'allait-elle pas se dissiper et faire place à son effroyable indifférence, comme cela s'était déjà produit ?

C'est ce que nous apprendrons par la suite.

Pour l'instant, une chose est certaine : c'est qu'il était resté, malgré les risques évidents que ce bon mouvement pouvait entraîner à sa suite.

Le train du Havre avait disparu depuis longtemps, qu'il était encore immobile sur le quai, rêvant à des choses que lui seul aurait pu dire.

L'arrivée d'un train, le débarquement tumultueux de nombreux voyageurs, la bousculade qui s'ensuivit le ramenèrent, pour un instant, au sentiment de la réalité.

Il partit.

Mais il n'alla pas loin. Il alla au buffet, où il se fit servir un déjeuner sommaire.

Il mangea et but distraitement, machinalement. Et il était de nouveau si profondément enfoncé dans ses réflexions qu'il n'aurait pas pu dire ce qu'il venait de manger. Et le temps, s'écoulait sans qu'il en eût conscience.

Brusquement, il reprit, une fois encore, contact avec la rude réalité. Il jeta les yeux sur l'horloge et il eut un sursaut : il y avait plus de deux heures que le train du Havre était parti.

Il paya vivement sa dépense, ramassa sa valise, sortit de la gare et, résolument, rentra volontairement dans ce Paris, pour lui plein de mortelles embûches.

XIII

LES DRAMES DE LA VIE

À peu près vers le même moment où l'Inconnu sortait de la gare Saint-Lazare et reprenait le chemin de sa tanière, l'avocat général, Jean Roland rentrait d'Évreux où il avait passé la nuit.

À la gare, son auto l'attendait. Et, dans l'auto, sa femme, Marie, qui lui avait fait la ravissante surprise de venir le prendre à sa descente du train.

Dans cette délicate attention qui lui alla droit au cœur, il vit, lui, la preuve certaine qu'elle ne lui gardait pas rigueur de ses injustes soupçons de la veille, qu'elle voulait bien oublier. Et son visage s'illumina de bonheur.

Et elle ?

Elle, sous son masque souriant de femme heureuse, elle le guettait, le cœur étreint par une secrète appréhension.

Elle commença à se rassurer dès qu'elle vit son visage s'animer et rayonner dès qu'il l'aperçut, penchée hors de la portière de la luxueuse voiture, souriant à belles dents, et lui faisant signe de sa petite main élégamment gantée de daim gris.

Avec une ardeur juvénile, il monta vivement dans la voiture, prit place, à côté d'elle, sur les coussins moelleux.

Et, dès que la voiture eut démarré, dès qu'ils furent en tête à tête, à la façon dont il la prit dans ses bras, à la tendresse passionnée de son étreinte, à la douceur de son baiser, elle comprit à son tour que, dans son esprit, il ne restait plus trace aucune du léger nuage qui, la veille, et pour la première fois depuis vingt ans, était venu assombrir un instant le ciel de leur bonheur, jusqu'à ce jour d'une immuable sérénité.

Elle comprit cela et, allégée de l'insupportable poids qui l'oppressait, elle se sentit complètement rassurée. Et elle se dit :

« Non, la nuée d'hier n'enfermait pas dans ses flancs la tempête dévastatrice, comme je l'ai cru dans mon affolement !… Ce n'était qu'une toute petite nuée, sans consistance et sans conséquence !… Dieu merci, elle s'est évaporée, et il n'en reste plus trace, maintenant !…

Et, radieuse autant que lui, elle lui rendit étreinte pour étreinte, baiser pour baiser…

Et, durant le court trajet, ni lui ni elle ne firent la plus petite allusion à ce qui s'était passé entre eux la veille, avant le départ de Jean pour Évreux…

Au marché de la Madeleine, le chauffeur, qui avait reçu des ordres au départ, arrêta la voiture.

Elle descendit seule, et remonta presque aussitôt, portant dans ses bras une brassée de fleurs, magnifiques.

La voiture repartit aussitôt et, conduite d'une main sûre et expérimentée, en quelques minutes, les déposa devant le perron de leur hôtel.

Ils franchirent les marches, se tenant par le bras.

Dans la galerie, entre les deux portes – de son boudoir, à elle, de son cabinet de travail, à lui – ils s'arrêtèrent une seconde, se lâchèrent.

Elle sourit :

— Je vais remplacer mon costume de ville par une robe d'intérieur, et je reviens renouveler les fleurs de ton cabinet.

Il murmura, doucement attendri :

— Oui, je sais : c'est un soin charmant que tu ne veux pas laisser aux domestiques.

Ils se considérèrent un instant avec une ineffable tendresse.

Il se courba sur sa main, déjà dégantée, et y déposa un fervent baiser. Et, se redressant, avec un sourire heureux :

— Et moi, dit-il, je vais reprendre possession de mon cabinet… en lisant les journaux du matin.

Elle l'enveloppa d'un regard chargé de caresses et, gracieuse et légère, disparut chez elle, suivie par son sourire heureux, plein de confiance et d'admiration.

À son tour, il entra chez lui, dans son cabinet.

Tout de suite, il s'installa dans son fauteuil, devant son bureau, pour se délasser l'esprit à la lecture des journaux, ainsi qu'il faisait tous les matins.

Ils étaient là, étalés sur la table, les journaux. Il en prit un aussitôt, fit sauter la bande et, avec un soupir heureux, il se mit à le parcourir.

Heureux ! Certes, il l'était pleinement, en ce moment !

Heureux d'être rentré chez lui, de se retrouver parmi ses bibelots familiers, d'avoir ses livres préférés à portée de la main…

Heureux, surtout, d'avoir revu celle qu'il aime par-dessus tout, celle qui est son cœur, son âme, sa vie même… et de sentir que sa tendresse lui est toujours acquise aussi pure, aussi profonde qu'aux premiers jours de leur union bénie…

Il lisait toujours, lorsque Marie entra dans son cabinet, sa brassée embaumée dans les bras.

Elle apparut souriante et gracieuse, frais tableau de bonheur intime.

Elle alla à la potiche, sans chercher à interrompre sa lecture par quelque réflexion oiseuse. Et, en gestes vifs et légers, silencieuse et discrète, de ses doigts fuselés, elle arrangea avec un goût sûr la gerbe multicolore, au parfum très doux.

Elle aussi, en ce moment, elle était heureuse profondément, complètement…

Il n'y avait plus, en elle, ni crainte ni inquiétude. Les papillons noirs qui l'avaient assaillie la veille étaient chassés et ne reviendraient plus, croyait-elle. Avec la confiance revenue chez son mari, renaissait sa propre confiance en l'avenir.

Cet avenir lui-même lui apparaissait couleur de rose puisque, grâce aux vingt mille francs qu'elle avait remis à Julien, elle avait écarté du même coup et l'affreuse menace d'une délation et le misérable qui l'avait faite et qui, à l'heure actuelle, devait être en route pour l'Australie et ne reviendrait jamais plus.

Elle était donc parfaitement tranquille et heureuse…

Et pas un instant elle ne sentit que la foudre était suspendue au-dessus de sa tête et qu'elle allait s'abattre sur elle et la pulvériser…

En effet, ce fut à ce moment même où elle se sentait revivre, où elle était inondée de bonheur que Jean, sans quitter son journal, l'appela :

— Viens voir, lui cria-t-il. Viens lire cette histoire que raconte le journal… Non, c'est trop drôle, cette amusante mésaventure arrivée à notre grande et toujours jeune artiste du Français !… Viens voir.

Elle s'approcha, se pencha tendrement sur l'épaule de son mari, et elle lut, souriante et amusée, la divertissante aventure dont s'esclaffaient les feuilles publiques.

Mais un journal, c'est le reflet de la vie ondoyante et diverse.

Ici, à cette page que Jean continuait de lire, c'était la comédie…

Mais là, oh ! là, à cette autre colonne sur laquelle, distraitement, se portèrent les yeux de Marie, c'était l'effroyable tragédie…

Elle lut distraitement, et un frisson d'horreur parcourut la malheureuse.

Elle crut avoir mal vu. Elle relut plus attentivement… elle relut encore… et son visage se décomposa sous le coup de l'épouvante.

La foudre ! C'était la foudre qui venait soudain de tomber sur elle !

Car ce qu'elle venait de lire, c'étaient les deux mêmes lignes sèches qui avaient amené l'Inconnu, prêt à prendre place dans le rapide du Havre, à demeurer à Paris…

C'était l'annonce de l'arrestation de Julien, accusé d'avoir assassiné un vieillard pour le voler.

Défaillante, chancelante, elle recula pour cacher sa terreur à son mari qui, heureusement, continuant sa lecture, ne leva pas les yeux sur elle.

Et elle n'eut que la force de gagner la porte, de disparaître dans du malheur et de l'horreur…

XIV

DE L'INNOCENT AU COUPABLE

Nous ne suivrons pas l'étudiant Julien dans le douloureux calvaire que fut pour lui l'instruction du crime dont il était accusé.

Aussi bien, comme il ne modifia pas une fois son attitude au cours des nombreux et longs assauts qu'il eut à subir de la part du juge chargé de l'instruction de son affaire, il suffira de quelques mots pour mettre le lecteur au courant à son sujet, et nous lui éviterons ainsi des redites forcées qui n'en seraient pas moins fatigantes.

Cette instruction avait été confiée à M. des Essarts.

M. des Essarts passait, a juste raison, pour un des juges d'instruction les plus habiles du parquet de Paris.

Mais il ne se contentait pas d'être aussi consciencieux que tous ses collègues et plus habile que la plupart d'entre eux.

Il était encore quelque chose de plus et de mieux qu'habile : il était simplement et profondément « humain ».

Et cela lui permettait de voir, de sentir, de deviner et de « comprendre » bien des choses subtiles qui eussent totalement échappé à un cœur sec. Et c'est peut-être de là que venait son habileté reconnue.

En ceci, le hasard s'était montré favorable à Julien, en ce sens qu'il avait plus de chance d'être compris par M. des Essarts que par un autre.

Par malheur, cette faible chance entraînait avec elle un inconvénient très grave : c'est que le renvoi en cour d'assises d'un « prévenu » dont l'instruction avait été menée par ce magistrat était généralement considéré comme une condamnation morale, tant on le savait juste, bon et méticuleux.

Julien était trop intelligent pour ne pas s'être rendu compte de l'importance accablante des charges que la fatalité, comme à plaisir, avait accumulées contre lui.

Cependant, il était innocent. Il nia donc, avec toute la force de la sincérité.

Malheureusement encore, il ne pouvait que nier sa culpabilité sans

fournir la moindre preuve de son innocence. Et quand on lui posait cette double question à la fois très simple et très redoutable pour lui :

— Où étiez-vous à l'heure présumée du crime, et qui vous a remis les vingt billets de mille saisis sur vous ?

Il ne pouvait que se taire ou répondre ce qu'il avait déjà répondu au commissaire :

— Je ne peux pas répondre.

Et il faut bien reconnaître que cette réponse, qui n'en était pas une, laissait sceptiques ceux à qui il la faisait et les indisposait contre lui.

Il en avait été ainsi avec le commissaire et avec les agents de la Sûreté qui l'avaient « cuisiné », comme on dit en argot de police. Il en fut de même avec le juge d'instruction. Comme les autres, il crut à une comédie supérieurement jouée, il crut à la culpabilité de l'étudiant.

Cependant, l'accent de sincérité avec lequel il clamait son innocence avait frappé M. des Essarts, comme il avait frappé tout d'abord le commissaire de police qui l'avait arrêté.

Seulement, alors, que le commissaire, dupe des apparences, avait vu son sentiment se modifier radicalement, l'impression favorable du juge persista, malgré toutes les charges apparentes qui accablaient l'accusé.

Nous ne voulons pas dire qu'il crut à l'innocence de Julien. Mais cette bonté de cœur qui dominait en lui fit qu'il admit facilement qu'il pouvait l'être. Ceci étant admis, on comprend qu'il n'eut pas de peine à démêler la vérité vraie.

Il fit chercher les preuves de cette vérité.

Mais les enquêtes discrètes qu'il fit effectuer par les plus subtils agents de la Sûreté ne donnèrent aucun résultat.

On sut que Julien ne mentait pas quand il affirmait être sorti de chez lui à dix heures du soir. Mais comme jamais l'idée ne serait venue, pas plus au magistrat qu'aux policiers, d'aller enquêter du côté de la demeure de l'avocat général, il fut impossible de découvrir où il était allé et ce qu'il avait fait de dix heures à minuit, heure à laquelle il prétendait être rentré chez lui. Ce en quoi nous savons qu'il disait vrai.

N'ayant trouvé nulle part trace du passage de l'accusé, les policiers chargés de l'enquête en avaient conclu qu'il était sorti ostensiblement à l'heure qu'il indiquait, qu'il était rentré furtivement aussitôt après, et qu'il avait attendu chez lui le moment qu'il s'était fixé pour accomplir son mauvais coup.

C'est dans ce sens qu'ils avaient rédigé leur rapport.

L'hypothèse était admissible. M. des Essarts le sentit bien. Néanmoins, il résolut de l'écarter momentanément. N'ayant pu

découvrir par lui-même les preuves matérielles de la vérité qu'il pressentait, il ne lui restait plus que la ressource d'amener Julien à confesser cette vérité.

Dès lors, tous ses efforts tendirent à la lui faire avouer.

Mais toutes ses ruses les plus savantes, tous ses pièges, les mieux préparés, échouèrent devant la farouche obstination du jeune homme. Julien devenait subitement muet dès qu'il entrevoyait à quoi tendaient les questions insidieuses qu'on lui posait.

Ainsi, une lutte acharnée s'était engagée entre le juge qui cherchait à le sauver et l'inculpé qui ne « voulait pas » du salut, si ce salut devait causer la perte de Marie. Cette lutte, généreuse d'un côté, héroïque de l'autre côté, se poursuivait ainsi depuis des jours. Elle devait se poursuivre encore, sans résultat, durant des semaines.

Nous les laisserons donc aux prises et nous reviendrons à l'Inconnu, dont les faits et gestes, pour l'instant, sollicitent toute notre attention.

L'Inconnu, nous l'avons dit, s'était replongé dans le mystère du grand Paris receleur de misères et de crimes, de générosités ignorées, de splendeurs morales anonymes et de hideurs incontrôlables…

Pendant une dizaine de jours, il disparut complètement.

Est-ce à dire que le mouvement de généreuse compassion qu'il avait eu – et qui, peut-être, avait été suscité en lui par le remords – était déjà tombé ? Revenu à sa monstrueuse indifférence, avait-il abandonné à son triste sort cet infortuné Julien, ce « pauvre gosse qu'il ne voulait pas laisser condamner à sa place », avait-il dit ?

Non ! L'Inconnu était un misérable, c'est incontestable. Mais c'était une de ces natures douées d'une volonté de fer qui, lorsqu'elles ont pris une résolution, bonne ou mauvaise, vont jusqu'au bout, quoi qu'il doive en résulter.

L'Inconnu avait donc tenu la promesse formelle qu'il s'était faite à lui-même de s'employer à sauver Julien. Et nous allons le prouver en racontant ce qu'il avait fait pendant ces dix jours où il semblait avoir disparu. Car il va sans dire que nous le savons, nous.

Sous des déguisements divers, si parfaits qu'il en devenait tout à fait méconnaissable, – si bien que nous pouvons dire en toute assurance qu'il possédait à fond l'art délicat et difficile de se grimer, – il avait passé ces dix jours dans la rue à surveiller l'hôtel de l'avocat général Jean Roland.

À qui en avait-il ? À Jean Roland, ou à Marie ?

Jean Roland était sorti régulièrement tous les jours, et souvent plusieurs fois dans la même journée. Et l'Inconnu n'avait pas bougé du

poste d'observation où il s'était tapi. Il ne l'avait pas suivi.

Par contre, Marie était sortie deux fois. Et chaque fois qu'elle s'en allât à pied ou en voiture, l'Inconnu s'était mis à ses trousses et l'avait suivie pas à pas, comme son ombre.

C'était donc à Marie qu'il en voulait.

Il la connaissait donc ?

Il faut croire.

Pourtant, il s'était contenté de la suivre et ne l'avait pas abordée. Ce qui eût été facile, le jour où elle était sortie à pied.

Pourquoi ? Voici :

Poussé par le remords, – ou, peut-être, obéissant à nous ne savons quelle pensée secrète, – il était toujours résolu à sauver Julien.

Mais comment le sauver ?

Il avait tourné et retourné sous toutes ses faces cette question redoutable. Et il n'avait pas trouvé d'autre solution que celle-ci : se dénoncer lui-même, se livrer.

Alors, c'était la mort certaine pour lui : s'il reculait devant le suicide, sa tête tomberait, un matin blafard, sous le couperet de la guillotine… Car il ne s'illusionnait pas : chargé de crimes comme il l'était, sa condamnation à mort était inévitable… et on ne lui ferait pas grâce. Il le savait. Il en était sûr.

Donc, pour sauver Julien, c'était sa propre existence qu'il devait sacrifier.

Le remords ou le mobile secret qui le guidait seraient-ils assez puissants pour l'amener jusqu'à ce suprême sacrifice ?

Nous ne saurions dire, pour l'instant.

Ce qui est certain, et cela se comprend, c'est qu'il hésitait. Ou, du moins, il cherchait à reculer le plus possible l'instant fatal où il lui faudrait « laisser sa peau », comme il avait dit lui-même, pour sauver celle de Julien.

C'était l'instinct de conservation qui parlait en lui. Et, encore une fois, c'était naturel, bien humain.

C'est alors que nous voyons se révéler à nous, dans toute sa crudité, l'homme aux calculs profonds et compliqués qu'il était.

Connaissant Marie, il s'était dit :

« Elle ne voudra pas laisser condamner Julien, sachant qu'elle n'a qu'un mot à dire pour le sauver… Elle parlera… elle dira la vérité au juge… L'étudiant sera sauvé… Et moi, je n'aurai pas besoin de me

livrer… je serai également sauvé… »

Voilà pourquoi il s'était mis en surveillance devant la demeure de Marie. Voilà pourquoi il l'avait suivie dans ses sorties.

Quant à ce qui est de l'aborder dans la rue, que lui eût-il dit ? À ce moment, il espérait bien qu'elle se rendait au Palais, chez le juge d'instruction.

Et, d'ailleurs, la connaissait-il autrement que de vue ? Pouvait-il se permettre de l'aborder dans la rue ? Il est probable que non.

Il est vrai qu'il était au courant des relations mystérieuses qu'elle entretenait avec l'étudiant, puisqu'il en avait profité pour essayer de lui extorquer la forte somme, en le menaçant de tout révéler au mari. Mais cela ne voulait pas dire qu'il la connaissait plus qu'il ne connaissait Julien.

La preuve en est que, pour sa tentative de chantage, ce n'était pas à elle qu'il s'était adressé, mais à Julien. Et Julien, nous devons nous en souvenir, *ne le connaissait pas*, Julien le voyait *pour la première fois*, le jour où il se présenta chez lui de la manière que nous avons indiquée en son temps.

Ah ! s'il l'avait connue suffisamment, s'il avait eu le moyen de la contraindre à parler, on peut croire qu'il n'eût pas hésité un seul instant. Et il ne se fût guère inquiété des conséquences terribles que cet aveu eût fatalement entraînées pour elle. Dès l'instant qu'il était sauvé, lui, peu lui importait le malheur des autres.

Si donc, il ne l'avait pas fait, c'est qu'il ne le pouvait pas, c'est que, sur ce point tout au moins, il n'avait pas de prise sur elle.

Or, Marie n'était pas allée au Palais. Marie, simplement, était allée rendre deux visites qui ne pouvaient pas être différées plus longtemps sans manquer aux convenances.

Durant ces dix jours, elle n'était sortie que deux fois, les deux premiers jours. Et maintenant, elle ne bougeait plus de chez elle. Maintenant, il y avait huit jours qu'elle n'avait mis le pied dans la rue.

L'Inconnu, pour des raisons que nous ignorons, abandonna sa surveillance et regagna son taudis.

Comme nous n'en avons pas encore fini avec lui, nous le suivrons toujours. Ce qui, probablement, nous permettra d'apprendre pourquoi, lui, qui paraissait si résolu, il lâchait pied si brusquement et si facilement.

XV

INSPIRATION

L'Inconnu rentra chez lui sous son déguisement du moment. Mais, comme il était la prudence même et qu'il ne négligeait aucun détail, même infime, il eut soin de n'y rentrer que vers minuit, alors qu'il était sûr que la lumière serait éteinte dans l'escalier, et tout le monde endormi dans la maison. Et, de fait, personne ne le vit.

Chez lui, il commença par se dégrimer rapidement et reprit son apparence naturelle. Ou, du moins, celle que nous lui connaissons, sous laquelle nous l'avons vu manœuvrer et qui, peut-être, – qui sait ? – n'était qu'une fausse apparence, une autre forme de déguisement.

Ayant repris son apparence de gentleman correct, impassible, sous laquelle il était connu dans la maison, évitant soigneusement le bruit, il s'assit devant sa table, et, les coudes sur cette table, la tête entre les deux poings, il se perdit dans une longue, une profonde méditation, sans que rien, sur son masque d'impassibilité, trahit la nature de ses pensées.

Il finit par sortir de cette méditation. Il prononça à demi-voix :

« Elle ne peut pas le laisser condamner… donc elle finira par parler… quoi qu'il en doive résulter pour elle. Mais, voilà, elle est logée à la même enseigne que moi : elle se perd, si elle dit la vérité. Alors, elle hésite… elle recule le plus qu'elle peut le moment fatal. C'est naturel, en somme, et je puis d'autant moins lui en vouloir que je sais ce que c'est… et que je fais comme elle. »

Et dans un grondement d'impatience :

« N'empêche qu'elle est bien capable d'attendre ainsi jusqu'au moment où il sera renvoyé devant la cour d'assises… c'est-à-dire des mois et des mois… un an… davantage, peut-être !… Je ne peux pas attendre jusque-là, moi !… Je n'ai plus le sou !… »

Il se leva et se mit à marcher à pas feutrés, tournant dans l'étroit espace, autour de la table, comme un fauve en cage.

Cela dura un long moment. Brusquement, il s'arrêta et, rêveur :

« Et si je lui forçais la main !… Si je la dénonçais !… Si, par une lettre anonyme, j'avisais le juge d'instruction que l'accusé Julien, au moment du crime, devait se trouver chez la femme de l'avocat général,

Jean Roland, précisément absent, en voyage cette nuit-là !… Oui, si je faisais cela ?… »

À cette idée qui lui venait, une lueur de contentement s'alluma au fond de ses prunelles. Sans plus tarder, il prit une feuille de papier, une plume, de l'encre. Vivement, il s'assit de nouveau devant sa table, prit la plume et la trempa dans la fiole d'encre.

Il n'alla pas plus loin. Il laissa retomber le porte-plume sur la table et, soudain rembruni, il réfléchit :

« Oui, mais… une lettre anonyme… accusant la femme de l'avocat général… *l'a-vo-cat gé-né-ral…* il y a bien des chances pour qu'on jette ça au panier… Et même si l'on en tient compte, si l'on ouvre une enquête de ce côté… qui me dit qu'elle ne niera pas… Ce serait monstrueux de sa part ?… Soit. Mais, au bout du compte, elle aime son mari. Pourquoi le sacrifierait-elle, lui, plutôt que l'autre ?… Sans compter que, si elle nie… Julien niera, lui aussi… Non, décidément, le moyen ne vaut rien !… »

Il se leva et reprit sa promenade. Il commençait à s'énerver. Et il songeait :

« Il n'y a pas à dire, il faut que ce soit moi qui agisse !… »

Il se fouilla, sortit de sa poche le petit étui d'acier… l'étui qui contenait le poison, la boulette d'aconitine. Machinalement, il le tourna et le retourna entre ses doigts. Et tandis qu'il le considérait, sans pouvoir réprimer un frisson, il poursuivait :

« Et si j'agis, moi, je n'ai plus d'autre alternative que d'avaler cette boulette… ou de livrer ma tête à Deibler. »

Il caressa doucement l'étui du bout des doigts, comme pour lui dire que c'était sur lui qu'il comptait, et froidement résolu :

« Mon choix est fait depuis longtemps, et Deibler ne m'aura pas. »

Et, avec un intraduisible soupir, il acheva :

« Tout de même, c'est dur !… Oui, c'est dur !… »

Comme si tout était dit, il remit l'étui dans sa poche et reprit sa promenade silencieuse à travers la minuscule mansarde.

Mais, si résolu qu'il parût, et bien que la mort ne lui fît pas peur, il devait, malgré tout, éprouver l'âpre regret de quitter, dans la force de l'âge, une vie qui lui paraissait bonne encore, car, au bout d'un instant, il gronda :

« Pourtant, il doit y avoir moyen d'empêcher ce gamin d'être condamné à ma place, sans me livrer pour cela !… Cherchons, tonnerre, cherchons !… »

Il chercha, en effet. Longtemps, son cerveau travailla, à la recherche de la bonne inspiration : celle qui, tout en sauvant Julien, devait lui permettre de ne pas se livrer lui-même.

Tout à coup, il s'immobilisa et s'exclama sourdement :

« Et si je le faisais évader !… Pourquoi pas ?… Une évasion, au Palais, n'est pas une chose impossible… la preuve en est qu'on en cite plus d'une !… Ce que des détenus étroitement surveillés, livrés à eux-mêmes, sans aide extérieure, ont pu accomplir, je ne pourrais pas le faire, moi qui pourrai circuler librement, qui ne serai pas surveillé, et qui, c'est une chance, connais le Palais à fond, dans tous ses coins et recoins !… Allons donc !… J'ai mené à bien d'autres entreprises autrement difficiles et compliquées que celle-là !… »

Ainsi, c'était là l'inspiration qui lui était venue ! Et loin de la repousser comme insensée, il paraissait la trouver naturelle, il l'accueillait avec complaisance, il se disait avec une sorte d'orgueil farouche « qu'il avait mené à bien d'autres entreprises autrement difficiles ». Il l'étudiait déjà sous toutes ses faces, il la creusait, l'approfondissait.

Et, habitué sans doute aux audaces les plus folles, il ne se disait pas que, pour préparer le coup plus que hasardeux auquel il songeait, il lui faudrait se risquer dans l'antre redoutable de la justice, y passer des jours entiers à l'affût, et que, pendant ce temps, il risquait à tout instant d'être reconnu, saisi au collet.

Non, il se félicitait simplement « d'avoir la chance de connaître à fond le Palais ». Ce qui, évidemment, devait, dans une certaine mesure, lui faciliter la tâche dangereuse qu'il s'imposait. Quant au reste, il se fiait, sans doute, à son esprit, jamais à court d'expédients hardis, prompt à saisir toutes les bonnes occasions, qui se présentaient, à sa rapidité de décision dans les circonstances critiques, et à l'art consommé avec lequel il savait se rendre méconnaissable. Peut-être, enfin, comptait-il aussi sur la chance qui, jusqu'à ce jour, l'avait constamment favorisé.

Quoi qu'il en soit, l'idée qui lui était venue, si téméraire, si dangereuse qu'elle puisse nous paraître, à nous, lui avait paru bonne, à lui. Et il s'était mis aussitôt à l'étudier, à la développer. Et, bientôt, une flamme de triomphe dans ses yeux, un mince sourire de satisfaction sur ses lèvres vinrent attester que le plan d'action était déjà à peu près dressé dans son esprit et qu'il le jugeait satisfaisant.

Soudain, il s'assombrit. Il songeait :

« Oui, mais, si je réussis, que fera-t-il après, ce gosse ?… Il ne tardera pas à se faire reprendre, c'est certain… et, alors, son compte sera bon : sa tentative de fuite sera considérée comme un aveu de ce

crime qu'il n'a pas commis, et plus rien ne pourra le sauver !… Diable, diable, je n'avais pas réfléchi à cela, moi !… »

Il se remit à marcher avec agitation, en grommelant des mots sans suite. Ce ne fut pas long, d'ailleurs. Il s'apaisa presque tout de suite. Et il trancha :

« C'est bien simple, je l'emmènerai avec moi en Australie. Je lui donnerai la moitié des vingt mille francs que j'ai ici, dans une cachette, et, avec cela, il fera comme moi : il se débrouillera. Et, en attendant le moment où nous pourrons nous embarquer ensemble, je l'arrangerai de manière à le rendre méconnaissable, il se terrera dans ce taudis, que nous partagerons comme le reste, et je veillerai sur lui en veillant sur moi, car nous ne nous quitterons pas un instant. Voilà. »

L'idée ne lui venait pas que Julien, fort de son innocence, refuserait peut-être de fuir. À coup sûr, refuserait de se séparer de Marie et de s'expatrier en compagnie d'un bandit de son espèce.

Non, il ne pensait pas à cela et il montrait une telle ardeur, un tel désintéressement, que, vraiment, nous pouvons nous demander si c'était bien le remords seul qui le faisait se sacrifier et se dévouer ainsi, et s'il n'obéissait pas plutôt à un mobile mystérieux que lui seul connaissait.

Ayant décidé de tenter ce coup de folie, ayant réglé ce qu'il ferait pour empêcher Julien d'être repris, si son coup réussissait, l'homme d'action qu'il était résolut de se mettre à l'œuvre sans tarder, c'est-à-dire dès le lendemain, quand le jour serait revenu.

« Pour cela, se dit-il, il me faut un ou deux billets de mille… J'ai les vingt mille francs… Les raisons qui m'ont empêché d'y toucher n'existent plus, à présent que j'ai compris quelle irréparable sottise j'allais faire en me livrant comme un niais… Donc, je peux les écorner. »

De la cachette où il les avait enfouis, il sortit les vingt mille francs qu'il s'était procurés par un meurtre. Il compta les deux billets qui lui étaient nécessaires. Déjà il avait à moitié sorti l'épingle qui les maintenait dans la liasse, lorsqu'il réfléchit :

« Et si j'échoue ?… C'est possible, cela !… Si *elle* ne se décide pas à parler ? Si monstrueux que cela soit, c'est encore possible… Il me faudra donc, bon gré, mal gré, en revenir à ce que je voulais éviter : m'accuser moi-même pour disculper l'innocent. Alors, pour appuyer mes aveux, il sera indispensable de présenter, intacte, la somme volée… Décidément, je ne peux pas encore toucher à cet argent. »

Il remit l'épingle à sa place et alla enfouir de nouveau la liasse dans sa cachette. Soucieux, il revint à la table sur laquelle il vida toutes ses

poches. Il fit rapidement le compte :

« Une cinquantaine de francs, dit-il. C'est tout ce qui me reste des quatre cents francs que j'avais, il y a dix jours… Je disais bien que je n'avais plus le sou !… Pourtant, il m'en faut pour cette affaire… sans compter qu'il faut bien que je vive !… »

Il réfléchit de nouveau, calculant, combinant. Au bout de quelques minutes, il redressa la tête qu'il avait tenue penchée, et, tranquillement, avec une assurance étonnante :

« J'en aurai demain soir, dit-il. Ce sera un jour perdu, mais nous n'en sommes pas à un jour près… Et maintenant, au lit, et reposons-nous. »

XVI

LE BOURGEOIS

La nuit suivante, dans ce même établissement de nuit de Montmartre où l'Inconnu était venu souper, après le meurtre du vieux rentier.

Il était un peu plus de minuit. La sortie des théâtres était effectuée. Dans les salles ruisselantes de lumière, l'afflux des fêtards commençait. Les tables, une à une, se garnissaient de soupeurs ; les garçons circulaient, affairés ; les belles de nuit en toilettes tapageuses, allaient et venaient, à la recherche du « client » problématique ; et les violons soupiraient amoureusement des mélodies lascives (« exotiques », naturellement), ou enlevaient avec un entrain étourdissant des danses échevelées (et non moins « exotiques »), ainsi qu'il convenait dans ce temple de la fête à outrance et de l'amour frelaté.

Car c'est un fait patent, universellement reconnu – chez nous plus que partout ailleurs – que nos compositeurs français de musique légère : Hervé, Lecocq, Audran, Serpette, Planquette, et leur maître à tous : Offenbach, – pour ne citer que les disparus, – ne sauraient se mesurer avec ces illustres inconnus qui, des quatre parties du monde, nous inondent de leurs élucubrations musicales (et quelles élucubrations !) devant lesquelles il est entendu qu'on doit se pâmer, si l'on veut passer pour un « fin connaisseur ».

Un homme entra. Sous le pardessus déboutonné, il était en irréprochable tenue de soirée.

Il était grand, large de carrure, légèrement voûté, un peu lourd de démarche, d'âge imprécis. Et, de même qu'on n'aurait su dire au juste s'il approchait de la quarantaine ou s'il avait dépassé la soixantaine, il eût été bien difficile de deviner le rang social qui était le sien. Cependant, à l'assurance un peu hautaine qu'il montrait, on sentait qu'il devait avoir le portefeuille bien garni.

En somme, rien de particulier en lui, n'attirait l'attention. Aussi bien, passa-t-il complètement inaperçu.

Cet homme, c'était l'Inconnu. Et, si nous n'avions pas su d'avance que c'était lui, il nous eût été impossible de le reconnaître, tant, avec une perfection qui était du grand art, il avait su modifier radicalement la personnalité sous laquelle nous le connaissons.

L'Inconnu fit lentement le tour de la salle, ayant l'air de chercher une place à son goût. En réalité, son choix avait été fait, dès l'instant où il avait mis le pied dans la salle.

Parti en chasse nocturne, il était entré, vers dix heures et demie, dans un cabaret artistique. Et, parmi la foule des spectateurs, il était tombé en arrêt devant un couple en qui, tout de suite, avec ce flair particulier qui le guidait sûrement, il avait instantanément reconnu la proie facile qu'il cherchait.

À partir de ce moment, sans en avoir l'air, il n'avait plus perdu de vue ce couple qui avait eu la malechance d'attirer son attention. Il s'était placé derrière lui, ayant l'air de s'intéresser vivement aux chansons que, tour à tour, venaient débiter les chansonniers de la troupe, mais, en réalité, prêtant toute son attention aux propos de ses voisins et ne perdant pas un mot des confidences qu'ils échangeaient à voix basse.

À la sortie du spectacle, il avait discrètement suivi le couple qui était parti en se tenant étroitement par le bras, l'homme serrant amoureusement la femme contre lui, la femme se laissant faire avec complaisance.

Pour les avoir entendus lorsqu'ils avaient discuté ce qu'ils feraient à la sortie, l'inconnu savait que les deux amoureux faisaient une petite promenade hygiénique avant d'aller souper au restaurant. Il se contentait donc de les surveiller de loin pour voir dans quel établissement ils entreraient.

Les deux amoureux, qui n'avaient pas fait attention à lui, qui ne songeaient même pas qu'ils pouvaient être suivis, exécutaient scrupuleusement le programme qu'ils s'étaient tracé. Ils s'en allaient en flânant, du côté de la place Clichy. Parfois, lorsque l'ombre protectrice les enveloppait, ils s'arrêtaient un instant pour échanger un baiser. Et ils repartaient.

Ils allèrent ainsi jusqu'aux environs de la rue Caulaincourt. Puis ils revinrent sur leurs pas. Parvenus place Pigalle, ils entrèrent, se tenant toujours par le bras, dans l'établissement qu'ils avaient choisi.

L'Inconnu attendit quelques minutes dehors, puis il entra à son tour. Lorsqu'il pénétra dans la grande salle, il savait qu'il allait y retrouver ceux qu'il suivait avec une patience de chasseur à l'affût. En effet, il les vit qui s'installaient à une table. Et tout de suite, il vit également que la table voisine était encore inoccupée. C'était vers cette table qu'il se dirigeait, tout en se donnant des airs de chercher avec indifférence.

Il s'installa discrètement. À côté, le garçon recevait la commande. Et le large sourire qui s'épanouissait sur ses lèvres indiquait qu'elle

était importante et qu'il escomptait déjà un large pourboire. Sa commande faite, l'amoureux ajouta, sur un ton qui indiquait l'homme habitué à commander :

— Servez-nous vivement, garçon. Je dois être rentré à deux heures, et je ne demeure pas à Montmartre.

— Soyez tranquille, monsieur, promit le garçon.

Et il alla recevoir la commande de l'Inconnu.

Celui-ci avait entendu la recommandation de l'amoureux. Et il avait eu un furtif sourire de satisfaction en songeant :

— Voilà qui fait parfaitement mon affaire.

Le garçon s'était campé devant lui, et, se fiant aux apparences, souriait de son sourire le plus gracieux, convaincu qu'il allait recevoir une nouvelle commande aussi importante que celle déjà reçue.

Mais l'Inconnu, nous le savons, n'avait pas beaucoup d'argent. Et s'il était venu là, c'était pour en trouver et non pour y faire de la dépense. En voyant le garçon se dresser devant lui, il prit une mine maussade, étouffa un bâillement, et, d'un air excédé, assez haut pour être entendu, il murmura :

— Je n'ai pas plus envie de manger que d'aller me jeter à l'eau !

— Bah ! l'appétit vient en mangeant, affirma sentencieusement le garçon.

— Eh bien, donnez-moi une tranche de foie gras. Et si l'appétit est venu, après cela, nous verrons.

— Et comme vin… du champagne ?

— Une carafe de bière, rectifia froidement l'Inconnu.

— Bien, monsieur, fit le garçon, avec une lippe de dédain.

Il partit à l'office. Et, naturellement, il commença par servir les amoureux qui, eux, avaient demandé du champagne de grande marque ; l'Inconnu, avec sa modeste carafe de bière, lui apparaissait comme un client négligeable.

Cette négligence, loin de déplaire à l'Inconnu, lui fut, au contraire, agréable. Il attendit donc patiemment, sans faire la moindre observation. Et en attendant, sans en avoir l'air, il épiait toujours ses voisins, ouvrait ses oreilles toutes grandes et ne perdait pas un mot de ce qu'ils disaient.

L'homme avait l'apparence d'un bourgeois cossu. Il avait dépassé la quarantaine, il était de taille moyenne, trapu, vigoureux. Le cheveu se faisait rare sur sa tête et son ventre commençait à bedonner. Sans être vulgaires, ses manières manquaient de réelle distinction. Il se montrait

exubérant et bavard beaucoup plus que sa compagne, pour laquelle il était rempli d'attentions. Il n'avait même pas regardé l'Inconnu. Il ne voyait rien… rien qu'elle. Et le regard chargé d'admiration muette dont il la couvait indiquait qu'il était profondément et sincèrement épris.

La femme pouvait avoir vingt-cinq ans. Elle était grande, svelte, admirablement faite. Sans être jolie précisément, elle avait un gentil minois chiffonné de petite fleur de Paris qu'elle était, assurément, et elle portait avec une rare élégance une toilette riche, mais très simple, et d'un goût raffiné très sûr. Tandis que son amoureux n'avait d'yeux et d'oreilles que pour elle, tombait en admiration devant le moindre de ses gestes, elle, elle s'intéressait à tout ce qui se passait autour d'elle, et, sans avoir paru le regarder, elle avait très bien vu l'Inconnu, lorsqu'il était venu s'asseoir près d'eux, Peut-être même l'avait-elle déjà remarqué au cabaret. Ce qui semblerait indiquer que son amour, à elle, – si toutefois amour il y avait, – était des plus modérés.

En mangeant du bout des dents, le couple bavardait. Lui, surtout, racontait ses affaires avec une faconde qui sentait le Méridional. Comme des gens de bonne compagnie, ils n'élevaient pas la voix et pouvaient croire que ce qu'ils disaient demeurait entre eux deux.

Mais l'Inconnu avait l'oreille fine. Et, très attentif sous son indifférence affectée, il ne perdait pas une de leurs paroles, et notait soigneusement dans sa mémoire tous les détails qui pouvaient lui être utiles. Au bout d'une heure, il les connaissait, lui surtout, comme s'il avait toujours vécu avec eux.

Il savait son nom, à lui, qu'il était un gros commerçant dont les affaires étaient des plus prospères, qu'il avait ses bureaux rue Vivienne, non loin de la Bourse, et son appartement boulevard Montmartre, et qu'il était marié à une bourgeoise comme lui, grosse commère, qui lui avait apporté une dot fort respectable et se montrait jalouse comme une tigresse.

Il savait que la jeune femme était veuve, sans enfants, qu'elle avait été employée chez lui comme dactylographe, qu'il en était devenu amoureux fou, qu'elle avait fini par se laisser attendrir et avait bien voulu consentir à abandonner son emploi pour aller vivre tranquille, sans rien faire, dans l'appartement qu'il avait loué pour elle, à Montmartre, et qu'il avait fait meubler luxueusement, sans regarder à la dépense, selon ses goûts et ses désirs. Et depuis, il pourvoyait largement à ses besoins.

Il savait, en outre, et ceci l'intéressait plus particulièrement, qu'en sortant du restaurant, il devait la reconduire jusqu'à sa porte et, de là, seul, à pied, il devait réintégrer le domicile conjugal, la jalousie féroce

de l’épouse légitime lui interdisant de songer à découcher.

Il savait, enfin, bien d’autres détails d’une importance extrême pour lui, et dont il comptait bien tirer parti.

Muni de tous ces renseignements précieux, l’Inconnu ne voulut pas risquer d’attirer l’attention du commerçant bavard en les suivant encore. Il solda sa dépense et sortit avant eux. Comme il savait où ils devaient aller, il ne les attendit pas dans la rue. Il prit les devants, alla se mettre à l’affût, près du domicile de la belle, et attendit avec cette inaltérable patience dont il avait fait preuve au cours de cette longue et obstinée poursuite.

Peu de temps après lui, le couple était parti à son tour, l’homme tenant la femme par le bras, étroitement serrée contre lui, comme pour se prouver à lui-même qu’elle était bien à lui. Ils s’en allèrent par le boulevard de Rochechouart, à peu près désert. Ils passèrent le long du collège Rollin, et, tournant à droite, ils s’engagèrent dans l’espace d’ombre compacte et de solitude absolue que formait, à cette heure, le square d’Anvers, et aboutirent à l’avenue Trudaine, moins sombre, mais tout aussi déserte.

Ils vinrent s’arrêter devant une grande maison, près de la rue Turgot. L’homme sonna. La porte s’ouvrit. Ils échangèrent une dernière étreinte, et la jeune femme entra. Le bourgeois attendit un instant devant la porte, qui se referma avec un bruit sec. Il alluma une cigarette et, les mains enfouies au fond des poches du pardessus, la canne sous le bras, il partit à son tour, d’un pas allongé, mais ferme et assuré, comme un homme qui n’a pas peur.

Devant lui s’ouvrait un long boyau sombre, silencieux, absolument désert. C’était la rue Turgot. Il s’y engagea résolument pour regagner le domicile conjugal.

L’Inconnu, du coin d’ombre où il s’était tapi, avait assisté à cette scène rapide d’adieux. Il laissa l’amoureux commerçant s’engager dans la rue, déserte à souhait. Alors, il sortit de son trou. En quelques bonds souples et silencieux, il arriva à quelques pas de lui. Et il l’appela :

— Eh ! monsieur Joseph, deux mots, s’il vous plaît !

M. Joseph se retourna tout d’une pièce. Il n’était pas inquiet. Simplement, il était stupéfait et plutôt ennuyé de rencontrer à pareille heure et en pareil lieu, quelqu’un qui le connaissait. Cet ennui fit place à un commencement d’inquiétude lorsque, après avoir enveloppé d’un coup d’œil défiant l’homme qui l’avait appelé par son nom, il s’aperçut qu’il ne le connaissait pas, lui. Car il avait si peu fait attention à lui, au restaurant, qu’il ne reconnut pas en lui son voisin de table momentané.

Mais, comme l’infortuné vieux rentier, qui devait payer de sa vie

l'erreur d'un moment, il fut dupe d'apparences trompeuses. La mise élégante de l'Inconnu, son attitude souriante qui n'avait rien de menaçant, ses manières distinguées, dissipèrent complètement le commencement d'inquiétude qui, tout d'abord, s'était insinué en lui. Et, pleinement rassuré, l'étonnement, seul, persista en lui.

— Vous me connaissez, monsieur ? dit-il.

— J'ai eu l'occasion de me rendre, quelquefois, dans vos bureaux de la rue Vivienne.

La réponse était vague. Mais elle précisait l'adresse commerciale de M. Joseph. Celui-ci le remarqua fort bien. Il crut qu'il se trouvait en présence d'un client. Et, en bon commerçant qu'il était, il se dit aussitôt qu'il ne fallait pas froisser ce client. Et il s'excusa :

— C'est curieux, j'ai beau chercher, je n'arrive pas à… Voulez-vous me rappeler votre nom, monsieur ?

— Inutile, sourit l'Inconnu, je n'ai que deux mots à vous dire. Voici.

Et, changeant soudain d'attitude, dans un grondement menaçant :

— Il me faut, à l'instant, deux ou trois mille francs, dit-il. Je sais que vous les avez sur vous. Veuillez me les remettre.

M. Joseph eut un sursaut violent. Un sursaut où il y avait, certes, plus de stupeur que de crainte : la mise correcte de l'Inconnu ne permettant pas de soupçonner en lui un rôdeur de nuit. Il le considéra un instant, si éberlué qu'il n'était pas éloigné de croire à une mauvaise plaisanterie. Mais, en voyant ce visage, terrible de résolution froide, ce regard étincelant, cette attitude ramassée de l'homme qui se tient prêt à bondir, à frapper, il comprit que c'était on ne peut plus sérieux.

De l'homme, dont l'attitude formidable était si sinistrement significative, son regard se porta en haut de la rue, vers le square, puis en bas, vers le carrefour formé par le croisement des rues de Rochechouart et Condorcet. Partout, c'était la solitude. Partout, le silence était énorme, angoissant. Et les quelques becs de gaz, allumés de loin en loin, de leur lueur blafarde, ne refoulaient l'ombre qu'imparfaitement et dans un espace restreint.

Et il comprit qu'il était entièrement à la merci de cet extraordinaire rôdeur qui se donnait les apparences d'un gentleman accompli, et qu'il avait eu la naïveté de prendre pour un client.

Il ne manquait pas de courage, ce M. Joseph. Et il le fit bien voir. D'une voix qui ne tremblait pas, il prononça :

— Du diable si je me serais douté, à vous voir, que vous faisiez ce joli métier de détrousseur de nuit. Mais, mon bonhomme, vous êtes mal tombé, et il va vous en cuire…

En parlant, il fouillait vivement dans ses poches pour y prendre l'arme qu'il y avait, sans doute.

— Ne cherchez pas, railla l'Inconnu. Vous savez bien que vous avez oublié votre revolver dans le tiroir de votre bureau. Moins étourdi que vous, j'ai emporté le mien, moi.

En disant ces mots, il braquait l'arme sur lui. Et, avec une froideur terrible, il ajoutait :

— Dépêchez-vous, ou je vous brûle.

Cette fois, le malchanceux commerçant pâlit et ne résista plus. Mais il espérait encore que quelque secours providentiel viendrait le tirer à temps de cette mauvaise passe, car il mettait une lenteur calculée à déboutonner son pardessus.

L'Inconnu comprit sa manœuvre. Sur la tête du pauvre diable, il leva la crosse de son revolver, comme une petite massue qui, dans sa puissante poigne d'hercule, pouvait lui défoncer le crâne. Et il gronda :

— Plus vite, tonnerre… ou j'assomme !

La vie de l'infortuné M. Joseph ne tenait plus qu'à un fil, dépendait de son obéissance passive et rapide aux ordres de cet élégant malandrin qui voulait bien ne pas tuer, mais qui n'hésiterait pas à le faire, si on lui opposait la moindre résistance. Il le comprit à merveille. Et, en voyant la mort de si près, tout son courage sombra lamentablement.

Livide, claquant des dents, il sortit précipitamment son portefeuille de la poche et, en gestes maladroits tant il y mettait de hâte affolée, il en tira tous les billets de banque qu'il contenait et les lui tendit.

L'Inconnu avait surveillé ses mouvements avec une attention méfiante pour s'assurer qu'il vidait bien complètement son portefeuille et n'essayait pas d'escamoter quelque billet. Mais le malheureux n'y avait même pas songé. Il prit l'argent qu'on lui tendait et l'enfouit dans sa poche sans s'attarder à le compter. Et comme M. Joseph, sans savoir ce qu'il faisait, peut-être, esquissait le geste d'extraire sa montre de son gousset, il l'arrêta d'un mot :

— Inutile. J'ai ce qu'il me faut.

Et lui montrant le bas de la rue, d'une voix rude, il commanda :

— Filez par là, sans vous retourner… Et pas un cri, pas un geste… sinon je vous loge une balle dans le dos… Allez !

M. Joseph, sans prononcer un mot, se hâta d'obéir et partit aussitôt d'un pas chancelant. Quand il se jugea hors d'atteinte, il prit ses jambes à son cou, sans vergogne, et, en quelques bonds démesurés, il atteignait la rue de Rochechouart. Elle était un peu mieux éclairée,

cette rue ; à moitié rassuré, il s'arrêta un instant pour souffler et ressaisir ses esprits fortement ébranlés par cette rude secousse.

Il acheva de se rassurer en apercevant, encore assez loin, la silhouette de deux agents qui, de ce pas lourd et tranquille qu'on leur connaît, remontaient la côte raide de la rue et se dirigeaient vers lui. Furieux contre eux, il grommela :

« Ils sont bien comme les carabiniers d'Offenbach, ceux-là : ils arrivent toujours un quart d'heure trop tard ! »

Il exagérait un peu. Mais son exagération venait de sa mauvaise humeur. Et cette mauvaise humeur était compréhensible, après sa mésaventure.

Cependant, tout en pestant intérieurement contre les braves agents qui n'en pouvaient mais, son premier mouvement fut de s'adresser à eux et de leur signaler qu'il venait d'être victime d'une attaque nocturne et dévalisé, sous la menace d'un revolver, dans la rue voisine. Et ce fut dans cette intention qu'il se mit à descendre la rue, allant à la rencontre des agents. Mais, durant les quelques pas qu'il fit pour aller à eux, il réfléchit :

« Si je dépose une plainte, il y aura enquête… il me faudra répondre à une foule de questions indiscrètes… Et si, par hasard, cette enquête aboutit, si mon détrousseur est coffré, s'il passe en jugement, il me faudra aller témoigner en justice… S'il n'y avait que cela… Mais c'est que je devrai nécessairement mettre ma femme au courant… Et si ma femme s'en mêle, Dieu sait où cela peut me mener. Si elle découvre que j'ai un ménage en ville, c'est la séparation, le divorce… Ce n'est pas que je tienne à elle, ah ! fichtre non !… Mais c'est qu'il y a sa dot qu'il faudra lui rendre !… Et, ça, pour le moment, ce serait un vrai désastre, dont je ne me relèverais peut-être pas… Décidément, tout bien pesé, il vaut mieux faire le mort, ne pas ébruiter ma mésaventure, et passer aux profits et pertes les trois mille francs que ce bandit vient de m'enlever. »

Ayant pris cette résolution qui lui paraissait prudente, il passa près des agents sans s'arrêter, sans rien leur dire, et poursuivit son chemin jusque chez lui, où il arriva sans encombre, cette fois.

XVII

LA MANŒUVRE DE L'INCONNU

Lorsque le malheureux bourgeois détroussé était parti, obéissant à l'ordre menaçant de l'Inconnu, celui-ci l'avait suivi un instant d'un regard chargé d'un ironique dédain. Il paraît qu'il avait su juger sa victime à sa juste valeur, car, tandis qu'elle s'éloignait d'un pas titubant d'un homme ivre, il songeait :

« Il ne se retournera pas, il ne criera pas, il détalera à toutes jambes, lorsqu'il se croira hors de portée… Et il a tellement peur de sa femme que, j'en jurerais, il n'osera pas déposer plainte. Donc, je crois que je peux être tranquille : c'est une affaire qui n'aura pas de suites fâcheuses pour moi. »

Il ne se trompait pas, comme on a vu.

Tranquille, – ainsi qu'il venait de le dire, – il n'avait même pas attendu que sa victime eût disparu dans la nuit. Remettant le revolver dans sa poche, il avait fait demi-tour, avait longé les grilles du square d'Anvers, et était revenu sur le boulevard Rochechouart.

Là, il s'arrêta quelques secondes, sous un bec de gaz : le temps de vérifier rapidement et discrètement ce que lui avait rapporté son audacieux coup de main. Et il repartit en se disant avec satisfaction :

« Tout près de trois mille francs ! C'est la matérielle assurée pour quelque temps. Et, si cela ne suffit pas… »

Dans la nuit noire, il eut un indéfinissable sourire et acheva sa pensée :

« Si cela ne suffit pas, j'irai trouver mon bourgeois… Pourquoi pas ? J'irai dans ses bureaux… Et, en le menaçant de révéler ses fredaines à sa femme et de lui faire connaître l'adresse de la dactylo qu'il entretient, je suis sûr de lui arracher assez facilement une dizaine de mille francs. »

Il avait déjà su mettre à profit les confidences que le trop bavard M. Joseph avait faites à sa bien-aimée, et qu'il avait surprises. On voit qu'il était bien décidé à pousser l'affaire jusqu'au bout et à en tirer, sans l'ombre d'un scrupule, tout le bénéfice qu'elle pouvait donner.

La demie de deux heures sonna à une horloge lointaine. Il lui arriva ce qui lui était arrivé après le meurtre du vieux rentier : il s'aperçut

soudain qu'il avait faim. Et cela s'explique.

Pour ne pas ébrécher la petite somme qu'il possédait et qu'il réservait pour sa chasse nocturne, il avait négligé de dîner. Au restaurant de nuit, jouant en conscience le rôle qu'il s'était assigné, il n'avait pas touché à la tranche de foie gras qu'il avait commandée. Ce qui ne l'avait pas empêché de laisser un opulent pourboire au garçon.

Maintenant que l'énervement de l'action était tombé, maintenant que son coup avait réussi au delà de ce qu'il avait espéré, son estomac contracté reprenait ses fonctions normales et réclamait impérieusement. Il n'hésita pas à lui donner satisfaction. Et il réfléchit un instant, se demandant où il pourrait aller souper, à cette heure.

Car, tout de suite, et non sans raison, il s'était dit que retourner, après son mauvais coup, dans un grand établissement de nuit, comme celui où il venait de passer plus d'une heure à guetter sa proie, serait une imprudence folle qui pouvait avoir des conséquences désastreuses pour lui, ces établissements, sans qu'il y paraisse, étant étroitement surveillés par la police.

Non, il lui fallait une de ces maisons modestes où on ne trouve jamais beaucoup de monde, ignorées ou dédaignées qu'elles sont des fêtards, et où il serait à peu près sûr d'avance de ne pas courir le risque de découvrir un policier camouflé dans le voisin de table que le hasard lui donnerait. Mais ces maisons – d'ailleurs plus nombreuses qu'on ne se l'imagine – sont à peu près inconnues du grand public.

Il faut, croire qu'il connaissait à fond le Paris nocturne et plus particulièrement Montmartre, car il ne chercha pas longtemps. Il repartit presque aussitôt et, quittant le boulevard Rochechouart, il s'engagea dans la rue Dancourt.

La rue était sombre, déserte, silencieuse. Pas une de ses boutiques, hermétiquement closes n'était éclairée. Pas une lumière ne se voyait aux fenêtres de ses maisons qui paraissaient profondément endormies. Cependant, ce fut devant une de ces boutiques closes que l'Inconnu vint s'arrêter sans hésiter. Il frappa quelques coups discrets aux volets de la devanture, là porte s'ouvrit, et il entra délibérément.

La salle était petite : c'est tout au plus si une cinquantaine de personnes auraient pu y tenir en se serrant bien. Là, pas de flots de lumière aveuglante, pas d'orchestre bruyant, pas de belles de nuit, rien de ce luxe banal et tapageur que l'on trouve dans ce que l'on est convenu d'appeler les grands établissements. En fait de tapis moelleux, une mince couche de sciure de bois était répandue sur le parquet. Des tables de marbre blanc, sur deux rangs, étaient correctement alignées devant des banquettes recouvertes d'une molesquine marron imitant mal le cuir de Cordoue. Une demi-douzaine d'ampoules électriques,

recouvertes d'abat-jour en papier multicolore, répandaient une faible lumière dans cette salle, qui avait la traditionnelle apparence d'un honnête et paisible petit café de province. Dans un coin, un piano soigneusement recouvert d'une housse.

Au moment où l'Inconnu entra, il y avait là une dizaine de consommateurs, divisés en plusieurs groupes. Ils ne firent pas la moindre attention au nouveau venu qui, lui, les dévisagea les uns après les autres, de ce coup d'œil rapide et sûr qui lui était particulier.

Ce coup d'œil lui suffit pour se rendre compte que ces quelques consommateurs, parmi lesquels se trouvaient deux femmes, étaient des artistes dont il n'avait rien à redouter. Il reconnut même parmi eux un des chansonniers qu'il avait entendus dans la soirée. Et, tranquille de ce côté, il alla, sans affectation, s'installer à une table écartée, dans le coin le plus sombre.

Il mangea, d'excellent appétit, une soupe au fromage gratinée à souhait, un saladier de moules épicées comme il convenait, une entrecôte grillée à point et quelques biscuits secs. Le tout arrosé d'un beaune authentique. Et cela lui coûta, relativement, moins cher que la tranche de foie gras à laquelle il n'avait pas touché.

Vers quatre heures du matin, il était de retour chez lui, et se couchait aussitôt.

Le lendemain ou, pour mieux dire, le jour même, il se rendait au Palais de Justice, absolument méconnaissable sous le déguisement qu'il avait adopté, et qui lui donnait l'apparence d'un homme d'affaires entre deux âges. Pendant huit jours, sous des déguisements variés avec un art consommé, il y alla tous les jours, regardant, écoutant, observant, étudiant les lieux et les gens. Et il va sans dire que cette surveillance adroite, incessante, s'exerça surtout et autant qu'il lui fut possible de le faire sans éveiller les soupçons, sur la partie du Palais où se trouvait le cabinet du juge d'instruction, M. des Essarts.

Au bout de ce temps, il avait appris tout ce qu'il avait besoin de savoir concernant Julien. Il savait notamment à quelle heure on l'amenait au Palais et par quel chemin détourné – toujours le même – on le faisait passer pour le conduire chez le juge et le reconduire, après son interrogatoire, à la voiture cellulaire qui le ramenait à la prison.

Muni de ces renseignements indispensables, l'Inconnu dressa son plan. Mais ce plan, assez vague du reste, avait ceci de particulièrement dangereux que sa réussite reposait sur une succession de hasards qui, *tous*, devaient être favorables. Qu'un seul de ces hasards fût contraire, que surgît le moindre incident imprévu, et tout croulait, et l'Inconnu se perdait peut-être lui-même inutilement.

Il se rendait très bien compte de ce qu'il y avait de follement risqué

dans son projet. Mais, soit qu'il n'eût pas le temps de chercher autre chose, soit qu'il se fiât une fois encore à sa chance accoutumée, il s'en tint à ce qu'il avait imaginé et décida d'agir dès le lendemain.

Ce jour-là, Julien, comme les jours précédents, se trouvait, depuis plus de deux heures, aux prises avec le juge d'instruction. Comme toujours, M. des Essarts s'était acharné à lui faire avouer où il se trouvait à l'heure du crime et de qui il tenait les vingt billets de mille saisis sur lui. Et, comme toujours également, Julien avait fait son immuable et héroïque réponse :

— Je ne peux pas répondre.

De guerre lasse, le juge avait ordonné d'emmener le prévenu.

Encadré par deux gardes, Julien était parti. Il allait, sombre, silencieux, si absorbé par ses tristes réflexions qu'il n'entendait même pas ses deux gardes qui, insouciants et blasés, bavardaient entre eux et, charitables malgré tout, s'efforçaient en vain, par de grosses plaisanteries, d'arracher leur prisonnier à ses déprimantes pensées.

Au bout de quelques instants, Julien et ses gardiens s'engagèrent dans un couloir présentement désert, comme il l'était le plus souvent…

Alors, à quelques pas derrière eux, l'Inconnu parut soudain, comme un diable surgi de sa boîte. D'où sortait-il ? Peu importe. Il était là, méconnaissable, et il est certain que c'était dans ce couloir désert qu'il avait résolu de tenter son coup de folie, car, tout aussitôt, il appela :

— Gardes ! un instant, s'il vous plaît.

Le ton était celui d'un homme habitué à commander. Les deux soldats le reconnurent de suite. Ils s'arrêtèrent sur-le-champ et se retournèrent.

L'Inconnu s'approcha d'eux et, sur le même ton de commandement :

— Que l'un de vous retourne à l'instant dans le cabinet de M. des Essarts pour y prendre un pli que le juge a oublié de vous remettre. L'autre suffira pour garder le prisonnier.

Pendant qu'il parlait, les deux gardes, par méfiance instinctive, le détaillaient rapidement des pieds à la tête. Ils se virent en présence d'un homme âgé, qui portait avec l'aisance de l'habitude une robe de magistrat, qui tenait une serviette de cuir, serrée sous son bras gauche, et un dossier dans la main. Ils se crurent en présence d'un greffier ou d'un huissier, d'un personnage qui, à coup sûr, appartenait au Parquet.

Pas un soupçon ne les effleura, ils n'hésitèrent pas une seconde. Et s'ils se consultèrent du regard, ce fut simplement pour décider lequel des deux obéirait à l'ordre qui venait de leur être donné.

— J'y vais, dit l'un.

— Moi, je continuerai tout doucement mon chemin, dit l'autre.

Et, désignant du coin de l'œil Julien qui n'accordait qu'une attention distraite à cet incident insignifiant pour lui, il ajouta, en baissant la voix :

— Il suffirait d'un enfant pour le garder.

Plus sceptique, l'autre répliqua :

— Il ne faut pas trop s'y fier.

Mais, tout de suite après, il ajouta :

— Marchez sans vous presser. J'aurai vite fait de vous rattraper.

Et il partit d'un pas allongé.

L'Inconnu avait entendu. Il eut un furtif sourire de satisfaction. Et, avec une indifférence admirablement simulée, il s'éloigna à son tour, dans la même direction que venait de prendre le premier garde. Seulement, après avoir fait quatre ou cinq pas, il s'arrêta. Il assujettit sur le nez les lunettes dont il s'était affublé et se mit à compulser le faux dossier qu'il tenait à la main, en homme qui ne veut pas perdre une minute.

Il faut croire que la réflexion que venait de faire son camarade avait éveillé la méfiance du garde demeuré seul avec Julien, car, contrairement à ce qu'il avait décidé et à ce qu'attendait l'Inconnu, il ne poursuivit pas son chemin.

Ceci, déjà, bouleversait les prévisions de l'Inconnu. Aussi, lorsqu'il vit que le brave municipal paraissait vouloir attendre le retour de son collègue, sa satisfaction fit place à un commencement d'inquiétude. Il fronça le sourcil et jeta au garde un coup d'œil de travers qui lui eût donné fort à réfléchir s'il avait pu le voir. Et il maugréait en son for intérieur :

« Diable, il ne paraît pas disposé à s'en aller !… Tonnerre, vais-je donc, du premier coup, me heurter à un de ces malencontreux hasards qui peuvent me faire échouer ? Vraiment, ce serait jouer de malheur ! »

Mais il se rassura en se disant :

« Il faudra bien cinq ou six minutes au garde pour retourner chez le juge, s'expliquer, apprendre qu'il a été mystifié et revenir au pas de course. D'ici là, l'autre peut se décider à emmener son prisonnier. J'en serai quitte pour agir un peu plus vite, voilà tout. Donc, rien n'est encore perdu. Attendons et, surtout, tâchons de maîtriser mes nerfs. »

Il attendit, en effet, et il parut de plus en plus s'oublier dans l'étude attentive de son dossier. Mais, du coin de l'œil, il surveillait le trop prudent garde.

Celui-ci ne s'occupait guère du faux magistrat. Il avait d'abord essayé d'entamer la conversation avec Julien. Il n'en avait obtenu que des monosyllabes secs, ou pas de réponse du tout. Et il y avait renoncé. Maintenant, il s'ennuyait et, à chaque instant, il bâillait à se démonter la mâchoire. Mais il ne s'en allait pas.

Et c'était bien simple, en vérité : après réflexion, il avait décidé qu'il attendrait quelques minutes. Et, en soldat discipliné qu'il était, il observait strictement la consigne qu'il s'était donnée à lui-même.

Elles finirent par s'écouler, ces quelques minutes. Et elles parurent longues comme des heures à l'Inconnu, qui frémissait de rage impuissante et qui se disait :

« C'est fini, il ne s'en ira pas, cet animal-là !… Si j'allais lui dire qu'il ne doit pas stationner ici ? Heu ! sûrement il trouvera cela louche, il demandera des explications et cela pourrait m'entraîner plus loin que je ne voudrais… Non, ne disons rien… Mais si l'autre revient pendant ce temps ?… Je suis pris comme un renard au gîte, je suis perdu stupidement, inutilement !… Je crois même qu'il serait temps de m'esquiver vivement ! »

Déjà, d'un geste violent, il avait fermé le dossier qu'il froissait dans sa main crispée, déjà il pivotait sur ses talons et s'apprêtait à tirer au large. À ce moment, estimant sans doute qu'il avait assez attendu pour permettre à son collègue de le rejoindre, le garde saisit le bras de Julien, toujours plongé dans ses douloureuses réflexions, et commanda laconiquement :

— Partons.

Ils partirent, en effet. Et l'Inconnu n'acheva pas son mouvement, s'immobilisa instantanément.

Il écouta derrière lui, du côté par où devait revenir le garde dont il s'était débarrassé. Il écouta avec cette puissance de perception que les sens acquièrent en de certaines minutes tragiques. Et il n'entendit aucun bruit suspect par là.

D'un regard perçant, il fouilla le couloir devant lui, jusqu'à un coude qu'il faisait à une vingtaine de pas de là, avant d'aboutir à un autre couloir qui le coupait horizontalement. Et, de ce côté-là aussi, il ne vit et n'entendit rien d'inquiétant. Et, tandis qu'il regardait et écoutait, il calculait mentalement, avec la rapidité de la pensée :

« J'ai au moins une minute devant moi… On peut risquer le coup… Allons-y !… »

Il prit son élan et, en deux bonds démesurés, souples et silencieux, il arriva derrière le garde, sans avoir été entendu. Il leva le bras et l'abattit dans un geste d'une rapidité foudroyante.

Le garde poussa un cri sourd, chancela, tomba sur les genoux. Il était jeune et vigoureux ; il se raidit dans un suprême effort et, faisant appel à toutes ses forces, il tenta de se relever. Un second coup de poing l'abattit sur le carreau.

Cela s'était accompli avec une rapidité fantastique.

Le garde n'était pas mort, – l'Inconnu n'avait pas voulu le tuer, – il était simplement étourdi. Mais il en avait bien pour un quart de minute avant d'être remis de cet alourdissement. Pendant ce temps, son prisonnier pouvait fuir et, guidé par son sauveur, prendre assez d'avance pour qu'il fût impossible de le rattraper. Oui, cela pouvait se faire ainsi, à condition toutefois de ne pas perdre une seconde.

À peine le garde était-il tombé que l'Inconnu, de sa voix rude, prudemment assourdie, glissait à l'oreille de Julien :

— Sauvez-vous vite. Allez droit devant vous, et sans courir. Je vous suis, et je réponds de tout.

Ah ! il ne perdait pas une seule de ces précieuses secondes, lui. Mais Julien ?…

Peut-être entendit-il vaguement les paroles de l'Inconnu. Mais il ne les comprit pas. Toujours perdu dans ses sombres pensées, il ne se rendit pas compte de ce qui venait de se passer si près de lui. Il vit tomber le garde, et crut qu'il venait d'être pris d'une indisposition subite. L'idée ne lui vint pas qu'il pouvait profiter de cette indisposition pour s'enfuir. Non, simplement, il se souvint qu'il était étudiant en médecine et qu'il pouvait, qu'il devait secourir ce malade étendu à ses pieds.

Et l'Inconnu qui s'attendait à le voir détaler au plus vite, qui craignait même qu'il ne compromît leur fuite par trop de précipitation, l'Inconnu le vit, avec une stupeur indicible, se pencher, s'agenouiller devant le blessé et le tâter doucement.

Et c'était si extraordinaire d'imprévu, en un tel moment, que lui, qui ne perdait jamais la tête, il en demeura un instant suffoqué, sans voix.

Il se remit vite, pourtant. Et, abattant sa robuste poigne sur l'épaule du jeune homme, il le secoua furieusement, le redressa à demi, lui murmura dans la figure, d'une voix rauque :

— Êtes-vous fou ?… J'ai à moitié assommé cet homme pour que vous puissiez fuir, et non pour que vous vous attardiez à lui donner des soins !… Sauvez-vous, vous dis-je, dans quelques secondes, il sera trop tard.

Cette fois, Julien entendit les paroles de l'Inconnu et les comprit à merveille. Il ne se demanda pas pourquoi cet homme qu'il ne

connaissait pas, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu, se dévouait si généreusement à son salut. Il ne songea à rien, qu'à une chose : c'est que cet inconnu lui apportait la liberté. Et son premier mouvement, nous devons le dire, fut de se lever et de détaler à toutes jambes. Mais, au moment où il allait le faire, cette pensée, comme un éclair, fulgura dans son cerveau :

« Je ne tarderai pas à être repris. Alors, je serai irrémissiblement perdu, parce que ma fuite sera enregistrée comme un aveu contre lequel toute dénégation viendra se briser. »

Et il ne bougea pas. Et il leva sur l'Inconnu un regard, étonné de constater qu'il lui était complètement inconnu, et demanda :

— Qui êtes-vous ? Pourquoi…

Une imprécation terrible, jaillie des lèvres de l'Inconnu, lui coupa la parole. Et l'Inconnu, dans un grondement de fureur contenue à grand'peine, lui jeta dans la figure, avec une ironie mordante :

— C'est bien le moment de poser des questions !…

Et, tout de suite après, fouillant le couloir d'un regard étincelant, tendant l'oreille avec une attention aiguë, de sa voix rude, impérieuse, toujours prudemment assourdie, il commanda :

— Mais, fuyez donc, tonnerre de sort !…

— Non, fit Julien d'une voix calme.

L'Inconnu bondit, comme s'il venait d'être secoué par une décharge électrique. Et, d'une voix que la stupeur faisait bredouiller :

— Non ? Vous dites non ?… Vous voulez donc nous perdre tous les deux ?

— Non, fit doucement Julien. Fuyez, vous. Moi, je reste.

Et, comme si tout était dit, il se pencha de nouveau sur le blessé, se mit à déboutonner sa tunique.

L'Inconnu s'attendait à tout, hormis à un refus aussi insensé. Furieux de sa déconvenue, il crispa les poings avec rage, mâchonna un intraduisible juron. Mais, avec cette sûreté de coup d'œil qui était si remarquable chez lui, il avait reconnu que la décision de l'étudiant était irrévocable et que nul raisonnement ne parviendrait à la lui faire modifier. D'ailleurs, il n'avait pas une seconde à perdre s'il voulait se tirer indemne du guêpier où il s'était bénévolement fourvoyé. Il n'en avait que trop perdu, de ces précieux instants, et c'est tout juste s'il aurait le temps de fuir seul. Encore n'en était-il pas sûr.

En conséquence, il n'ajouta pas un mot de plus. L'oreille tendue, l'œil aux aguets, il partit droit devant lui, sans courir, à grands pas.

À cet instant précis, une porte s'ouvrit toute grande, et un jeune homme, un employé, sortit vivement. L'Inconnu avait à peine fait deux ou trois pas, lorsqu'il vit surgir soudain devant lui cet employé, qui lui barrait le passage. Et le pis est que, au lieu de continuer son chemin, l'employé s'immobilisa, considérant avec effarement ce garde étendu par terre, ce jeune homme agenouillé près de lui, qui lui donnait des soins, et ce vieillard en robe, qui venait à lui d'un pas si allongé qu'on pouvait croire qu'il fuyait.

La minute était angoissante pour l'Inconnu. Que faire ? Frapper, écarter violemment l'employé et passer quand même ? Mais le jeune scribe pousserait des cris qui ameuteraient le Palais. Tout le monde se mettrait aux trousses du fuyard qui serait infailliblement pris, perdu. Il comprit cela en un temps qui n'eut pas la durée d'un éclair, et il s'arrêta net, sentant d'instinct que la ruse, ici, avait plus de chances de réussite que la force.

Par bonheur pour lui, la robe dont il s'était affublé écarta momentanément les soupçons de l'employé, qui s'avança en demandant :

— Qu'y a-t-il donc ?

Devant l'imminence du péril, l'Inconnu retrouva tout son sang-froid, que l'extravagante attitude de Julien lui avait fait perdre. Et, avec une présence d'esprit étonnante :

— C'est un garde qui se trouve mal, dit-il.

Et sur ce ton d'irrésistible autorité, naturel chez lui, il ordonna :

— Demeurez là, secondez ce jeune homme. Moi, je cours chercher le médecin de service.

Et il s'éloigna vivement, laissant là le jeune employé, tout interloqué.

Il était temps : au même instant, à l'extrémité opposée du couloir, des pas précipités se firent entendre. C'était le premier garde qui revenait. Il n'était pas seul : deux collègues l'accompagnaient. Ces trois gardes devançaient de quelques pas M. des Essarts qui, pressentant autre chose de plus grave qu'une mystification et assez inquiet, accourait lui-même, avec son greffier, afin de tirer au clair, séance tenante, cet étrange incident.

Du premier coup d'œil, le garde aperçut son camarade étendu par terre. Et il s'inquiéta, sincèrement désolé :

— Tonnerre ! est-ce qu'on l'aurait tué ?…

En même temps, il entrevit vaguement une robe noire qui paraissait fuir, là-bas. Il la désigna aussitôt à ses camarades, en grondant :

— C’est l’homme qui a fait le coup !

Aussitôt, les soldats s’élancèrent au pas de course, en criant :

— Arrête ! Arrête !

S’ils avaient continué de cette allure, sans s’arrêter, l’Inconnu était perdu. Mais…

Par un sentiment bien naturel, en somme, ils s’arrêtèrent près de leur camarade blessé pour juger de son état. Et ce fut Julien qui les rassura :

— Ce n’est rien, dit-il. Il a été simplement étourdi par un maître coup de poing. Mais, vous voyez, il revient à lui.

Tranquilles sur le sort de leur camarade qui, en effet, reprenait connaissance, se redressait péniblement avec l’aide de l’étudiant qui lui répétait : « Ce ne sera rien », ils auraient pu se mettre incontinent à la poursuite de l’Inconnu, qu’ils avaient encore des chances de rattraper. Non, ils voulurent s’assurer d’abord de leur prisonnier. Et, pourtant, ils voyaient bien que ce prisonnier ne songeait nullement à prendre la fuite.

Ce n’est pas tout : M. des Essarts, ensuite, voulut poser une ou deux questions à l’employé que le hasard avait amené là si mal à propos. Mais, maintenant, ce jeune homme était affolé par la crainte qu’on ne lui fît un crime d’avoir laissé fuir le malfaiteur qui venait d’assommer ce malheureux garde, alors qu’il n’avait qu’à étendre la main pour le saisir ou, tout au moins, appeler pour le faire prendre.

Et M. des Essarts ne put lui arracher que des explications, incompréhensibles, balbutiées d’une voix tremblante. Et ce fut encore le prisonnier qui, spontanément, vint au secours de l’employé et parla pour lui. Oui, comprenant, un peu tard que la prise de l’homme qui s’intéressait si vivement à lui pouvait changer totalement le fond de son affaire et, peut-être, faire éclater son innocence, Julien, en quelques mots brefs et clairs, donna un signalement précis et complet de l’Inconnu.

Et l’employé, retrouvant un peu d’assurance en même temps que le sang-froid lui revenait, confirma ses paroles.

Il faut reconnaître que tout cela se fit très rapidement et que tous s’efforcèrent de perdre le moins de temps possible. Tout de même, une ou deux minutes s’étaient déjà écoulées, lorsque les gardes reprirent leur poursuite.

Pendant ce temps, sans courir, de ce pas allongé qu’il avait tout de suite adopté, l’Inconnu continuait, son chemin et arrivait à ce coude que faisait le couloir. Là, on ne pouvait plus le voir. Il ne perdit pas de temps : en marchant, en un tournemain, il arracha sa fausse barbe

grise, sa perruque et ses lunettes, et enleva sa robe. Il entassa le tout dans sa serviette, d'où il sortit un chapeau mou, qu'il mit sur sa tête, et il redressa sa haute taille, qu'il avait tenue courbée jusque-là.

Quand il arriva au couloir transversal, sa métamorphose était achevée et il avait repris l'apparence qu'il avait lorsque la puissante limousine, qu'il avait louée le matin même, l'avait déposé devant la massive grille du Palais de Justice : l'apparence d'un homme d'affaires entre deux âges, que confirmait encore la serviette gonflée qu'il avait sous son bras gauche.

Il avait minutieusement étudié l'itinéraire qu'il devait suivre pour aller rapidement du couloir où il devait tenter son coup, à la salle des pas perdus. Il suivit cet itinéraire sans hésiter, du pas un peu pressé d'un homme qui n'a pas de temps à perdre.

Au moment où les gardes se lançaient à sa poursuite, lui, il mettait le pied dans la salle des pas perdus, ayant accompli sans encombre la partie la plus dangereuse du trajet. Le reste n'était plus qu'un jeu pour lui. Il traversa la salle du même pas assuré et sortit. Sa voiture l'attendait. Il alla droit à elle, donna une adresse au chauffeur, s'installa sur les coussins sans hâte intempestive, et la puissante machine partit aussitôt.

Alors, l'angoisse qui l'oppressait et qu'il avait maîtrisée avec une force de volonté rare, s'exhala dans un long soupir de soulagement.

Alors aussi, il remit dans sa poche le petit étui qu'il avait tenu, jusque-là, dans sa main crispée : l'étui qui contenait la pilule d'aconitine grâce à laquelle on ne l'eût pas pris vivant.

XVIII

LES SUITES DE LA MANŒUVRE.

Julien ne pouvait manquer d'être accusé d'avoir préparé lui-même, avec la complicité de ce faux magistrat qui avait pris la fuite, cette tentative d'évasion avortée. Cette tentative elle-même devait être considérée comme un aveu tacite de culpabilité qui simplifiait peut-être son affaire, mais n'en atténuait pas la gravité. Au contraire.

Ce fut ce qui se produisit, en effet. Et le malheureux Julien n'aurait peut-être pas pu se disculper de cette nouvelle accusation si son attitude, au moment où l'événement s'était produit et les circonstances qui, pour une fois, lui étaient favorables, n'eussent plaidé hautement en sa faveur.

En effet, le juge d'instruction avait pu constater de ses propres yeux que Julien ne pensait pas à prendre la fuite, au moment où il l'avait vu. En outre, il n'oubliait pas que c'était Julien lui-même qui, spontanément, lui avait fourni des indications utiles et donné le signalement de l'homme en fuite. Ce que l'employé, dans son trouble, avait été incapable de faire.

Le juge se souvint également que cet employé avait eu l'occasion de voir Julien avant son arrivée sur les lieux. M. des Essarts, plus tard, l'avait interrogé au sujet de l'attitude de l'accusé à ce moment-là. Et sa déclaration avait été formelle :

— Le prévenu était agenouillé près du blessé et s'efforçait de le ranimer, avait-il dit.

C'était dans cette attitude même que, quelques instants plus tard, le juge, son greffier et les gardes devaient le trouver.

Or, si invraisemblable que cela parût, on pouvait encore admettre qu'un détenu, étroitement surveillé comme l'était Julien, eût réussi à correspondre avec le dehors, à s'assurer une complicité active, à organiser et finalement exécuter un coup pareil. Mais ce qui ne pouvait plus s'admettre, c'était qu'il eût accompli ce tour de force peu ordinaire pour rien, sans en profiter.

Et, alors, cette question s'était imposée au juge :

« Pourquoi, ayant réussi à écarter tous les obstacles, n'a-t-il pas pris la fuite au moment où nul ne pouvait s'opposer à cette fuite ? »

Et, après avoir longtemps cherché, M. des Essarts avait dû s'avouer à lui-même qu'il ne pouvait pas faire une réponse acceptable à cette troublante question.

De tout ceci, il était résulté que Julien qui, une fois de plus, parlait avec toute la force de la sincérité, n'avait pas eu trop de peine à faire reconnaître qu'il n'était pour rien dans cette singulière aventure. De même, sans qu'il eût besoin de le dire, il fut avéré qu'il n'avait pas voulu profiter de l'occasion qui s'offrait.

Et, comme le juge, qui cherchait à s'expliquer les moindres choses douteuses, s'étonnait, lui demandait pourquoi il s'était abstenu, il répondit simplement :

— C'était me reconnaître coupable. Et je suis innocent.

Réponse qui avait laissé M. des Essarts longtemps, rêveur.

Cette affaire, qui pouvait avoir des suites fâcheuses pour Julien, se termina ainsi et ne fut pas ébruitée. Cependant, il n'en demeurait pas moins acquis que quelqu'un s'intéressait à l'accusé au point d'avoir cherché à le faire évader. On conçoit que le juge voulut à toute force éclaircir au moins ce mystérieux incident, qui venait s'ajouter à une instruction déjà si laborieuse. Et il interrogea Julien, espérant en tirer des renseignements qui le mettraient sur la piste de l'audacieux sauveteur.

Mais Julien avait cherché de son côté, dans la solitude de sa cellule. Il n'avait pas reconnu l'Inconnu sous son déguisement et, certes, l'Inconnu était bien le dernier à qui il eût songé à attribuer cette intervention si risquée. Il n'y avait donc pas songé un seul instant. Mais il s'était dit que c'était peut-être le véritable assassin du vieux rentier qui, n'ayant pas le courage de se dénoncer lui-même et ne voulant tout de même pas laisser subir à un autre la peine d'un crime dont il était innocent, n'avait trouvé que ce moyen de l'arracher aux griffes de la justice.

C'était la première idée qui lui était venue. Et on a vu que, comprenant que la prise de cet inconnu pouvait faire reconnaître son innocence, à lui, il avait aussitôt donné son signalement.

Depuis, il avait réfléchi, et il avait écarté, comme trop invraisemblable, cette supposition qui était la vraie, pourtant. Il avait fait ainsi une foule de suppositions qu'il avait rejetées les unes après les autres. Enfin, un éclair avait illuminé son cerveau : Marie ! C'était Marie qui ne l'oubliait pas et qui, ne pouvant dire la vérité sans se perdre elle-même, avait quand même cherché à le sauver comme elle avait pu.

C'était elle, parbleu ! Et il se reprochait de ne pas avoir pensé à cela

plus tôt. Et il regrettait amèrement d'avoir donné le signalement de l'homme qu'elle avait chargé d'accomplir la besogne. Et il frissonnait de crainte, maintenant, à la pensée que cet homme pouvait être arrêté et que, par lui, la police arriverait sans peine jusqu'à Marie, qui serait perdue.

Nous savons qu'il se trompait, et que Marie n'était pour rien dans cette affaire. Mais il était sûr d'avoir découvert la vérité, lui, et son attitude se modifia radicalement. Autant il avait souhaité la prise de l'Inconnu qui pouvait le sauver, autant il souhaitait maintenant qu'il échappât, puisqu'il s'agissait du salut de Marie. Jusque-là, il avait aidé le juge de son mieux, en toute sincérité. À partir de ce moment, il se tint sur la réserve. Ce lui fut très facile, d'ailleurs, puisque, somme toute, il ne savait rien. Il affirma donc qu'il avait déclaré tout ce qu'il savait dès le début de cette affaire. Et il ne sortit plus de là.

Le juge ne soupçonna même pas le revirement qui s'était fait en lui, continua de le croire de bonne foi. Cependant, il persista dans ses recherches. Mais l'Inconnu avait pris ses précautions comme il savait les prendre, et il demeura introuvable.

Les jours passèrent. Un matin, Julien apprit de la bouche du juge qu'il avait dû classer cette affaire et qu'il ne comptait plus, maintenant, que sur un hasard heureux pour lui livrer l'homme qu'il n'avait pas pu découvrir.

Et Julien, l'héroïque Julien eut la force de dissimuler la joie que lui causait l'annonce de ce qu'il considérait comme une « heureuse » nouvelle.

Il se sentait définitivement perdu. N'importe, il était content : Marie était sauvée.

XIX

LE SECRET VEILLE

Plus d’un mois s’était écoulé depuis cet événement qui peut se résumer dans ces deux mots évocateurs des plus sombres drames : *erreur judiciaire.*

Depuis plus d’un mois, Marie savait que Julien était sous le poids d’une accusation capitale. Pour le sauver, elle n’avait qu’un mot à dire : *Il était chez moi !* Et il lui fallait se taire, il lui fallait, sous peine de le tuer, cacher à son mari que, dans la nuit du crime, un jeune homme s’était trouvé chez elle de dix heures à minuit.

Oui, il fallait cacher cela, il fallait que nul ne pût soupçonner ses alarmes ; il lui fallait, dans un calme factice, accomplir les gestes et les rites d’une vie normale.

Au moins, avait-elle réussi à cacher à son mari les transes mortelles dans lesquelles elle vivait – si l’on peut appeler cela vivre – depuis plus d’un mois ? Ce rôle douloureux, écrasant, de femme heureuse, que la fatalité lui imposait, l’avait-elle joué assez bien pour lui donner le change ? C’est ce que nous n’allons pas tarder à apprendre, car voici Jean Roland, précisément.

Jean Roland était dans son cabinet, assis devant sa table de travail. Il contemplait avec un sourire attendri un écrin qu’il venait de sortir d’un tiroir et de poser devant lui, sans l’ouvrir. Samedi prochain tombait le vingtième anniversaire de son mariage avec Marie. En l’honneur de cette date bénie par son cœur, Jean donnait un grand dîner et, pour ce jour-là aussi, il avait préparé la traditionnelle surprise, enfermée dans cet écrin. Et, tandis qu’il considérait cet écrin destiné à celle qu’il aimait toujours comme aux premiers jours de cette union dont il voulait fêter le vingtième anniversaire avec un éclat particulier, il songeait :

« Je devrais attendre jusqu’à samedi pour lui remettre ce joyau. Mais l’impatience me gagne. Et puis… Marie sera si heureuse ! Et c’est surtout de sa joie puérile que j’ai hâte de jouir. »

Le sourire qui errait sur ses lèvres disparut. Il se rembrunit, son visage prit une expression d’inquiétude assez accentuée, et il murmura :

« Pauvre Marie, elle change beaucoup depuis quelque temps !…

Depuis le jour où je lui ai dit que je l’avais vue cacher des papiers… L’inqualifiable soupçon que j’eus, ce jour-là, l’a affectée plus qu’elle ne veut bien me le laisser voir, et je crains bien qu’elle ne soit malade… Si cet état de nervosité que je lui vois persiste, je consulterai Rambert, notre médecin, à son insu, s’il le faut. »

Ainsi, le mari n’était pas complètement dupe de la comédie qu’elle lui jouait. Ainsi, malgré tout le mal qu’elle se donnait, il avait remarqué le changement qui se faisait en elle et il s’en inquiétait.

Il est vrai qu’il attribuait ce changement à la maladie. Pour l’instant, oui ! Mais plus tard, bientôt, tout à l’heure peut-être, ne trouverait-il pas à ce changement une autre cause plus terrible que la maladie ?

Quoi qu’il en soit, pour l’instant, il ne croyait encore qu’à une maladie. Et, s’il commençait à s’en inquiéter, il ne pensait pas qu’elle fût bien grave, puisqu’il renvoyait à plus tard de consulter son médecin.

Il tournait et retournait l’écrin dans sa main. Le nuage qui avait assombri un instant son front se dissipait. De nouveau, le sourire reparaissait sur ses lèvres. Cet homme grave se réjouissait comme un jeune homme de vingt ans, rien qu’à la pensée de la joie bruyante que sa femme tant aimée laisserait éclater quand il lui remettrait le précieux bijou renfermé dans cet écrin qu’il tenait à la main. Sûrement, il n’aurait jamais la patience d’attendre jusqu’à samedi, jour de leur anniversaire.

Pendant ce temps, Marie était seule dans son boudoir, à quelques pas du cabinet de Jean. Assise dans un fauteuil, prostrée, l’esprit tendu vers la solution de l’insoluble dilemme, elle se débattait sous les attaques du désespoir.

L’entrée soudaine de la soubrette vint la rappeler à ces apparences de calme où il lui fallait se confiner par un prodigieux et peut-être sublime mensonge.

— Le maître d’hôtel est là qui désire parler à Madame, annonça la soubrette.

— Eh bien ! qu’il entre, autorisa Marie.

Et elle se raidit, elle fit appel à toute sa force d’âme.

Introduit par la soubrette, le maître d’hôtel entra. Grave et solennel, il s’approcha, salua respectueusement. Important et pontifiant, il prononça :

— J’ai l’honneur de soumettre à Madame un projet de menu pour le grand dîner que Madame donne samedi.

Et il tendait une feuille de papier.

Marie la prit, l'étudia avec une attention qui n'avait rien d'affecté. Car, impeccable maîtresse de maison, elle voulait que les gens que son mari admettait à sa table ne pussent élever aucune de ces critiques dont est si friande la malignité de la haute société parisienne. À ce projet de menu, si sérieusement passé au crible de la critique la plus sévère, elle demanda même une rectification que le maître accepta avec condescendance.

À ce moment, Jean Roland entra. Marie l'accueillit avec un sourire affectueux.

— Tu arrives à propos, Jean, dit-elle.

Et, lui tendant la feuille, elle ajouta :

— Tiens, regarde. C'est le projet de menu pour notre dîner de samedi.

Jean s'approcha, prit la feuille. Plus sceptique, il considéra avec un sourire amusé le chef-d'œuvre de son maître d'hôtel, et le lui rendit en disant avec le plus grand sérieux :

— C'est parfait et vous êtes un véritable artiste dans votre genre.

Jean disait cela tel qu'il le pensait, et sans ironie aucune. « L'artiste » le sentit bien. Ce compliment délicat lui alla droit au cœur, le paya de ses peines mieux qu'une généreuse gratification. Rouge de plaisir, il salua profondément, en signe de remerciement.

— Tu approuves ? demanda Marie.

— Des deux mains, répondit Jean.

— Allez donc, congédia Marie avec un gracieux sourire.

Le maître d'hôtel s'inclina une dernière fois et sortit, de son air grave et solennel.

Demeuré seul avec sa femme, Jean se pencha vers Marie qui, par un effort désespéré, parvenait à garder son sourire de femme heureuse. Comme c'était à prévoir, il n'avait pas pu résister plus longtemps à l'impatience qui le gagnait de plus en plus. Et, d'une voix vibrante de chaude tendresse, il commença aussitôt :

— Je voulais attendre à samedi, anniversaire de notre union, de mon bonheur, pour te faire mon petit cadeau. Mais…

Un sourire heureux acheva la phrase. Et, se fouillant, il sortit de sa poche l'écrin qu'il contemplait quelques minutes plus tôt, et le lui montra, de loin, sans l'ouvrir encore.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Marie.

— Viens voir, dit Jean.

Et, en riant, il éloigna encore l'écrin, comme on fait à un enfant qu'on s'amuse à taquiner.

Marie se leva avec un joyeux empressement, et courut à Jean qui riait toujours d'un bon rire confiant et heureux. Et, vraiment, en cette minute, tant est puissante la coquetterie féminine, – et peut-être tant était sincère son amour pour son mari, – elle oublia ses angoisses pour ne plus songer qu'à se prêter au jeu de Jean et faire fête à sa bonne « surprise ».

Comme une enfant, elle se suspendit au bras de son mari, qui levait haut l'écrin et faisait semblant de se débattre. La lutte amicale se poursuivit ainsi quelques secondes, puis Jean, vaincu, abaissa le bras, ouvrit enfin l'écrin, dit :

— Regarde.

L'écrin contenait une parure pour les cheveux, très simple mais très riche, exclusivement composée de diamants.

— Que c'est beau ! soupira Marie, avec une admiration qui n'avait rien d'artificiel.

Et, jetant les bras au cou de son mari, elle l'étreignit passionnément, murmura avec un sincère attendrissement :

— Que tu es bon, Jean !

Il lui rendit son étreinte et avec un bon sourire, avec un accent de profonde sensibilité :

— N'est-ce pas de toi que me vient tout mon bonheur ? Il est juste que je te rende la plus heureuse des femmes, comme tu es la plus irréprochable, la plus accomplie des épouses.

Ces paroles, qu'il prononçait dans toute la sincérité de son cœur tendrement épris, la firent frissonner et pâlir. Elle se détourna pour lui cacher son trouble subit. Elle reprit le joyau, l'admira encore, le fit chatoyer entre ses doigts, parvint à se ressaisir, retrouva toute sa joie ou, du moins, l'apparence de la joie.

Et le mari, heureux du bonheur de la femme adorée, ne remarquait pas ce trouble passager, la regardait faire avec un sourire épanoui, lui suggérait :

— Essaie-le, au moins, que je voie !

— Oui, s'écria Marie, il faut que je l'essaie !

Elle courut à la glace, suivie par l'heureux regard de son mari qui, le cœur gonflé d'amour, l'admirait en chacun de ses mouvements. Et elle essaya le bijou sur sa brune chevelure où quelques rares fils d'argent, à peine, commençaient à se montrer.

Un sourire amusé aux lèvres, Jean, peut-être plus intéressé qu'elle, suivait l'essayage avec une attention qui ne le cédait en rien à la sienne. Et elle le consultait :

— Comme ceci ?

— Heu !…

— Non ?… Comme cela, alors ?

— Peut-être…

— Ce n'est pas encore ça ?… Attends…

Et, reprise par l'instinct de la coquetterie, elle cherchait avec l'attention sérieuse que les femmes apportent à la parure de leur beauté. Ce en quoi elles ont bien raison, puisque c'est leur force, à elles. Oui, avec toute la gravité nécessaire, Marie considérait l'effet du bijou sur ses cheveux, et son regard s'attachait à la glace qui lui renvoyait son image.

Mais, tout à coup, un trouble étrange s'empare d'elle. Qu'y a-t-il donc ? Il y a que la glace ne lui renvoie plus son image.

Qui donc s'est regardé là ? Est-ce seulement Marie ? Est-ce seulement Jean Roland ?

Non, un autre est venu là et, dans cette glace, a laissé la trace de son passage insaisissable pour tout autre que pour Marie. Et voici que, soudain, elle le voit. C'est d'abord un corps flou, imprécis, qui semble jaillir de mystérieuses profondeurs, là-bas, tout là-bas, très loin. Il est si vague encore qu'elle le devine plutôt qu'elle ne le reconnaît. Il s'avance, vite, très vite… Et elle ferme les yeux, espérant que lorsqu'elle les rouvrira, la fantastique apparition se sera évanouie, et qu'elle reverra de nouveau sa propre image. Mais non, elle le retrouve. Il est toujours là, si près qu'il lui semble qu'il va sauter hors du cadre. Il faut bien qu'elle le reconnaisse : c'est lui ! c'est Julien !…

Et Julien, pâle, défait, désespéré, lui tend des mains suppliantes et l'implore :

— Sauve-moi ! Sauve-moi, puisque tu sais là vérité !…

Et ces paroles, la malheureuse Marie les entend distinctement, elles résonnent à ses oreilles avec un bruit assourdissant, comme si elles étaient réellement prononcées par une voix tonitruante.

Un faible cri d'horreur lui échappa. Elle recula, chancela, et s'abattit dans les bras de son mari accouru.

XX

DILEMME

— Qu'as-tu, Marie, mon amour ? s'écria Jean, bouleversé.

Déjà, par un effort désespéré, elle surmontait cette passagère faiblesse, qu'elle se reprochait comme une imprudence qui pouvait avoir des suites graves. Déjà, elle sentait l'impérieuse nécessité de le rassurer. Et, reprenant son rôle :

— Rien, je t'assure, dit-elle. Un éblouissement, c'est tout… Tiens, regarde, il n'y paraît déjà plus.

Et elle se raidissait, souriait, cherchant à lui prouver que « ce n'était rien ».

Mais lui s'inquiétait, la faisait asseoir dans un fauteuil, lui pressait les mains et la considérait avec cette vague terreur qui entre au cœur de l'homme dès que le mal semble vouloir frapper l'être aimé. Et il insistait :

— Voyons, voyons… depuis un mois, je te vois changer de jour en jour… Que ressens-tu ? dis-le-moi.

Elle se sentait défaillir sous le regard inquisiteur qu'il fixait sur elle. Mais elle continuait de sourire, et elle protesta :

— Quelle idée !… Où prends-tu que je change ?… Je t'assure que tu te forges des craintes chimériques, mon ami… Je te dis qu'il n'y paraît plus, tu le vois bien… Je n'ai besoin que d'un peu de repos… Je vais m'assoupir une demi-heure dans ce fauteuil… Tu veux bien, dis ?…

Il la considérait toujours avec la même attention, et il ne paraissait pas bien convaincu. Cependant, il n'insista pas davantage.

— Soit, dit-il, repose-toi, mon amour. Je te laisse… Mais je te préviens que je ne te tiens pas quitte… Je veux absolument que tu consultes Rambert.

— S'il ne faut que cela pour te rassurer, j'y consens volontiers, fit-elle. À tout à l'heure, mon Jean.

Il accepta le congé sans discuter, se pencha sur elle, mit un baiser sur son front et se dirigea lentement vers la porte, la laissant prostrée dans son fauteuil. Mais, avant de sortir, il se retourna et lui jeta un dernier regard d'inquiétude.

D'inquiétude seulement ? Qui sait ?… Qui sait les étranges pensées que le visible changement de sa femme a pu faire lever dans son cœur ? Qui sait si la nuée qui menaça son ciel le jour où il vit sa femme cacher des papiers, est absolument dissipée ? Qui sait si le soupçon peut à jamais sortir d'un cerveau où il est une seule fois entré ?

Lentement, avec un hochement de tête qui, peut-être, répondait à ses propres pensées, le mari ouvrit, se glissa dans la galerie, referma la porte sans bruit derrière lui, disparut.

Alors, Marie, à bout de forces, murmura :

« Tout plutôt que cette abominable torture ! »

Elle se leva d'un bond, courut comme pour le rappeler, résolue à tout dire, tout avouer.

À différentes reprises, elle avait pris la même résolution, et, au bout du compte, mieux valait, en effet, en finir une bonne fois. Mais, toujours, elle avait reculé au dernier moment parce qu'elle savait au-devant de quelle inévitable catastrophe elle allait.

Il en fut de même une fois de plus : elle s'arrêta devant la porte, n'osant plus. Elle revint lentement à sa place, retomba lourdement dans le fauteuil, se tordit les mains en proie au paroxysme du désespoir, et, en une plainte d'une infinie tristesse, elle ne put que gémir :

« Que faire, que faire ?… Parler, ou me taire ?…

Et l'effroyable alternative se précisa en sanglantes visions dans sa cervelle, affolée.

Si elle parlait ?… À cette pensée de tout avouer à Jean, ces paroles qu'il lui a dites, il n'y a pas bien longtemps, retentissent à ses oreilles, comme un glas funèbre :

« S'il me fallait assister à ta déchéance, Marie, c'est à la mort que je demanderais l'oubli de mon malheur !… »

Ainsi, c'est bien vrai, cette femme se juge elle-même déchue ? Il y a bien un terrible mensonge dans sa vie, et ce mensonge, c'est bien Julien ?

Si elle parle ?… C'est une vision d'épouvante qui se dresse sur les ruines de son bonheur. Elle se voit aux pieds de son mari, implorante, suppliante, non pour elle, mais pour lui-même. Et rien ne peut faire dévier l'immuable résolution de cet homme tout d'une pièce, incapable d'un compromis avec le malheur. Il a dit qu'il se tuerait… eh bien, il se tue. Sa main se lève… le revolver s'appuie sur sa tempe… le coup part… et il tombe dans une flaque de sang, pour ne plus se relever…

Voilà ce que vit Marie, frissonnante d'horreur. Et dans son esprit désemparé, une fois encore, elle eut ce cri de révolte, vibrant de sincérité :

« Mais j'aime Jean, moi !… et je ne yeux pas qu'il se tue !… »

Alors, une fois de plus, elle se posa la terrible question : que faire ? Et elle se répondit, farouchement résolue :

« Il ne faut pas que je parle, oh ! non !… Je me tairai ! »

Soit, c'est une solution, cela ! Qu'elle se taise donc, qu'elle continue de cacher à tous que Julien se trouvait chez elle à l'heure où l'on assassinait le vieux rentier, oui, qu'elle se taise, et son mari sera sauvé.

Oui, mais, si elle se tait ?…

Si elle se tait, c'est une autre vision qui, pareille à ces décors imprévus que Dante imagina pour son Enfer, vient remplacer celle de la mort de Jean. Et cette fois, c'est Julien qui lui apparaît. Julien, condamné pour assassinat… car il s'est laissé condamner pour la sauver, elle ! Mais si c'est Julien qu'elle voit à la place de Jean, c'est quand même, toujours, une vision de mort. Et quelle mort !… Sur le fond de cette atroce rêverie se dresse une sinistre silhouette rouge où passe, en éclair, la lueur d'un couperet…

La guillotine ! c'est la guillotine qu'elle voit ! C'est la tête de Julien qui roule dans l'horrible panier !

Et cet autre cri de révolte, aussi vibrant de sincérité, jaillit de ses lèvres blêmes :

« Il ne faut pas que je me taise, oh ! non !… Je parlerai !… J'aime Julien, moi, et je ne veux pas qu'on le tue !… »

Ainsi, la malheureuse était entraînée par l'impitoyable logique de son destin d'un pôle à l'autre du dilemme : Parler ou se taire. Tuer Jean, ou condamner Julien…

Et elle les aimait tous les deux d'un amour égal…

Le lendemain, elle débattait encore, dans son esprit, l'insoluble problème, tantôt décidant qu'elle parlerait, tantôt décidant qu'elle se tairait, et, ne pouvant se résoudre à s'en tenir, une fois pour toutes, au parti qu'elle avait pris.

La soubrette entra chez elle, déposa les journaux sur une petite table et s'en alla.

Ces journaux, elle les attendait tous les jours avec une impatience fiévreuse, parce que, aux *Nouvelles judiciaires*, ils lui parlaient de son héroïque Julien, farouchement obstiné à la sauver en refusant de dire où il avait passé la nuit du crime. Car, cependant, l'instruction avait suivi son cours, et elle allait s'achever. Mais aucun de ces journaux

n'avait, lorsqu'elle s'était produite, fait mention de la tentative de l'Inconnu. Et Marie, comme tout le monde, ignorait que quelqu'un qu'on ne connaissait pas, qu'on n'avait jamais pu découvrir, avait voulu faire évader Julien.

Dès que la soubrette fut sortie, Marie se jeta sur un journal, le déplia précipitamment, courut droit à la colonne où elle savait qu'elle trouverait ce qui l'intéressait. Et elle lut ceci :

« Si M. des Essarts n'arrive pas aujourd'hui à établir où se trouvait Julien au moment de l'assassinat, il clôturera son instruction. Dès lors, ce sera, pour l'étudiant, la cour d'assises… l'échafaud, peut-être ! »

Ainsi, c'était la fin du sinistre drame qui approchait – car elle savait bien, elle que son brave Julien ne parlerait pas plus aujourd'hui qu'il n'avait parlé avant. Il ne lui était plus possible de tergiverser maintenant. Il fallait, coûte que coûte, prendre un parti, et surtout, ne plus revenir sur ce qu'elle aurait décidé, aller jusqu'au bout sans faiblir, quel que fût celui qui serait sacrifié : Jean ou Julien.

Maintenant, son choix était fait : c'était Julien qu'elle voulait sauver. Et pourtant, elle continuait de réfléchir. Que cherchait-elle donc ? Voici : elle comprenait qu'elle n'aurait jamais le courage de révéler elle-même ce secret de honte. Dès qu'elle le voyait, si confiant, si heureux encore malgré des doutes passagers et une inquiétude naissante, toute sa résolution l'abandonnait et ses lèvres refusaient de prononcer les irrévocables paroles après lesquelles tout serait dit. Alors, puisqu'il fallait en finir enfin et qu'elle était décidée à sacrifier Jean, elle cherchait le moyen de lui faire connaître la fatale vérité sans la lui dire elle-même.

Jusqu'à ce jour, elle n'avait accordé qu'une médiocre attention à ce nom de des Essarts, qui était celui du juge chargé de l'instruction de l'affaire de Julien. Brusquement, après la lecture qu'elle venait de faire, elle se souvint que M. des Essarts était un des meilleurs amis de Jean, que Mme des Essarts était une des intimes de la maison. Et elle se dit :

« Ce terrible aveu que je n'ose pas faire à Jean, pourquoi ne le confierais-je pas à M. des Essarts ?… Il se chargera, lui, de porter l'affreux coup à Jean… Et je suis bien sûre qu'il le fera avec tous les ménagements nécessaires. »

Après avoir longuement réfléchi, elle se persuada qu'elle avait enfin trouvé la solution la meilleure. Elle reprit le journal et relut les lignes consacrées à Julien avec une suprême gravité. Toute agitation avait disparu de sa physionomie qui reflétait seulement cette sorte de dureté que donne la résolution finale.

Elle était si bien résolue, en effet, que, sans perdre un instant, elle s'habilla et sortit pour se rendre au Palais de Justice.

XXI

SECONDE MANŒUVRE DE L'INCONNU

Nous avons vu que l'automobile de l'Inconnu l'avait rapidement emporté loin de ce Palais de Justice d'où il avait bien cru, un instant, qu'il ne sortirait pas vivant. Ainsi qu'il faisait chaque fois qu'il rentrait en voiture chez lui, il s'était bien gardé de donner son adresse exacte et avait indiqué une rue voisine de celle où il avait son taudis. Au bout d'un quart d'heure de course, le chauffeur le déposa à la fausse adresse que son client lui avait donnée.

L'Inconnu descendit, sa, serviette sous le bras, et, d'une voix brève :

— Vous pouvez disposer, dit-il, je n'ai plus besoin de vous pour le reste de la journée.

Le chauffeur s'attendait à être gardé toute la journée et une bonne partie de la nuit. En apprenant qu'il était déjà libre, il eut un large sourire de satisfaction. Et, gracieux, empressé :

— Où faudra-t-il vous prendre, demain matin ? demanda-t-il.

Il faut faire connaître ici quelles étaient les intentions de l'Inconnu lorsqu'il avait loué cette automobile.

Après avoir délivré Julien et l'avoir grimé et arrangé de manière à le rendre méconnaissable, l'Inconnu comptait passer avec lui en Angleterre où ils attendraient le départ du premier paquebot pour l'Australie. Mais, comme il jugeait que le chemin de fer était trop dangereux pour le jeune homme qui allait avoir à ses trousses les meilleurs limiers de la Sûreté, il avait retenu cette voiture et payé sans marchander les huit jours d'avance qu'on lui demandait.

Sa tentative ayant échoué, comme on l'a vu, ce projet tombait et, pendant que la voiture l'emportait, l'Inconnu avait réfléchi sur ce qu'il allait faire maintenant. Tout de suite, il avait décidé qu'il ne s'occuperait plus de Julien, et qu'il fuirait seul. Mais du moment qu'il n'avait plus à s'inquiéter que de sa propre sécurité, il choisit, comme mode de transport, le chemin de fer qui lui paraissait plus sûr pour lui. Il n'avait donc plus besoin de la limousine. Cependant, toujours prudent, il ne voulait pas le dire au chauffeur qui, d'ailleurs, était payé d'avance, comme sa machine.

C'est pourquoi, avant de répondre à la question de cet homme, il

feignit de réfléchir.

— Je n’en sais encore rien, dit-il enfin. Je vous téléphonerai demain matin au garage.

— C’est entendu, acquiesça le chauffeur.

Et, comme s’il craignait que son client ne se ravisât, il remit aussitôt sa voiture en marche et ne tarda pas à disparaître.

Sûr de ne pas être épié, l’Inconnu partit à son tour et arriva rapidement à sa maison. Il se coula sans bruit dans l’allée, passa furtivement devant la loge de la concierge, qui ne le vit pas, et grimpa vivement jusqu’à sa mansarde.

Chez lui, la porte prudemment fermée à double tour, il commença aussitôt à se dépouiller prestement du déguisement qu’il portait. Et, en s’activant, furieux encore de la déconvenue qu’il venait d’essuyer, il pestait contre Julien :

« Ce garçon est fou, assurément… Et c’est un fou dangereux… Il a failli me faire prendre, et il me perdrait certainement, si j’étais assez niais pour entreprendre quoi que ce soit pour lui… Aussi, je veux que le diable m’emporte si je m’occupe jamais plus de lui… Ah ! non, je sors d’en prendre !… Qu’il se débrouille, s’il peut, qu’elle le sauve, *elle,* si elle veut, moi, j’en ai assez de faire le Don Quichotte et je filerai, pas plus tard que demain matin. »

Il avait repris ce visage impassible, ces allures de gentleman correct que nous lui connaissons. Il ramassa les vêtements et les postiches qu’il venait de quitter et les enferma dans cette malle que nous avons vue aux trois quarts vide, et qui était bondée maintenant de tous les déguisements dont il s’était servi ces jours derniers. Et il sortit.

Il rentra chez lui vers une heure du matin. Avant de se coucher, il fit ses préparatifs de départ. Ce ne fut pas long, attendu qu’il ne devait emporter que sa valise et que cette valise était déjà aux trois quarts garnie. Puis il sortit de leur cachette, les vingt billets de mille qu’il inséra dans son portefeuille, à côté de papiers d’identité bien en règle, qu’il s’était procurés nous ne savons comment.

Ces dispositions attestaient que sa volonté de fuir le lendemain matin n’avait pas varié. Cependant, il paraissait soucieux, un pli dur barrait son front et, parfois, quelque chose comme une aube de pitié se levait dans son regard. Assurément, comme cela lui était arrivé lorsqu’il avait laissé partir le train du Havre, sans le prendre, un débat tragique s’était encore élevé dans la conscience de ce réprouvé.

Mais, sans doute, réussit-il, une fois de plus, à étouffer cette voix mystérieuse qui voulait parler trop haut en lui, car, lorsqu’il souffla la lampe avant de s’endormir, il prononça, avec un accent d’implacable

résolution :

« Demain, je serai en Angleterre. »

Le lendemain matin, lorsqu'il sauta à bas du lit, il paraissait toujours animé de la même résolution. Il procéda vivement à sa toilette, enferma dans la valise les derniers objets dont il venait de se servir, et, tandis qu'il mettait ses gants, il s'assura, d'un regard circulaire, qu'il n'avait rien oublié, qu'il ne laissait rien traîner de compromettant. Non, il pouvait s'en aller tranquille, et il mit la main sur la poignée de la valise.

Mais il ne la prit pas. Il resta là, immobile, perdu dans quelque lointaine rêverie : la voix qu'il avait étouffée la veille parlait de nouveau en lui, si haut et si clair que, malgré lui, il était forcé de l'entendre. Il lâcha la valise et se mit à marcher lentement, de long en large, discutant âprement avec lui-même. Ce débat, qui n'était que la suite de celui de la veille, ne pouvait plus se prolonger longtemps. En effet, au bout de quelques minutes, il s'écria :

« Eh bien, non, je ne peux pas laisser condamner ce malheureux gosse à ma place, et je ne l'abandonnerai pas !… Au surplus, je n'ai pas besoin d'aller me livrer tout de suite… Je peux attendre le jugement… D'ici là, *elle* se décidera peut-être à parler… et nous serons sauvés tous les deux… Si elle le laisse condamner… il sera temps, pour moi, de me livrer et d'en finir !… »

En disant ces mots, il sortait de sa poche et caressait doucement l'étui qui contenait le poison avec lequel, après s'être constitué prisonnier et avoir avoué son crime, il comptait « en finir ».

Ainsi, cette fois encore, rien ne l'empêchait, de partir, et il restait volontairement ! Le remords, chez lui, était-il puissant au point de lui faire sacrifier sa propre existence pour sauver celle de Julien ? N'obéissait-il pas, plutôt, à quelque mobile secret qui nous échappe pour l'instant ? C'est ce que nous apprendrons bientôt, sans doute.

Ayant pris cette décision, qui était irrévocable, il remit la liasse de billets de banque dans sa cachette et sortit. Dans la rue, son premier soin fut d'acheter des journaux et de les parcourir pour voir ce qu'ils disaient de son coup manqué de la veille. Ils n'y faisaient pas la moindre allusion et, nous l'avons dit, ils ne devaient jamais en parler, le juge d'instruction ayant pris ses dispositions pour que cette affaire ne fut pas ébruitée.

« Attention ! se dit-il, toute la police doit être à la recherche de l'homme en robe qui assomme des gardes municipaux dans les couloirs du Palais de Justice. Plus que jamais, il faut avoir l'œil. »

Il est de fait que la plus grande prudence s'imposait impérieusement

à lui, en ce moment. Et pourtant, quelques heures plus tard, il était sur le boulevard du Palais, traversait la chaussée au milieu de l'encombrement des voitures, et venait s'appuyer à la grille, considérant avec un sombre intérêt ce Palais dans lequel on juge les coupables… et parfois les innocents aussi.

Que venait-il faire en cet endroit si dangereux pour lui ? Tâcher de voir, d'entendre, de deviner quelque chose ayant trait à l'affaire de Julien ? Pour cela, oui, mais surtout pour voir si *elle* ne viendrait pas avouer la vérité au juge. Car, si elle venait, ce n'était pas que le salut de Julien qui était assuré, c'était aussi le sien.

Mais Marie ne vint pas, ni ce jour-là, ni les suivants. Il revint, lui, sans se lasser, plusieurs jours de suite. Un soir, rentré chez lui, au moment de se coucher, il constata qu'il ne lui restait plus que quelques centaines de francs sur la somme dont il avait dépouillé l'infidèle et trop bavard M. Joseph. Il ne s'émut pas autrement : il savait où trouver de l'argent. Et il se coucha tranquillement.

Le lendemain matin, il ouvrit sa malle et en sortit ce déguisement que nous connaissons et qui lui donnait l'apparence d'un homme d'affaires cossu, entre deux âges. Il s'habilla et se grima avec tout le soin qu'il apportait toujours à cette importante opération, et il partit.

Moins d'une heure plus tard, il était introduit dans le cabinet de M. Joseph et s'asseyait en face de sa victime. Et, tandis que, d'un coup d'œil rapide, il s'assurait qu'ils étaient bien seuls et qu'on ne pouvait les entendre, il souriait d'un sourire railleur qui eut fort inquiété le digne commerçant, s'il avait connu le redoutable personnage avec lequel sa mauvaise chance allait le mettre aux prises pour la seconde fois.

Mais M. Joseph ne connaissait pas l'Inconnu, et, dans l'homme d'affaires, qui n'avait nullement l'air d'un quémandeur ou d'un nécessiteux et qui se présentait à lui avec la calme assurance d'un honnête homme, il ne soupçonna même pas l'élégant détrousseur de nuit qui, sous la menace d'un revolver, l'avait si prestement dévalisé, quelque temps avant. Et, avec son plus gracieux sourire, il invita :

— Vous avez, m'a-t-on dit, une affaire importante à me proposer. Je vous écoute, monsieur.

— L'affaire est assez importante, en effet, puisqu'elle doit rapporter un bénéfice net de trois cent mille francs, répondit l'Inconnu, sans rien préciser encore.

— Trois cent mille francs de bénéfice ! s'écria M. Joseph, ébloui.

— Trois cent milles, confirma l'Inconnu, avec son sourire inquiétant.

M. Joseph garda un instant le silence. Déjà, il s'était ressaisi, déjà il prévoyait l'âpre marchandage qui allait se faire au sujet du partage de cette somme considérable. Et il va sans dire qu'en bon commerçant qu'il était, il était résolu à lutter pied à pied pour se faire adjuger une part aussi grosse que possible… quitte à rabattre de ses prétentions, s'il le fallait absolument.

— Entendons-nous, fit-il avec une froideur subite, s'agit-il d'un bénéfice que nous aurons à nous partager dans des conditions à débattre, ou de ma part personnelle ?

L'Inconnu le considérait avec un sourire qui se faisait de plus en plus railleur. Il est certain qu'il s'était parfaitement rendu compte du travail qui venait de se faire dans l'esprit de sa victime. Il est également certain qu'il avait résolu de s'amuser à ses dépens, avant de la dépouiller, et qu'il jouait avec elle, comme le chat joue avec la souris, ayant de l'abattre d'un coup de griffe.

— Il s'agit de votre part, dit-il.

Et, d'un air détaché, avec un pétillement au fond de ses prunelles, il ajouta aussitôt :

— Sur laquelle, comme de juste, vous me verserez une commission.

M. Joseph, dont le visage s'était déjà épanoui, fit la grimace. Mais il réfléchit qu'une commission n'était déjà plus un partage, et il se rassura.

— Reste à savoir à combien se montera cette commission, dit-il rondement.

— Oh ! mes prétentions sont modestes, rassura l'Inconnu avec une bonhomie admirablement simulée. Je me contenterai de dix mille francs.

— Du trois trente-trois pour cent ! calcula instantanément M. Joseph, radieux.

Et, dans un élan spontané, il offrit généreusement :

— Vous êtes modeste, en effet ! Je vous donnerai dix pour cent.

— Non, sourit l'Inconnu, je ne veux rien de plus que ce que j'ai demandé. J'y mets une condition, toutefois : c'est que vous me verserez ces dix mille francs sur-le-champ.

— Si ce n'est que cela ! s'écria M. Joseph.

Et, emporté malgré lui, il coula un regard furtif sur un petit coffre-fort scellé dans la muraille, près de son bureau.

« Bon ! songea l'Inconnu, qui avait saisi ce regard au passage, la somme est là. Maintenant, je suis sûr de mon affaire. »

M. Joseph, rapprocha vivement son fauteuil de l'Inconnu et, la bouche fendue jusqu'aux oreilles par un sourire de jubilation, il s'informa :

— De quoi s'agit-il ?

L'Inconnu lui décocha un regard indéfinissable, et :

— Voici, dit-il : Mme Joseph vous a apporté une dot de trois cent mille francs…

— Comment savez-vous cela ?… Et quel rapport ?… sursauta M. Joseph.

— Attendez, vous allez le voir, le rapport, railla l'Inconnu.

Et il continua :

— Si Mme Joseph demande et obtient le divorce, vous voilà obligé de lui rendre sa dot. Ci : trois cent mille francs de perte pour vous… et peut-être la ruine de votre maison de commerce. Est-ce exact ?

— Oui, reconnut M. Joseph, qui ne saisissait pas encore où voulait en venir son interlocuteur. Mais Mme Joseph, je vous l'affirme, ne songe nullement à divorcer.

— Pour l'instant, c'est vrai. Mais si Mme Joseph apprend que vous entretenez une de vos anciennes employées, que votre maîtresse s'appelle Martin, qu'elle demeure avenue Trudaine, au deuxième étage, – je précise, – dans un appartement que vous avez luxueusement meublé pour elle, Mme Joseph, qui est jalouse comme une tigresse, demandera immédiatement le divorce et l'obtiendra. Vous serez ruiné, ou à peu près.

Devant la précision de ces détails, qu'il reconnaissait exacts, ce fut comme si le plafond s'était soudain écroulé sur la tête de l'infortuné M. Joseph. Il demeura effondré, sans voix, considérant l'Inconnu avec un effarement indicible.

Celui-ci vit que le commerçant avait enfin compris. Et, déposant le masque, il brusqua :

— Donnez-moi dix mille francs et Mme Joseph ne saura rien… Et vous êtes sauvé.

Retrouvant enfin la voix, M. Joseph s'indigna :

— Ah çà ! mais, c'est un chantage que vous êtes venu exercer ici !

L'Inconnu redressa sa haute taille, fixa sur lui deux yeux flamboyants, et, avec un rictus qui mettait à découvert des crocs menaçants, d'une voix rude, il lança, comme un coup de trique, ce seul mot :

— Parbleu !

Et il était si effrayant que le malheureux M. Joseph, frissonnant de terreur, comprit instantanément qu'il avait devant lui un bandit capable d'aller jusqu'au meurtre. Pourtant, il ne perdit pas tout à fait la tête : il réfléchit qu'il était chez lui, qu'il n'avait qu'à appeler pour qu'on accourût à son aide. Et il se rassura à moitié.

— Décidez-vous, reprit l'Inconnu, qui se leva. Payez, et je me tais. Sinon, dans un quart d'heure, votre femme connaîtra toutes vos fredaines.

M. Joseph se rendit compte que, s'il refusait de lui donner satisfaction l'homme mettrait implacablement sa menace à exécution. Alors, comme l'avait dit ce scélérat, c'était la ruine pour lui… ou tout au moins, le coup serait si rude qu'il lui faudrait des années d'un labeur acharné pour rétablir sa situation. D'autre part, perdre ainsi dix mille francs, c'était dur, très dur ! Il ne manquait ni de décision, ni d'esprit d'à propos, il tenta de tergiverser.

— Soit, dit-il, je paierai. Mais je n'ai pas la somme que vous exigez ici. Repassez demain matin.

Pendant qu'il parlait, l'Inconnu paraissait approuver par des hochements de tête. Déjà M. Joseph se réjouissait à la pensée qu'il allait être assez naïf pour accepter. Sa joie fut brève, car l'Inconnu répondit :

— Et je trouverai ici quelque agent de la Sûreté qui me mettra la main au collet, n'est-ce pas ? Vous me prenez pour un autre.

Son regard reprit son implacable dureté, sa physionomie se ferma, redevint d'une effrayante impassibilité.

Il sortit sa montre de son gousset, et, d'une voix glaciale, qui fit frissonner M. Joseph, tant il y sentit vibrer d'impitoyable résolution, il signifia :

— Si, dans trente secondes, vous ne vous êtes pas exécuté, je sors… et, dans dix minutes, votre femme saura tout.

Et il se mit à compter les secondes, à voix haute.

Si les yeux de M. Joseph avaient eu le pouvoir de tuer à distance, comme des pistolets, le regard qu'il jeta à l'Inconnu l'eût étendu raide sur le tapis. Mais l'Inconnu ne tomba pas et continua de compter. Et il paraissait si férocement résolu, que M. Joseph se résigna : il se tourna vers le coffre-fort, l'ouvrit, et, en poussant des soupirs de bête à l'agonie, il en sortit, un à un, dix billets de mille qu'il jeta sur le bureau, devant l'Inconnu.

Celui-ci leva les épaules avec un dédain plus cinglant, certes, que le geste d'impuissance de sa victime. Froidement, il plia les billets bleus et les mit dans son portefeuille. Et reprenant aussitôt son sourire

moqueur, un peu dédaigneux, il railla :

— Vous voyez que vous faites une bonne affaire : vous pouviez perdre trois cent mille francs, et vous n'en perdez que dix mille. Mais je me sens en veine de générosité aujourd'hui, et je ne veux pas que vous perdiez même ces dix mille francs. Je vais vous donner quelque chose qui les vaut largement.

L'annonce de cette « générosité » terrifia M. Joseph, qui entrevit ; avec désespoir une nouvelle exigence. Et il bredouilla :

— Non, non… je ne veux rien de vous… allez-vous-en… c'est tout ce que je demande.

Comme s'il n'avait pas entendu, l'Inconnu se pencha sur le pauvre diable et, prenant un air mystérieux, il lui glissa à l'oreille :

— Quand vous serez dans un lieu public avec votre maîtresse, ne parlez pas de vos affaires. Ou, si la langue vous démange trop, parlez assez bas pour que personne ne vous entende autour de vous. Croyez-moi, ce conseil vaut plus de dix mille francs.

Et, laissant M. Joseph effondré devant son bureau, l'Inconnu sortit de son pas paisible.

Dans la rue, il prit un taxi qui, comme toujours, le déposa non loin de son domicile. Chez lui, il se débarrassa vivement de son déguisement. Quand il eut repris son apparence naturelle, il sortit de son portefeuille huit des billets qu'il venait d'arracher au malheureux M. Joseph et alla les mettre dans la cachette où étaient enfouis les vingt qui provenaient de l'assassinat du vieux rentier et auxquels il s'était interdit de toucher, tant que Julien ne serait pas sauvé. Et, en prenant cette précaution, il songeait, non sans une pointe d'inquiétude :

« S'il me fallait chercher de l'argent maintenant, je ne saurais vraiment plus où en trouver… à moins de recommencer le coup du vieux rentier. »

Il repartit à pied. Quelques heures plus tard, il était, comme les jours précédents, devant le Palais, appuyant aux lourds barreaux de la grille ce masque d'impassibilité qui le faisait impénétrable. Soudain, une flamme de joie délirante passa, comme un éclair, dans ses yeux qu'il tenait obstinément fixés sur un point de la cour.

Il venait d'apercevoir Marie qui arrivait et se dirigeait vers les degrés du Palais…

Et, tandis qu'un profond soupir de soulagement s'exhalait de sa poitrine, ce cri de délivrance retentit au fond de sa pensée :

« Je savais bien qu'elle ne laisserait pas condamner son Julien !…

La voici !… elle va parler… tout dire au juge… Je suis sauvé !… je peux vivre encore ! »

Et il partit, respirant plus librement, si heureux de savoir qu'il « pouvait vivre encore », qu'il en oublia un instant de surveiller les passants qui le frôlaient, pour flairer, deviner, si, parmi eux, ne se trouvait pas le policier qui pouvait lui mettre la main au collet.

XXII

CABINET DU JUGE

Marie monta jusqu'à l'étage où se trouvait le cabinet de M. des Essarts. Et l'expression de résolution froide qui se voyait sur son visage, ainsi que la fermeté de son pas, indiquaient que, cette fois, elle ne reculerait pas au dernier moment et ne sortirait du cabinet du juge qu'après lui avoir avoué la vérité tout entière et sans restriction.

À l'huissier qui, l'ayant reconnue, se courbait avec respect devant elle, elle remit sa carte en le priant de la faire passer à M. des Essarts. Ce qu'il se hâta de faire.

Julien, à ce moment, était devant le juge d'instruction. Le secrétaire de son avocat se tenait près de lui et l'assistait. Le juge posait toujours la même question, pressait l'accusé de dire où il se trouvait à l'heure du crime. Et Julien, obstiné dans sa résolution répondait une fois de plus :

— Je suis innocent. C'est tout ce que je puis dire.

M. des Essarts eut un geste de découragement. Peut-être allait-il faire une suprême tentative pour arracher la vérité à cet inculpé récalcitrant, lorsque l'huissier entra et lui remit la carte de Marie. Ce ne fut pas sans un étonnement assez vif qu'il lut le nom gravé sur cette carte. Et il ordonna immédiatement :

— Faites entrer.

Et, se tournant vers les gardes qui se tenaient raides sur leur chaise, dans un coin :

— Gardes, emmenez l'accusé, ajouta-t-il.

L'huissier s'était précipité, en sorte que Julien était encore là lorsqu'il introduisit la femme de l'avocat général devant laquelle M. des Essarts se leva avec un empressement respectueux. Mais Marie ne vit pas l'accueil amical que lui faisait le juge. Elle ne vit que Julien que les gardes emmenaient en ce moment même.

L'étonnement du juge, lorsque ses yeux se portèrent sur la carte qu'on venait de lui remettre, n'avait pas échappé à l'étudiant. Il remarqua de même avec quelle hâte il avait ordonné d'introduire le visiteur. Il se dit aussitôt que ce visiteur, pour lequel on interrompait brusquement son interrogatoire, ne pouvait être qu'un personnage de

marque, ou bien quelqu'un qui avait à faire des révélations importantes sur son affaire.

Il se demanda alors qui pouvait être ce personnage. Et instantanément, il se dit que c'était Marie qui, n'ayant pas réussi à le faire évader, et ne sachant plus que faire, venait avouer la vérité au juge. Oui, oui, c'était Marie qui venait se perdre, pour le sauver !

Cet héroïque sacrifice, il ne voulait pas l'accepter. Ah ! non, il préférait cent fois mieux être condamné lui-même ! Et il fallait qu'il le lui fît comprendre à l'instant même.

Il se retourna, avant d'atteindre la porte. Et il ne fut pas étonné de la voir, et, dans son ardent désir de la sauver malgré elle-même, il trouva la force de garder un visage impassible, de la regarder à peine, comme on peut considérer une personne qui vous est inconnue et avec laquelle on sait qu'on n'entrera jamais en relation. Mais dans le regard désespéré qu'un inappréciable instant il fixa sur elle, il mit toute sa force de volonté pour lui ordonner de se taire.

Et il sortit, si indifférent, en apparence, que M. des Essarts, qui ne le perdait pas de vue, ne soupçonna pas un instant qu'il connaissait la femme de l'avocat général. Ce soupçon n'eût pas manqué de lui venir, s'il avait vu avec quel regard de douloureuse tendresse Marie le suivait, tandis qu'on l'emmenait. Mais le juge concentrait toute son attention sur son inculpé et l'idée ne pouvait pas lui venir d'observer pareillement une visiteuse qui était une amie et qui était la femme de son supérieur.

Cette rencontre dramatique avait dû briser Marie, car elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur le siège que lui approchait l'huissier. Le moment suprême était arrivé, et, bien qu'elle eût parfaitement compris l'ordre muet que venait de lui donner Julien, elle était toujours aussi résolue à tout dire. Mais l'émotion la suffoquait, et il lui fallait, de toute nécessité, quelques secondes pour se remettre. Et le juge qui ne pouvait pas comprendre, s'étonnait, pressentait vaguement la possibilité d'un drame, la considérait en silence.

Soudain, elle se décida, se tourna vers M. des Essarts et ouvrit la bouche pour parler, enfin…

À ce moment, la porte s'ouvrit et un homme entra familièrement, comme chez lui…

C'était l'avocat général, c'était Jean Roland.

Son mari ! C'était son mari à qui elle ne se sentait pas la force de révéler l'affreuse vérité, c'était son mari, qu'elle s'était ingéniée à éviter, que l'implacable fatalité amenait dans ce lieu juste au moment où elle allait parler !

La malheureuse demeura écrasée, sans voix, sans volonté.

Jean Roland avait tout de suite reconnu sa femme. Ce fut plus que de l'étonnement qu'il éprouva, ce fut le réveil instantané du soupçon qui dormait en lui. Il s'approcha d'elle et, d'une voix étranglée :

— Toi !… toi, ici !… Ah çà ! qu'y a-t-il donc ?

L'instant était poignant, et terrible aussi, car Marie voyait bien que ce redoutable soupçon qu'elle croyait – au prix d'efforts héroïques et incessants qui la minaient lentement, sûrement – avoir écarté de lui, venait de reparaître plus violent, plus tenace que jamais, et que, cette fois, elle ne réussirait peut-être plus à le chasser.

Devant cette nouvelle menace si inquiétante, elle oublia Julien, elle oublia ce qu'elle était venue faire, elle oublia tout pour ne songer qu'à Jean, elle n'eut plus qu'une pensée : lui épargner l'affreux coup au-devant duquel il semblait courir, ramener la confiance en lui.

Et d'un effort de toute son énergie vitale, elle se redressa, sourit – oui, elle sourit ! – et d'une voix calme :

— Il n'y a rien que de très naturel, mon ami, dit-elle.

Et, se tournant vers le juge, attentif, avec le même calme souriant, elle expliqua :

— Cher monsieur, je passais devant le Palais, et j'ai pensé à venir vous prier de rappeler à Mme des Essarts que nous comptons sur elle, samedi.

Et, revenant à son mari :

— Tu vois que ma présence ici s'explique le plus simplement du monde, ajouta-t-elle.

La femme aux abois a quelquefois de ces trouvailles qui sauvent toute une situation !

M. des Essarts s'inclina en souriant, remercia de l'attention, assura qu'il ne manquerait pas de faire la commission dont on le chargeait : l'explication lui suffisait, à lui, et il l'acceptait sans hésiter et sans arrière-pensée.

Jean Roland parut l'accepter, lui aussi. Mais le pli soucieux qui barrait son front et le regard étrange qu'il jeta sur sa femme tandis qu'elle se retirait, indiquaient qu'il n'était peut-être pas aussi convaincu que Marie le croyait.

XXIII

L'ANNIVERSAIRE

Ce samedi, anniversaire du mariage de Jean et de Marie, était venu, et l'hôtel Roland, était en fête.

Dans le grand salon, élégant et somptueux à la fois, une petite estrade avait été dressée, sur laquelle devaient se produire les artistes engagés par Marie, qui avait organisé un spectacle en vue de distraire et intéresser ses invités. Sur un des côtés de cette estrade était placé le piano. En perspective, se trouvaient le fumoir d'un côté, le buffet de l'autre côté.

Le grand dîner avait eu lieu et, maintenant, les invités étaient rassemblés dans le salon. L'assistance était brillante et choisie. Ce n'était pas la cohue des salons de quelque parvenu, c'était la presque intimité d'une réunion de haut goût, de noble tenue.

Un illustre violoniste venait de se faire applaudir et, pendant que Jean Roland allait chercher, dans une salle voisine, la divette à la mode, dont c'était le tour de se faire entendre, les conversations, suspendues, reprenaient un peu partout.

Marie, en apparence, du moins, était uniquement attentive à ses devoirs de maîtresse de maison qu'elle remplissait avec un charme captivant. Et, à la voir si gracieuse, si paisible, nul n'eût pu soupçonner quel drame se développait dans sa pensée en chocs tumultueux.

Près d'elle, se trouvait Rambert, médecin et ami de la maison, curieuse et grave figure, et Me Villart, le célèbre avocat de cour d'assises. Ce n'était pas le hasard, mais bien la volonté de Marie qui avait placé ce prince de l'éloquence si près d'elle. Pourquoi ? C'est que Me Villart avait assumé la lourde tâche de défendre l'étudiant Julien, accusé d'assassinat suivi de vol. Qu'espérait-elle encore ? Peut-être ne savait-elle plus elle-même ce qu'elle espérait ou redoutait.

Quoi qu'il en soit, l'avocat et le médecin s'entretenaient à demi-voix. Et, près d'eux, sous son masque d'indifférence souriante, Marie tendait une oreille attentive, à leur conversation qui avait pour elle un intérêt poignant : l'avocat parlait de son client… de Julien.

Jean Roland amenait la divette à son bras et la présentait à l'assistance. Et, tandis que l'artiste s'apprêtait à jeter aux invités les éclats de sa gaîté gracile et fragile, tandis qu'au piano

l'accompagnateur attaquait la ritournelle, de nouveau, le bruit des conversations s'étouffait et l'avocat Villart, sans se douter, certes, du coup affreux qu'il allait porter à Marie, toujours attentive, terminait la sienne en disant au docteur Rambert :

— Oui, docteur, je tremble pour la tête de mon client Julien. Vous savez la redoutable éloquence de Jean Roland… Eh bien, je viens d'apprendre que c'est lui qui a été, aujourd'hui même, désigné pour soutenir l'accusation !

Ces paroles retentirent comme un coup de tonnerre aux oreilles de la malheureuse Marie.

Ainsi, c'était Jean Roland, c'était son mari qui allait demander la tête de Julien !

C'était le dernier coup du destin, le plus rude, et qui la frappait droit au cœur.

Elle sentit que tout tourbillonnait autour d'elle et que ses forces l'abandonnaient. Elle s'efforça de résister, elle voulut dompter la syncope qui la menaçait. Mais si fortement trempée qu'elle fût, elle ne put maîtriser la faiblesse qui s'emparait d'elle. Et, avec une plainte lugubre, elle s'affaissa dans les bras de Rambert, qui eut tout juste le temps de les ouvrir, de la saisir et de l'empêcher de rouler sur le parquet.

Jean Roland accourut et, sombre, frappé d'un plus impérieux soupçon devant cet étrange incident, il emmena sa femme.

Il passa à peu près inaperçu, cet incident. C'est à peine si deux, ou trois invitées s'aperçurent du départ de Marie, et encore se rassurèrent-elles bien vite, sur un mot du docteur, qui affirma :

— Ce n'est rien. Un simple étourdissement.

Tandis que Marie et Jean gagnaient la chambre à coucher, en proie, tous les deux à cette terreur qu'inspire l'imminence des catastrophes morales, la divette achevait, au milieu des applaudissements, ses frivoles couplets où l'esprit pétillait en mousse capiteuse comme le champagne aux coupes de cristal.

Dans le salon, deux jolis travestis, deux frêles danseuses, marquis et marquise Louis XV, vinrent remplacer la divette. Et, pareilles, à des statues de porcelaine, à pas menus, en gestes surannés, elles évoquèrent une gavotte d'antan.

Et cependant, là-haut, dans la chambre à coucher, se développait l'affreux drame sentimental.

Le docteur Rambert avait suivi les deux époux. Et il lui fallut toute son affectueuse autorité pour ramener Marie au calme. Du moins, put-

il croire qu'il l'avait calmée, car déjà, avec une force de volonté vraiment admirable, elle se ressaisissait, reprenait son rôle, esquissait un sourire. Il crut pouvoir se retirer. Mais, avant, il recommanda :

— Du calme, beaucoup de repos, et ce ne sera rien.

Il se dirigea vers la porte en faisant signe à Jean Roland de le suivre. À voix basse, il commença par le rassurer. Puis, se faisant soudain très grave, en le fixant au fond des yeux, en insistant sur ses mots, il ajouta :

— Surtout, mon ami, ne tracassez pas votre femme, ne lui dites rien, ne lui demandez rien. Laissez-la seule et reposer en paix… Souvenez-vous qu'une scène, une simple contrariété, en ce moment, pourrait avoir des conséquences très graves pour elle.

Le docteur Rambert sortit sur ces mots. Jean Roland revint lentement à sa femme, résolu, de bonne foi, à suivre à la lettre les recommandations du médecin.

Marie ne voulait pas du repos prescrit. Marie s'était déjà redressée, et, en gestes vifs et gracieux, avait déjà réparé le léger désordre de sa chevelure, avait passé rapidement un peu de rouge sur ses pommettes et ses lèvres décolorées, et déclarait d'une voix ferme :

— C'est fini, tu vois… Revenons au salon.

Et, sans attendre sa réponse, elle se dirigea vers la porte. Jean Roland l'arrêta devant cette porte et lui prit les mains. En toute sincérité, il voulait, à ce moment, la ramener à sa chaise longue, la faire étendre, et la laisser reposer seule, comme l'avait ordonné le docteur. Mais lorsqu'il sentit entre les siennes ses mains, glacées, qui se crispaient nerveusement, il oublia tout pour la contempler avec la profonde anxiété de l'homme qui, parvenu au seuil des grands doutes, interroge le Sphinx.

Elle se tut, frémissante, mettant ce qui lui restait de force d'âme à calmer la tempête qu'elle sentait se déchaîner en elle… Et elle ne sentit pas que la tempête qui déracine les chênes robustes et les raisons saines, devait être la plus forte, cette fois.

Et Jean Roland, qui s'était promis de se taire, de renvoyer à plus tard les questions qui lui brûlaient les lèvres, Jean Roland, aussitôt, interrogea, d'une voix sourde :

— Marie, veux-tu me dire pourquoi, le jour de ma rentrée d'Évreux, je t'ai trouvée sanglotante, après la lecture du journal ? Pourquoi tu changes ? Pourquoi tes yeux brillent de fièvre ? Pourquoi tu as failli t'évanouir lorsque, je t'ai offert ce souvenir d'anniversaire ? Pourquoi tu t'es rendue dans le cabinet de des Essarts ? Pourquoi, ce soir encore, tu ; as eu une crise sans cause… sans cause connue ? Marie, je veux

savoir ce qui se passe en toi.

— Ce qui se passe ? fit-elle en se raidissant, et en s'efforçant de sourire. Mais, rien, Jean, je te le jure !… Descendons, rentrons au salon… Écoute, entends-tu ?…

Du salon, en notes lointaines, faibles comme des plaintes, arrivaient les souffles d'harmonie, les lentes mesures de la gavotte-marquise que dansaient les deux statuettes vivantes. Et cela rythmait leur douleur, scandait doucement les morbides pensées de mort qui voltigeaient dans la chambre à coucher.

Et il reprit :

— Marie, Marie, un malheur rôde dans notre maison. Et tu le connais, toi !…

— Un malheur ? balbutia-t-elle. Non, non, pas de malheur !… Tu te crées des chimères, mon pauvre ami !… Viens, viens, allons voir la gavotte.

De nouvelles bouffées d'harmonie caressante leur arrivaient du salon. Et, défaillante, elle songeait :

« Que faire, que dire, mon Dieu !… Tuer Jean ?… Assassiner Julien ?… Ah ! cette musique jolie et lancinante qui me poursuit jusqu'ici ! Est-ce donc cela qui détraque ma pauvre cervelle ?… Oh ! si je pouvais ne plus penser, ne plus savoir, ne plus entendre, ne plus être !… »

Jean Roland, tout à coup, prit la tête de sa femme dans ses deux mains et il força Marie à le regarder. Ardemment, il plongea son regard dans ces yeux mornes, et, de toute la puissance de sa volonté, il y chercha la vérité, en murmurant :

« La vérité ! la vérité !… dussé-je en mourir !… »

Et peut-être sent-elle que cette vérité va lui échapper, car elle ferme les yeux.

Le mari ne peut plus rien voir dans l'eau trouble et morte de ces pauvres yeux !… Le mari ne saura pas !… Et il murmure encore :

« Ma vie ! ma vie pour savoir ce qu'il y a derrière le voile de tes paupières closes !… »

Ce qu'il y avait ? Comme une réponse d'une infinie détresse, une larme, brusquement, jaillit des paupières closes, une larme brûlante qui coula lentement, en traçant un sillon de désespoir sur le visage de la pauvre femme.

Et plus rude, emporté par le soupçon, le mari gronda :

— Je veux que tu parles ! Je veux savoir ! Je veux !…

— Tu veux ? Ah ! tu veux !…

— Oui, oui, je veux !…

— Eh bien… eh bien… tu vas…

La tempête qui grondait en elle, la tempête qu'elle s'était flattée de maîtriser une fois de plus, la tempête déchaînée dans toute sa violence, fut la plus forte, l'emporta dans son tourbillon vertigineux. Et soudain, Marie éclata d'un rire insensé, des paroles incohérentes se pressèrent sur ses lèvres en feu, et elle tomba à la renverse en travers du lit.

Jean Roland, épouvanté, sonna la soubrette qui accourut, et commanda d'une voix étranglée :

— Vite, vite, le docteur !…

La soubrette s'élança. Elle arriva au salon au moment où les deux jolies danseuses esquissaient le dernier pas de leur gavotte, tandis que la musique achevait sa plainte en une note de douceur surannée et que les invités applaudissaient. Elle courut au docteur, et, d'une voix essoufflée :

— Venez vite, docteur, dit-elle. Madame se meurt.

XXIV

SAVOIR !…

Le docteur Rambert se hâta de suivre la soubrette, gravit lestement les degrés, arriva rapidement dans la chambre. Un coup d'œil lui suffit pour comprendre ce qui s'était passé. L'angoisse étranglait Jean Roland qui, ne pouvant parler, lui montra Marie étendue, sans vie apparente. Et il gronda non sans rudesse :

— Cela ne m'étonne pas !… Je vous avais recommandé de la laisser tranquille. Vous avez voulu n'en faire qu'à votre tête, et voilà à quoi vous avez abouti. Si votre femme meurt, c'est vous qui l'aurez tuée.

Jean Roland chancela, et, livide, désespéré :

— Est-elle donc en danger de mort ? bégaya-t-il.

— Est-ce que je sais ! s'écria le docteur, de son air bourru.

Et, à la soubrette, sincèrement désolée :

— Déshabillez-la, dit-il.

En un rien de temps, Marie fut déshabillée, couchée et, dès qu'elle fut dans son lit, elle se mit à parler des mille choses indifférentes de la vie, avec ce calme étrange et cet air d'intérêt mystérieux qu'on a dans le délire.

Jean, que les paroles volontairement exagérées de Rambert avaient affolé, s'accablait lui-même de reproches véhéments. Et pourtant, en voyant que Marie parlait, poussé par le soupçon plus fort que la raison, plus fort que sa volonté, il s'approcha du lit, écouta de toute son âme, cherchant, parmi ses paroles à peine distinctes, à surprendre la vérité. Cela lui tenaillait l'esprit, lui broyait le cœur ; n'importe, il tendait quand même une oreille avide, tandis qu'il grondait au fond de lui-même :

« Savoir !… Il faut que je sache à tout prix… et je saurai ! »

Après avoir longuement examiné la malade, le docteur Rambert prononça :

— C'est un commencement de fièvre cérébrale.

Et, voyant la crispation douloureuse des traits de Jean, estimant suffisante la leçon un peu brutale qu'il venait de lui infliger, il se hâta de le rassurer en ajoutant :

— Mais j'espère bien que j'en aurai raison.

Il griffonna vivement une ordonnance, la tendit à la soubrette et commanda :

— Tenez, ma fille, courez chez le pharmacien et, pour commencer, faites faire ceci. Dépêchez-vous, je vous attends.

La soubrette partit en courant. Pendant son absence, qui fut relativement courte mais qui parut mortellement longue à Jean, le docteur lui donna des instructions détaillées sur ce qu'il aurait à faire quand il serait parti.

La soubrette revint enfin, rapportant le médicament que le docteur administra sur-le-champ à la malade. Après quoi, il acheva de donner ses instructions à Jean et, lui serrant affectueusement les mains :

— Je reviendrai à sept heures du matin, dit-il. Je vous enverrai une garde de confiance… Du courage, mon ami, observez bien mes recommandations, et vous verrez que nous la tirerons de là.

Il s'en alla.

Les invités, consternés, s'étaient rapidement retirés. Toutes les lumières avaient été éteintes, les serviteurs avaient regagné leurs chambres les uns après les autres, et l'hôtel Roland, quelques instants plus tôt en fête, étincelant de lumières, maintenant était noir, morne, silencieux, paraissait abandonné.

Dans la chambre à demi-obscure, Marie reposait.

Elle était seule. Et elle parlait, elle parlait, elle parlait !… Mais le secret, son terrible secret, demeurait encore enfoui aux plis mystérieux de la conscience.

Jean Roland ne s'était pas couché. À quoi bon ? Il sentait bien qu'il n'eût pu fermer l'œil un instant. Dans l'hôtel obscur, sur lequel pesait un silence lourd, angoissant, il errait à pas lents, comme une ombre, n'ayant plus d'autre pensée lucide que celle-ci : Savoir !… Savoir !…

Cet homme si fort, cet esprit si ferme, si lumineux, n'avait plus de force ni de volonté. Le Soupçon s'était installé en maître impérieux dans son cerveau, et c'était lui qui, maintenant, commandait et menait Jean à son gré.

Un grand store de dentelle séparait le cabinet de toilette de la chambre à coucher où était étendue, celle qui parlait… et qui dirait peut-être, enfin, ce que le jaloux voulait savoir. C'était là, derrière ce store, que le Soupçon, toujours, ramenait Jean Roland. Et c'est là que nous le retrouvons.

D'une main, il souleva le rideau et il contempla sa femme, sans oser entrer, sans oser approcher d'elle… Car qui sait si, au fond, il ne

redoutait pas d'entendre et de savoir, lui qui venait pour écouter et pour savoir !…

Marie parlait toujours. Mais, toujours aussi, elle ne disait que des choses banales ou si confuses, qu'il était impossible de les comprendre. Tout à coup, au milieu de cet îlot de paroles, indistinctes ou incohérentes, elle prononça très distinctement ces mots, qui avaient un sens douloureux :

— Ne me regarde pas ainsi, Jean… il n'y a rien derrière le voile de mes paupières… rien… que des larmes.

On eût dit que la même puissance mystérieuse qui, au milieu de son délire, semblait avoir veillé à ce qu'elle ne trahît pas son secret, venait de l'avertir qu'elle s'aventurait sur un terrain dangereux et de lui serrer brusquement les lèvres, car, à partir de ce moment, elle ne parla plus.

Ce fut là tout ce que le mari, aux écoutes, put entendre distinctement. Il hocha tristement la tête, et il reprit sa morne promenade à travers l'hôtel désert, dans du silence et des ténèbres.

À la pointe du jour, il vint tomber de lassitude dans un fauteuil de son cabinet de travail, près de la haute et noble cheminée où rougeoyait un brasier de bûches à demi-consumées. Dans l'obscurité profonde, la silhouette du mari apparut, rougie par le brasier, comme marquée par le Malheur.

Et il s'enfonça dans une longue, une douloureuse rêverie…

Et les heures amères, les lentes heures des nuits où la pensée solitaire n'a plus d'autre compagne que sa propre angoisse, tombèrent, l'une après l'autre, au vide de l'éternité.

XXV

LE RÉVEIL

Les jours et les nuits s'écoulèrent. Et Marie, que l'ardente fièvre faisait délirer, qui, souvent, se remettait à parler, Marie, néanmoins, sut garder son secret. Et Jean Roland, qui voulait tout savoir, ne sut rien, continua de se débattre dans les affres du doute.

Brusquement, comme elle s'était abattue sur Marie et l'avait terrassée, la fièvre tomba, vaincue à son tour par les soins intelligents et dévoués, du docteur Rambert qui avait lutté pied à pied contre elle, et se voyait enfin récompensé de ses peines.

Un matin, Marie s'éveilla du long sommeil de son intelligence. La vie reparut dans son regard, qui s'anima. Elle vit et elle reconnut les choses et les gens. Elle était guérie. Elle sourit au docteur, assis près de son lit, elle remercia la garde-malade qui, pendant ces semaines, l'avait si bien soignée. Et, des yeux, elle chercha son mari, en s'étonnant de ne pas le voir près d'elle.

Et le docteur, avec une bonne grosse gaieté destinée à réconforter la malade, s'écria :

— C'est fini ! Quelques jours de repos, une bonne convalescence pour reprendre des forces, et il n'y paraîtra plus. C'est fini !

— C'est fini ? répéta une voix étranglée par la joie.

C'était Jean Roland qui, avant de sortir pour se rendre au Palais, venait voir sa femme, et qui avait entendu la bonne parole du docteur.

Dans cette heureuse minute où il retrouvait sa femme, il ne pensa plus qu'à l'affreuse peur qu'il avait eue de la perdre. Il oublia ses soupçons, ses angoisses, tout. Il se débarrassa vivement de son chapeau, de sa serviette de magistrat, et se jeta dans les bras que lui tendait sa femme. Et leur étreinte disait leur joie immense, à tous les deux. Et ils répétaient, enivrés :

— C'est fini ! C'est fini !

Mais Jean, bientôt, s'arracha à cet éblouissement de bonheur. Le devoir, l'impérieux devoir de sa charge le réclamait, en dépit de toutes les joies et de toutes les douleurs.

Il se dégagea de la douce étreinte, reprit son chapeau et sa serviette

qu'il avait jetés sur le lit. Il consulta sa montre et, avec un soupir de regret :

— Il est temps de partir, dit-il.

— Comment, tu me quittes déjà ? s'écria Marie.

Elle était douloureusement affectée, mais elle ne prévoyait pas l'horrible coup qui allait la frapper, là, tout de suite après son réveil à la vie.

— Il le faut, dit-il avec douceur. Ce soir, je serai tout à toi. Mais, en ce moment, je ne m'appartiens pas. Je ne suis pas Jean Roland ton mari… je suis l'avocat général.

Ces mots lui firent dresser l'oreille.

— Que veux-tu dire ?

— Que l'audience va commencer et que je ne puis pas faire attendre la cour et le jury, fit-il.

Sans pressentir encore l'affreuse vérité, elle commença à s'inquiéter. Et, d'une voix étranglée :

— Tu vas donc au Palais ? dit-elle.

— Oui… C'est aujourd'hui que vient l'affaire de l'étudiant Julien, et c'est moi qui requiers.

Après avoir prononcé ces mots, sans se douter de l'effet épouvantable qu'ils allaient produire, Jean adressa un dernier sourire à Marie et, pivotant sur les talons, se dirigea vers la sortie.

Un cri terrible de sa femme le cloua sur place :

— Jean !… Jean !… N'y va pas !

La malheureuse ! Ainsi, elle venait de recouvrer la raison, et c'était pour apprendre qu'aujourd'hui même, on allait juger Julien ! Aujourd'hui, un homme allait parler, prouver aux jurés que Julien, était un assassin, demander sa tête, l'envoyer à la guillotine !… Et cet homme, c'était Jean, son mari ! Était-ce possible ? Une telle horreur pouvait-elle s'accomplir ?…

Et de nouveau, le même cri jaillit de ses lèvres :

— N'y va pas !… N'y va pas !…

Jean se retourna tout d'une pièce et, ne comprenant pas :

— Quoi ? Que dis-tu ?

— Je ne veux pas que tu ailles au Palais !

— Tu ne veux pas ?…

— Non !… écoute… Oh ! cela m'étouffe… cela, me tue !… Il faut

que je te dise !…

Dans un aveuglant éclair, le mari comprit qu'enfin, enfin ! le secret allait jaillir des lèvres de sa femme. Elle voulait parler, il allait enfin savoir. D'un bond, il revint près du lit, se pencha sur elle et, dans un grondement :

— Eh bien ! parle, parle ! Ah ! cette fois, il faut que je sache !

Oui, elle voulait parler ! Pantelante, elle se débattit une dernière fois contre l'effrayante vision du suicide de son mari. Mais, une dernière fois, elle revit la tête de Julien tombant sous le couperet de la guillotine. Et l'horreur de cette seconde vision fut plus forte que l'effroi que lui causait la première.

— Parle, parle donc ! répéta Jean qui, à ce moment, paraissait aussi affolé qu'elle.

Et, vaincue, elle allait parler… enfin !…

À ce moment quelqu'un intervint soudain. C'était le docteur, dont ils avaient oublié la présence, tous les deux. Et le docteur, de toute son autorité sévère et majestueuse en ce moment tragique, saisit Jean Roland par le bras, l'éloigna du lit et, d'une voix grave, lui dit :

— Mon ami, vous tuez votre femme !

Cette parole terrible, en même temps qu'elle glaçait le malheureux Jean, lui rendit une partie de son sang-froid, qu'il avait complètement perdu. D'un signe de tête raide, il fit comprendre qu'il obéissait et, comprenant vaguement que, s'il regardait sa femme, il n'aurait plus la force d'obéir, sans se retourner, il s'élança au dehors et partit comme un fou.

En le voyant disparaître, Marie râla !

— Jean ! Jean ! N'y va pas !… Écoute !… Oh ! il est parti, sans m'entendre !…

D'un geste brusque, elle allongea la main vers le bouton de la sonnette électrique et, à la soubrette accourue à cet appel frénétique :

— Habillez-moi ! ordonna-t-elle d'une voix enfiévrée.

Stupéfaite, mais prudente, la soubrette consulta le docteur du regard, avant d'obéir à cet ordre qui l'inquiétait. Et, sur un signe de lui, elle ne bougea pas et, baissant les yeux, tortilla le coin de son tablier d'un air embarrassé.

Le docteur Rambert, en même temps, s'était vivement approché de Marie et, faisant appel à toute son autorité :

— Je vous défends de bouger du lit, dit-il.

Marie secoua la tête rudement et, avec, une obstination farouche,

elle répéta :

— Habillez-moi !… Habillez-moi vite !

— Il y va de votre vie, madame ! s'écria Rambert.

— Habillez-moi vite, vite !

Et Marie qui, peut-être, n'entendait plus le docteur, voyant que la soubrette, pour la première fois, n'obéissait pas à son ordre, Marie rejeta les couvertures, sortit les jambes hors du lit.

Cette fois, Rambert comprit que son autorité n'avait plus de prise sur la malade. Il céda, bien convaincu, d'ailleurs, que lorsqu'elle serait habillée, elle ne pourrait pas se tenir debout et, bon gré mal gré, serait obligée de se remettre au lit.

Sur un nouveau signe de lui, la soubrette partit en courant chercher les vêtements de Madame et revenant, toujours courant, se mit à l'habiller vivement. En quelques minutes, Marie se trouva prête à sortir.

Le docteur, qui, d'ailleurs, en savait assez pour comprendre qu'il se trouvait, non pas en présence d'un caprice de malade, mais devant une situation d'une gravité exceptionnelle, le docteur, néanmoins, l'adjurait de ne pas commettre la mortelle imprudence de sortir.

Mais elle secouant farouchement la tête :

— Il faut que j'aille !… Comprenez-vous, mon ami ? Il le faut.

— Mais où voulez-vous aller ? s'écria Rambert, aux abois.

— Au Palais !… N'avez-vous pas entendu que Jean va requérir !…

— C'est de la folie ! Vous ne pourrez pas !

— Il le faut !… J'irai !…

Et, dans le même instant, prise de faiblesse, elle fût tombée, si le docteur ne l'avait saisie à temps dans ses bras.

— Vous voyez bien que vous ne pouvez vous tenir debout, fit-il. Vous devez vous recoucher tout de suite.

D'un effort de tout son être elle se redressa, dompta la faiblesse.

— Il faut que j'aille… Et j'y vais, répéta-t-elle.

Et elle marcha, seule, vers la porte.

— Vous pouvez en mourir, avertit Rambert.

— Eh bien ! j'en mourrai, voilà tout !

Et l'accent avec lequel Marie prononçait ces mots était tel, que le docteur Rambert comprit qu'aucun raisonnement ne la ferait revenir sur sa résolution, qui était irrévocable. Il leva les bras en l'air, comme

pour prendre le ciel à témoin de son impuissance et, se décidant brusquement :

— C'est bien, dit-il, je vais avec vous !

Et, s'adressant à la soubrette :

— Accompagnez-nous, ma fille, ajouta-t-il.

Il courut à Marie qui, ne s'occupant plus de lui, continuait d'avancer d'un pas chancelant. Il passa le bras de sa malade sous le sien et, la soutenant avec une sollicitude inquiète, il sortit avec elle. La fidèle soubrette les suivit.

Soutenue, presque portée par le bon docteur, Marie trouva la force de descendre l'escalier. Mais en bas, dans le vestibule, elle dut s'asseoir pour attendre l'automobile que la soubrette allait chercher.

L'automobile n'était pas au garage : Jean l'avait prise pour se rendre plus vite au Palais. La soubrette dut repartir et se mettre en quête d'un véhicule. Elle ramena un taxi.

Le docteur Rambert installa Marie sur les coussins et s'assit près d'elle, tandis que la soubrette prenait place devant eux. Et, se penchant à la portière :

— Au Palais de Justice, dit-il au chauffeur.

La voiture partit immédiatement. Sans dire un mot, le docteur, dans son coin, surveillait Marie du coin de l'œil. Il s'était résigné à faire ce qu'elle voulait, mais il persistait à croire qu'elle ne pourrait aller jusqu'au bout, qu'elle perdrait connaissance avant longtemps. Alors, il était bien décidé à la ramener chez elle et à employer la force, s'il le fallait, pour la remettre dans son lit.

Le docteur Rambert se trompait : Marie ne s'évanouit pas, et la voiture la déposa devant les degrés du Palais…

XXVI

LA COUR D'ASSISES

La cour d'assises !… Que de drames se sont déroulés dans cette sombre antichambre de la guillotine ou du déshonneur ! Entre ces quatre murs, dans le solennel décor de la justice des hommes, que de terribles débats dont la tête d'un homme était le prix ! La cour d'assises… point minuscule dans l'univers, imperceptible microcosme… le point du monde qui a vu le plus de larmes, le plus de douleur, le plus de terreur…

La Cour avait fait son entrée, et déjà l'audience était commencée. Le président, entouré de ses deux assesseurs, terminait l'interrogatoire des témoins, cependant qu'à l'arrière-plan de l'estrade, de vieux magistrats s'étaient assis, curieux de cette affaire sensationnelle.

Les jurés étaient à leur banc, graves, attentifs, réservés.

L'avocat général, Jean Roland, était plongé dans une profonde rêverie. On pouvait croire qu'il pensait à son réquisitoire. Il n'en était rien. Jean Roland pensait à la scène qu'il venait d'avoir avec sa femme. Jean Roland se demandait avec angoisse :

« Qu'a-t-elle voulu dire ? »

Et, aussitôt après, plus que jamais possédé par l'affolant soupçon, il ajoutait :

« Oh ! il faudra que je sache !… Et je saurai, dussions-nous en mourir, elle et moi ! »

Dans le box des prévenus, l'accusé, Julien, encadré de gardes municipaux, écoutait avec une morbide attention, concentrait ses forces… Et ses yeux, invinciblement, demeuraient rivés à l'avocat général… au mari de celle qui savait qu'il était innocent… de celle pour qui il allait se laisser condamner plutôt que de dire le mot qui devait le sauver, mais qui la perdait, elle.

Robuste, autoritaire, énergique, le défenseur, Me Villart, était prêt à la lutte, résolu à disputer à l'avocat général la tête de son client. En attendant, il prenait des notes, donnait des instructions à son secrétaire.

De nombreux avocats étaient venus pour assister à l'émouvant duel d'éloquence qui se préparait, et les journalistes d'information

judiciaire, au complet, stylographe en main, se tenaient à leur poste.

Sur une table, les pièces à conviction : le buste de marbre, instrument du crime, la liasse de vingt billets de mille francs.

Puis, des gens du monde, des directeurs de journaux, des actrices en renom, des personnalités connues du Tout-Paris, d'autres spectateurs d'allure plus modeste ; enfin, le public divers et mêlé des grands jours d'assises.

Et, au premier rang de ce public, assis au premier banc, à deux pas de la barre des témoins, impassible, indéchiffrable, avait pris place l'homme qui avait tué pour pouvoir partir, et qui n'était pas parti, l'homme qui avait risqué sa vie pour faire évader Julien, l'homme qui, chaque jour, au moment où se poursuivait l'instruction, venait rôder près du Palais de Justice pour voir si *elle* ne se déciderait pas à venir parler. Oui, il était là, correct, élégant, banal spectateur, pouvait-on penser, et c'était lui le meurtrier qui eût dû se trouver à la place de Julien, c'était l'Inconnu.

Quand il avait vu Marie monter les degrés du Palais de ce pas ferme et déterminé qui annonçait une résolution inébranlable, il était parti, bien convaincu qu'elle allait avouer la vérité au juge. Il n'avait pas tardé à se rendre compte qu'il s'était trompé. Il s'était informé, et il avait appris que Marie était malade, mourante. À ce moment, une fois encore, rien n'eût pu l'empêcher de partir et, une fois encore, il était resté.

Quelle force irrésistible l'avait donc obligé à rester d'abord, et, ensuite, l'avait attiré dans cette salle où l'innocent allait être jugé et condamné ?

Peu importe, pour l'instant. Il était là, c'était tout. Et c'était avec une attention intense qu'il suivait les débats. Il n'avait pas un geste ; il était l'immobilité, l'impassibilité ; seulement, son regard noir allait du président à l'avocat général, de l'accusateur au défenseur, de l'avocat à l'accusé, et il cherchait à surprendre sur ces physionomies le secret de la destinée de Julien.

Ainsi l'Inconnu, Jean Roland et Julien se trouvaient déjà rassemblés dans cette salle où Marie n'allait pas tarder à venir. Ainsi, la cour d'assises devenait comme le terrain de bataille sur lequel allaient se heurter et lutter jusqu'à ce que l'un d'eux succombât… jusqu'à ce qu'ils succombassent tous, peut-être, les quatre protagonistes de cette tragédie : l'Inconnu, Marie, Jean Roland et Julien.

C'est pourquoi il nous a paru nécessaire d'esquisser le décor et de mettre les personnages à leur place respective. Maintenant, venons au drame :

Les témoins avaient terminé leurs dépositions. Nanette, la servante du vieux rentier, avait été particulièrement affirmative, s'était montrée inexorable, et sa déposition avait produit une forte impression.

Le président se tourna vers Julien.

— Accusé, fit-il, voulez-vous vous décider à nous dire où vous vous trouviez au moment présumé de l'assassinat, et qui vous a remis les vingt mille francs trouvés sur vous ? Pour la dernière fois, parlez… Songez qu'il y va de votre tête.

À cette pathétique adjuration, Julien eut un mouvement d'hésitation, parut réfléchir. Le public, la cour, les jurés, et surtout l'Inconnu, furent suspendus à ses lèvres, dans l'attente haletante de sa réponse. Et, tous, ils eurent l'impression très nette qu'il allait parler, enfin !…

Était-ce bien son intention ? Qui sait ?… Qui sait s'il n'était pas las de lutter, si la peur de la mort n'allait pas amener sa capitulation ? Toujours est-il qu'au moment où, peut-être, la vérité allait lui échapper, son regard se fixa sur l'avocat général… sur l'époux de Marie. Et, dans un éclair, il vit les suites terribles que son aveu devait fatalement entraîner. Il vit Marie morte… Morte parce que, pour sauver sa tête, il l'avait lâchement sacrifiée.

Tout fut dit. Une fois de plus, et avec quel accent de résolution ! il laissa tomber sa réponse, toujours, la même :

— Je ne puis rien dire !…

Un mouvement étouffé de déception accueillit cette réponse.

Le plus cruellement déçu, le plus furieux, fut sans contredit l'Inconnu. Il le fut à un tel point qu'il perdit un instant son immuable impassibilité et que, crispant les poings, il jeta un regard noir de colère sur celui qui, en refusant de parler, se perdait… et le perdait lui-même.

Car enfin, si le mobile qui faisait agir l'Inconnu nous échappe encore pour l'instant, il n'en est pas moins vrai qu'il était toujours résolu à ne pas laisser Julien payer de sa tête le crime qu'il avait commis, lui. Or, maintenant qu'il savait que Marie était mourante et ne pourrait pas intervenir, comme il l'avait longtemps espéré, il ne pouvait plus compter que sur lui-même, et alors il se trouvait acculé au suicide. Mais s'il avait accepté le sacrifice, il gardait malgré tout l'espoir qu'un miracle se produirait qui, en sauvant Julien, le sauverait du même coup. C'est pourquoi il retardait autant qu'il pouvait l'instant fatal où il lui faudrait s'exécuter. C'est pourquoi aussi, il n'avait pu maîtriser un mouvement de colère en voyant que le jeune homme s'obstinait à écarter l'unique chance de salut qui leur restait à tous les deux.

Or, chose étrange, presque instantanément, il se produisit en lui un revirement pareil à celui qui s'était déjà produit lorsque, après avoir décidé d'abandonner Julien parce qu'il avait refusé de fuir, il était resté quand même. Et, après avoir jeté au jeune homme un regard de colère, il le considéra avec une sorte d'étonnement admiratif. Et, chose plus étrange et vraiment incompréhensible, on eût dit qu'il y avait comme une caresse dans son regard, et qu'il était fier de l'héroïque attitude de l'étudiant.

Cependant, devant la réponse de Julien, le président esquissait un geste de découragement. Et, jugeant que tout était dit, il se tourna vers Jean Roland et prononça :

— La parole est à M. l'avocat général.

Jean Roland fit un effort pour s'abstraire de ses pensées personnelles. Il était là pour requérir, pour demander l'application de la loi ; il réussit à refouler les sentiments qui l'assiégeaient et quand il se leva, il n'était plus que le magistrat remplissant son devoir.

Jean Roland prononça son réquisitoire, qui se termina par ces mots qui retentirent comme un arrêt de mort :

— Vous serez sans pitié pour celui qui n'eut pas pitié. Vous frapperez à la tête celui qui a frappé à la tête. Vous enverrez à la mort celui qui a donné la mort.

Et, tandis qu'il parlait, Julien fixait l'accusateur avec cette attention morbide, cette tension cérébrale, cette funèbre curiosité des yeux agrandis qu'on trouve chez tous les accusés, innocents ou coupables, lorsque le procureur demande leur tête.

L'Inconnu, lui aussi, considérait l'avocat général. Et, au moment où il entendit la terrible péroraison, brusquement, la vision de l'échafaud s'érigea dans sa pensée. Il se vit poussé par les aides du bourreau vers la fatale bascule. Il vit les bras rouges de la guillotine, le lourd couperet. Et comme il ne voulait pas mourir, il se défendit, il eut cet effroyable mouvement de retraite des épaules, la tête rentrée, instinctive tentative de recul du condamné devant l'instrument de supplice.

Chez Julien, les sinistres paroles évoquèrent aussi l'échafaud. Seulement, il était innocent, lui. Et soudain, la crise d'épouvante et d'horreur s'abattit sur lui. Il se dressa d'un bond et, tourné vers le public angoissé, il se débattit en hurlant :

— Je ne veux pas mourir ! Je suis innocent ! Innocent, vous dis-je, innocent !…

Me Villart se leva, se tourna vers lui, le consola, le calma, et Julien retomba à sa place, sanglotant, tandis qu'un long frémissement

parcourait le public.

Ce cri de terreur de Julien, cette clameur de l'innocence, l'Inconnu l'avait écoutée avec un sombre intérêt. Était-ce seulement de l'intérêt ? Non, car une fois encore, dans son regard impénétrable, se leva cette aube de pitié que nous y avons déjà vue. Il regarda Julien, et il murmura :

« Pauvre gosse ! »

Sans doute jugea-t-il que le moment suprême était venu pour lui, car, avec une lenteur tragique, il sortit de sa poche l'étui que nous avons déjà vu dans sa main… l'étui qui contenait le poison.

Mais peut-être espérait-il quand même il ne savait quel miracle, peut-être éprouvait-il l'insurmontable regret de quitter une vie qui lui paraissait toujours bonne, car il ne l'ouvrit pas encore, cet étui ! Cependant, il ne le remit pas non plus dans sa poche. Il le garda dans sa main fermée…

XXVII

LA VÉRITÉ

Le cri de révolte jeté par Julien avait profondément ému l'assistance. L'avocat général lui-même en fut troublé dans sa conscience d'honnête homme. Mais, chez lui, la dure et impitoyable logique reprit le dessus et se traduisit par cette apostrophe, qu'il lança aux jurés :

— Messieurs, l'accusé vous crie son innocence. Elle est possible. Cet homme a un moyen très simple de la prouver. Puisqu'il vous clame son innocence…

À ce moment, quelqu'un entra dans la salle d'audience… Quelqu'un qui s'avança péniblement, d'une marche automatique, une ombre, un fantôme, semblait-il.

C'était Marie !…

Marie qui, brisée par l'effort qu'elle venait d'accomplir, vint s'appuyer lourdement à la barre, au moment précis où l'avocat général achevait :

— … Qu'il dise donc où il se trouvait au moment du crime !

Et Marie répondit :

— Il était chez moi !

Et Marie releva sa tête douloureuse vers le tribunal, tandis qu'un tumulte éclatait dans l'auditoire, passionné par ce poignant incident d'audience.

Jean Roland avait entendu. Il jeta un regard sur cette forme noire qui venait de parler et qui s'appuyait, se cramponnait plutôt à la barre des témoins. Il la regarda, et ses yeux exorbités s'emplirent d'épouvante et d'horreur, et il râla au fond de lui-même :

« Cette voix !… Mais c'est la voix de Marie !… Cette forme noire, mais c'est Marie !… Est-ce que je deviens fou ?… Seigneur, faites que je sois réellement fou, et que ce ne soit pas Marie qui soit là !… »

L'accusé, Julien, considérait la forme noire, et ses yeux exprimaient une immense, une tragique pitié. Et il songeait :

« La malheureuse ! Oh ! la malheureuse qui se perd pour me sauver ! »

Et, fasciné, penché vers Marie, il la contemplait en pleurant.

Et l'Inconnu ?… Ah ! il l'avait tout de suite reconnue, lui aussi ! Il avait compris que le miracle vaguement espéré s'accomplissait enfin et que, cette fois, il était bien sauvé. Alors, avec un long soupir de soulagement, il avait tranquillement remis dans sa poche l'étui qui contenait la mort sous la forme d'une boulette brune. Et il avait repris son visage d'impassibilité impénétrable.

Cependant, le président s'était ému et, non sans rudesse :

— Retirez-vous, madame, dit-il. Vous ne pouvez témoigner !

Et, reconnaissant soudain la femme de l'avocat général, il s'écria, plus respectueux :

— Eh quoi ! c'est vous, madame Roland ?

Et il reprit :

— Veuillez vous retirer, madame.

Me Villart bondit. Et, avec cette fougue passionnée qui le caractérisait, il protesta :

— Cela ne sera pas ! Monsieur le président, voici la vérité qui vient, la vérité qui peut sauver la tête d'un innocent. Et vous refuseriez de l'écouter pour une misérable question de forme ? Allons donc ! Au nom de vos pouvoirs discrétionnaires, je vous supplie d'entendre Mme Roland.

Cet appel vibrant ne trouva pas le président insensible. Il consulta ses assesseurs, qui furent d'avis qu'on pouvait entendre le témoin.

— Eh bien ! parlez, madame, dit-il.

Satisfait, Me Villart remercia d'une inclination de tête et se rassit.

Dans le silence d'angoisse qui pesait sur toute cette assemblée, Marie affirma :

— Il était chez moi… C'est moi qui lui ai remis les vingt mille francs.

Pas un murmure, pas un souffle dans l'auditoire. Le silence se fit plus lourd. La tragédie déroulait ses phases poignantes dans une sorte de recueillement d'effroi.

Droite et raidie, ses deux mains crispées à la barre pour ne pas tomber, Marie regardait le tribunal, la figure étrangement calme… du calme de l'agonisant qui accepte la mort.

D'un geste d'horreur, Jean Roland avait caché son visage dans ses mains. Puis, ces mains, il les leva au ciel, comme pour le prendre à témoin de sa douleur. Et il descendit de son siège et se dirigea vers Marie. Et, tandis que l'assemblée palpitait sous la tension de cette

intense émotion, le président, avec une sévérité sympathique, interpella Jean Roland :

— Que faites-vous, monsieur l'avocat général ?

Et Jean Roland, sans un geste, d'une voix blanche, répondit :

— Laissez, monsieur le président, il n'y a plus ici d'avocat général, il n'y a qu'un homme, qui marche à la mort.

Il continua d'avancer ; il arriva près de Marie, qui le regardait. Le visage de la jeune femme n'exprimait plus d'angoisse : tout était fini pour elle. Il n'y avait plus, sur sa figure, qu'une grande douleur et une immense pitié : la pitié de la femme qui aime, devant la souffrance de l'être aimé.

Magistrats, avocats, jurés, accusé, journalistes, spectateurs, toute cette foule silencieuse et palpitante ne vivait plus que dans l'attente de ce qui allait se dire et se passer.

Jean et Marie étaient l'un devant l'autre. Ils échangèrent quelques mots brefs :

— C'est vrai, Marie ?

— Oui !

— C'est chez toi que cet homme se trouvait ?

— Oui !

— C'est toi qui lui as remis les vingt mille francs ?

— Oui !

Ils se regardaient dans les yeux. Elle, demeurait rigide, funèbre, sans un geste, sans un mouvement. Lui, il la considérait avec le calme effrayant du désespoir.

Julien les enveloppait tous les deux du même regard. Il se penchait vers eux, de tout son être. Et il écoutait de toute son âme.

L'Inconnu regardait, écoutait, lui aussi. Mais son visage impassible ne laissait rien paraître de ses sentiments, intimes.

Un soupir terrible gonfla la poitrine de Jean Roland. Il eut un mouvement de lassitude abandonnée, comme pour se retirer. Mais alors, soudain, la jalousie fondit sur lui, violente, irrésistible, lui déchira la cervelle, lui broya le cœur, et il cria :

— Mais alors… cet homme… tu étais donc…

Dans un sursaut d'horreur, Julien murmura :

« Quoi !… Que va-t-il dire ! »

Et Jean, d'un accent de rage insensée, reprit :

— Tu étais donc… tu es… oh ! tu es… sa mai…

Il n'eut pas le temps d'achever le mot impur. Julien s'était levé d'un bond. Et, les bras tendus, les mains tendues, tout son être entier tendu vers Jean, dans un cri déchirant, il jeta la vérité qui éclata comme un coup de tonnerre :

— *C'est ma mère !*

Un tressaillement parcourut longuement l'auditoire. Et Julien criait, hurlait, proclamait son amour filial enfin avoué au grand jour :

— *C'est ma mère, entendez-vous ?… Ma mère ! ma mère ! ma mère !…*

Dans la salle, l'émotion était à son comble. Des femmes pleuraient ; les jurés, les avocats, les magistrats, remués jusqu'aux entrailles par la clameur de Julien, demeuraient immobiles, comme frappés de stupeur.

Seul, l'Inconnu restait impassible : il savait, lui, depuis longtemps.

Jean Roland considérait ce jeune homme qui criait : « Ma mère ! » avec un inexprimable étonnement. Dans son esprit bouleversé, le désespoir subsistait toujours. Mais c'était déjà un désespoir atténué, sur lequel tombait un rayon plus doux. Et instantanément, malgré lui, il calcula que, Julien avait vingt-trois ans. Vingt-trois ans ! Donc, s'il était vraiment le fils de Marie, il était né avant le mariage !… Donc, Marie n'avait rien à se reprocher depuis vingt ans qu'elle était sa femme !

Mais cette naissance, ce fils ignoré… cette faute de jeune fille !… Seigneur ! Marie n'était plus Marie !… Tout était fini pour lui !… Et, sourdement, il demanda :

— C'est vrai ?… C'est ton fils ?…

Alors, cette femme se transforme. Cette maternité qui a fait le tourment de sa vie, qu'elle cache depuis vingt ans, à son tour elle la proclame. Vers Julien, elle a un regard tout chargé de son immense amour maternel, et c'est avec une imposante dignité, un soudain éclat de fierté qu'elle répond :

— C'est mon fils !

XXVIII

LE SECRET DE L'INCONNU

Cependant, le président s'était ressaisi. Un nuage de doute passa sur son visage d'austère magistrat. Et ce fut avec une sorte de déférence, non exempte de sévérité, qu'il interpella Marie :

— Vous dites, madame, que l'accusé se trouvait chez vous, que c'est vous qui lui avez remis vingt mille francs, soit. Mais vous venez de proclamer que l'accusé est votre fils. Quel qu'en soit mon regret, mon devoir me commande de supposer que, peut-être, en raison même de cette maternité avouée, votre intervention n'est qu'une feinte destinée à arracher un criminel à la justice…

Et, comme Marie esquissait un geste :

— Oh ! ne protestez pas, je vous prie, continua-t-il vivement. Voyons, il doit vous être facile de prouver vos dires. Prouvez donc, madame, prouvez !

— Que je prouve quoi ? balbutia Marie.

— Mais… ce que vous venez d'affirmer. La preuve, donnez la preuve !

— Des preuves ?… Je ne m'attendais pas… Mais je n'en ai pas ! Quelle preuve puis-je vous donner ?

— En ce cas, prononça le président, je suis forcé, à mon grand regret, de tenir votre déclaration pour nulle et non avenue.

Cette parole tombait comme un arrêt irrévocable. La malheureuse Marie fut atterrée. Ainsi on ne la croyait pas ! L'héroïque sacrifice qu'elle venait d'accomplir ne lui servait de rien ! Ce sacrifice, qui la perdait irrémissiblement aux yeux de Jean, ne pouvait pas sauver Julien ! Était-ce possible, cela ?

Cet arrêt inexorable ne frappait pas qu'elle. Il frappait également l'Inconnu. L'Inconnu avait suivi ce bref débat avec un intérêt passionné. Aux derniers mots du président, il tressaillit. Ainsi, alors qu'il se croyait définitivement sauvé, tout était remis en cause. Car si la déclaration de Marie était non avenue, le procès continuait… et c'était la possibilité d'une condamnation de l'innocent.

Ainsi, il se trouvait encore acculé à cette suprême alternative : ou

laisser condamner l'innocent… ou se suicider ! Et, cette fois, aucun miracle ne pouvait plus se produire. Cette fois, il fallait décider à l'instant même, aucune remise n'était plus possible.

Une dernière fois, le regard de l'Inconnu s'emplit de dureté, parut jeter un dernier défi à la destinée.

Mais peut-être était-il las de lutter contre la pitié qui envahissait son cœur. Son cœur ! Il y avait donc un cœur dans cette poitrine ? Et ce cœur de criminel pouvait encore battre d'une émotion pure ?

Il faut bien croire que oui, puisqu'il discutait avec lui-même, alors qu'il lui était si facile de laisser aller les choses ! Et pourquoi, pourquoi cet homme ne pouvait-il supporter la pensée que Julien serait condamné ? Pourquoi, lorsque son regard allait chercher le jeune étudiant, pourquoi ce regard s'emplissait-il d'un sentiment qui n'était pas seulement de la compassion et du remords ?

Dans cette conscience de malfaiteur, le débat fut bref. C'était bien fini, cette fois. Il ne pouvait plus lutter. Et, puisqu'il fallait prouver que Julien était innocent, il se décida. L'étui d'acier se trouva dans sa main. Un geste, et il fut ouvert… et la boulette brune tomba dans sa main. Un instant, il la tint entre ses doigts… et, brusquement, il l'avala.

C'était fait : dans quelques minutes, l'enveloppe de gluten sera dissoute par l'estomac, et alors l'aconitine accomplira son œuvre foudroyante. Il n'y avait plus une seconde à perdre. L'Inconnu se leva, le visage transfiguré, et il vint à la barre avec un calme tragique.

Et comme le président, brusquement, lui demandait :

— Que faites-vous là ? Qui êtes-vous ?

Il répondit :

— Je suis l'assassin !

Et une sorte de grandeur stoïque et sauvage sembla transformer l'Inconnu.

Marie avait fixé l'Inconnu, qui était venu se dresser près d'elle. Peut-être le connaissait-elle et le reconnut-elle enfin ; peut-être, plus simplement, l'aveu qu'il venait de faire produisit-il sur elle un effet de répulsion bien naturel, car elle s'était reculée vivement, avec terreur.

Julien avait tout de suite reconnu en lui l'homme qui était venu le menacer chez lui et avait exigé de lui cette somme de vingt mille francs qui était la cause indirecte de son malheur. Un instant, il le regarda avec une indéfinissable émotion, puis il se couvrit les yeux de la main. Peut-être parce qu'il devinait ce qu'il allait dire, peut-être parce qu'il ne se sentait pas la force de regarder ce qui allait se passer.

À la parole de l'Inconnu : « Je suis l'assassin », un tumulte de

curiosité passionnée éclata. Et Me Villart, avec son autorité magistrale, prit Julien par la main, le fit sortir du box des accusés, le fit asseoir au banc des prévenus libres et prononça :

— Puisque le véritable assassin est connu, la Cour ne peut souffrir que l'innocence demeure plus longtemps exposée au banc d'infamie.

Et telle était l'émotion de cette minute effrayante que le président ne protesta pas, laissa faire.

Et l'Inconnu, qui savait que les secondes lui étaient comptées, n'attendit pas qu'on l'interrogeât et, se mit à parler. Et il n'y avait plus sur son visage que cette sérénité que donne l'approche de la mort :

— Messieurs, je viens de m'empoisonner. Je vais mourir. Je vous échappe. J'échappe à votre châtiment. Écoutez-moi donc en pleine confiance, en toute certitude que je dis la vérité. Je suis celui que l'on appelle l'Inconnu, et cela dit tout, n'est-ce pas ?… C'est moi qui ai tué le vieux rentier. Traqué en Amérique après toute une carrière de crimes, reconnu en France, sur le point d'être arrêté, j'ai tué parce que je voulais fuir en Australie et qu'il me fallait de l'argent.

Il ouvrit sa redingote, sortit d'une poche une liasse de billets de banque, la montra à la Cour, puis la laissa tomber à ses pieds en disant :

— Voici les vingt mille francs volés. Je n'y ai pas touché… Maintenant, je…

À cet instant, soudain, son visage se décomposa. Il commençait à sentir les atteintes du poison. L'un de ses bras se paralysait. Mais il ne s'abandonna pas. Avec effort, il se tourna vers Jean Roland, et reprit :

— J'en ai fini avec la justice. C'est à vous seul, monsieur, que je parle maintenant. J'ai eu la lâcheté de trop longtemps reculer devant le suicide. J'interviens trop tard pour celle qui porte votre nom… mais écoutez la voix d'un mourant… la voix de la vérité…

D'un plus pénible effort, l'Inconnu parvint à désigner Julien, et, dans le vaste silence d'angoisse qui pesait sur cette assemblée, à son tour, il révéla son secret :

— Ce jeune homme est mon fils…

L'agonie commençait… Les yeux de l'Inconnu se voilèrent, la sueur ruisselait sur son front. Il chancela, s'accrocha à la barre, de sa main encore vivante, et il acheva :

— C'est mon fils… Mais cette pauvre femme ne fut pas coupable… elle n'a succombé qu'à la force… c'est par la violence que je l'ai possédée… ce fut mon premier crime…

Brusquement, il tomba sur les genoux. Et, si près de la mort, il eut

encore un geste de sauvage énergie, et comme un défi, il prononça :

— Je ne veux la pitié de personne… je ne demande pardon qu'à moi-même…

Et il demeura étendu sur le plancher, en proie aux affres dernières de l'agonie.

Julien s'approcha en pleurant, s'agenouilla près de cet homme qui était son père, et pencha sur lui sa figure de rédemption. Et alors, le réprouvé, le criminel, le révolté qui s'était mis lui-même au ban de l'humanité, pour la première fois, eut un sourire d'attendrissement. Sa main se leva vers son fils pour une suprême caresse et retomba mollement, sans avoir pu achever le geste. Il eut un dernier soubresaut et demeura immobile à jamais.

Alors, Julien, d'une voix grave, prononça :

— Dormez en paix… mon père…

Des gardes, accourus, emportèrent le cadavre hors de la salle.

XXIX

GÉNÉROSITÉ

Julien n'avait d'yeux que pour sa mère et, en la contemplant, il laissait éclater ouvertement ce sentiment d'adoration filiale qu'il éprouvait pour elle et qu'il lui avait fallu cacher à tous, jusqu'à ce jour.

Marie fixait sur son mari un regard où elle mettait toute son âme. Et elle parla, doucement, tandis que des larmes, une à une, tombaient de ses yeux.

— Tu sais la triste vérité, mon Jean bien-aimé. Ma vie, après le crime de celui qui est mort, n'était plus qu'amertume et désespoir. Et alors, sur ce chemin désolé de ma vie, j'eus l'immense bonheur de te rencontrer. Hélas ! je t'aimai !… Je t'aimai au point de me sentir mourir de terreur à la pensée de te perdre… Je n'eus pas le courage de renoncer à l'amour que tu m'offrais et de briser un cœur qui n'a jamais battu que pour toi… et je te cachai le crime dont j'avais été la victime… Ce fut ma faute.

Elle pleurait…

Dans l'assistance, toutes les femmes pleuraient avec elle. Et les hommes eux-mêmes ne purent plus maîtriser leur émotion, lorsqu'elle acheva :

— Adieu, Jean… Si tu prononces ma déchéance, je sais que tu mourras. Sache aussi que je viendrai près de toi, dans la mort, chercher l'oubli et le pardon suprême… Adieu, toi que j'ai tant aimé.

Elle se retirait… elle s'en allait, pauvre chose humaine, qui expiait la faute d'avoir aimé trop pour renoncer à son amour.

— Attends ! s'écrie Jean en la saisissant par le poignet.

Que veut-il ? que va-t-il dire ? Va-t-il prononcer un mot de mépris et de malédiction ?

Marie et Julien attendent, raides, livides, bouleversés d'angoisse. Le public est haletant. Au fond de la salle, on entend des sanglots.

Jean Roland, longuement, contemple sa femme, puis Julien. Une dernière bataille se livre dans son cœur. Et, soudain, une flamme de puissante générosité transfigure son visage. Il se tourne vers Julien et dit simplement :

— Embrassez votre mère.

C'est le pardon !…

Ah ! quel cri de joie délirante échappe à la mère et au fils ! Avec quelle effusion ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'étreignent ! Et avec quelle reconnaissance infinie chacun d'eux saisit une main de Jean Roland et la baise passionnément !

Et la foule, enthousiasmée, debout sur les bancs, applaudit frénétiquement, de tout son cœur, à cette réunion de trois êtres qui retrouvent le bonheur.

C'est qu'il n'est pas de plus haute et plus noble attitude que celle du pardon, qu'il n'est pas de spectacle plus émouvant que celui de la pensée humaine capable d'un magnifique et magnanime effort de générosité…

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2023

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, GilbertC, Coolmicro.